This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V9. G2. GUY (2)
~~Veb. F1. II B. 231~~

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES.

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES.

POUR SERVIR DE SUITE

ET D'ÉCLAIRCISSEMENT

AUX ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE.

Inimici Domini, mox ut honorificati fuerint & exaltati, deficientes, quemadmodum fumus, deficient. Pſal. XXXVI. 20.

A peine les Ennemis du Seigneur auront-ils été en honneur & exaltés parmi les hommes, qu'ils tomberont, & s'évanouiront comme la fumée.

A BERNE.

M. DCC. LX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

IL eſt un temps de ſe taire, il en eſt un de parler. Le premier n'eſt plus ; nous ſommes dans le ſecond, & il ne peut être marqué à des ſignes plus clairs, & à des devoirs plus preſſants.

La révélation & la divinité du Chriſtianiſme ont été mille fois démontrées depuis dix-ſept ſiécles qu'il regne ſur la terre. Nous ne pouvons plus révoquer en doute la néceſſité qu'il y a de s'y ſoumettre. Nous l'avons reçu comme un préſent du Ciel ; c'eſt le plus précieux de tous nos biens : on veut nous le ravir & le faire diſparoître ; on l'attaque juſques dans ſes fondements ; on le traveſtit en culte illuſoire, inſenſé, ſuperſtitieux, contrai-

re à Dieu & à la Nature ; les progrès de la ſéduction s'étendent de jour en jour. Peut-on demeurer dans l'inaction ſi l'on eſt convaincu ?

Et comment ſe diſſimuler la guerre qu'on lui déclare, quand on voit les hoſtilités que ſes ennemis font éclater de toutes parts pour conſommer ſa ruine ?

Ici on traite de fables les Livres ſacrés, où ſont dépoſés les titres de notre croyance & de notre eſpoir. Là, une voix impie, blaſphémant contre le Créateur, blâme hautement la ſageſſe avec laquelle il a créé l'Univers, & ſelon laquelle il en régle tous les événements.

Un déluge de nouveaux Celſes & de Juliens oſe conteſter à Jeſus-Chriſt la Divinité de ſa Perſonne ; les Oracles qui l'ont annoncé, la réalité de ſes Miracles, la ſainteté de ſa Doctrine, & l'obligation de la reconnoître.

Ils vous ſoutiendront que Dieu n'a

jamais parlé autrement qu'à la Raiſon de chaque particulier; qu'elle ſeule mérite d'être écoutée comme l'organe de la vérité pure; que ſa lumiere eſt ſuffiſante, ſes inſpirations toujours légitimes, ſes déciſions infaillibles, & ſes droits ſans limites.

Vous en trouverez un grand nombre, qui, pour éteindre toute Religion, & ouvrir une libre carriere au débordement de tous les vices par la promeſſe de l'impunité, nient la ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame. Elle n'eſt, ſelon eux, qu'une matiere organiſée, une faculté ſenſitive, égale dans l'homme & dans la bête; qui perd ſes fonctions & ſon être dès que la machine humaine vient à ſe diſſoudre. Ecoutez-les, & ils vous diront que la Matiere eſt ſuſceptible de penſée; que nos idées, nos jugements & notre mémoire ne ſont que ſes configurations & ſes agitations particulieres; qu'il eſt cruel de combattre ce ſentiment par les armes de la Reli-

gion ; & que ce n'eſt ici qu'une queſtion purement philoſophique.

D'autres renverſent tous les principes de la Morale, le droit des gens, la ſûreté publique, la ſubordination légitime, tout l'ordre qui doit regner dans l'Univers, & qui en fait la paix & la beauté. Si on les en croit, les hommes ayant été des milliers d'années dans l'état des bêtes & des ſauvages, ſans aucun uſage des vêtements, de la parole & de la ſociété, imaginerent enfin des loix purement arbitraires & locales, qui n'obligent que ceux qui veulent bien s'y ſoumettre. La Loi naturelle n'eſt qu'une chimere ; le vice & la vertu ne ſont que des préjugés inventés par la foibleſſe & par la ſuperſtition, & dont on nous a follement remplis dès l'enfance. L'homicide, l'injuſtice, la fraude, le vol, l'adultere, n'ont rien de mauvais par eux-mêmes. L'humanité, la bonne foi, l'équité, la droiture, la tempérance, ne ſont que des vertus idéa-

les & d'inſtitution humaine. La conſcience ne preſcrit & ne défend rien. L'intérêt particulier, réel ou imaginaire, le plaiſir phyſique eſt la ſeule régle qui doive nous conduire, & gouverner le monde moral. Les Souverains, de quelque maniere qu'ils penſent, ſont ſeuls arbitres du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte.

Conſultez les Partiſans de la Religion naturelle, & ils vous répondront que l'homme ne doit à Dieu aucune ſorte d'hommages extérieurs, & qu'ils défient hardiment tous les Théologiens de prouver le contraire. Parmi tant de cultes divers qui lui ſont rendus volontairement à la Chine, dans l'Inde, à Conſtantinople, en Afrique, en Amérique, à Londres ou à Rome, tout eſt égal; la différence ne conſiſte que dans nos préjugés. Nos parents ſe ſont payés & ſatisfaits dans la procréation; les enfants ne leur doivent ni reſpect, ni ſoumiſſion, ni reconnoiſ-

ſance ; la nature les en affranchit par l'exemple des bêtes, &c. &c. &c.

Voilà quelques Articles du Symbole des nouveaux Philoſophes. De la Tribune faſtueuſe où ils ſe ſont élevés en imagination, ils annoncent qu'eux ſeuls ſont les dépoſitaires de la Raiſon, de la Science & de la Vertu. De peur qu'on ne l'ignore, tous leurs Ecrits ne reſpirent que la vapeur de l'encens & des louanges dont ils s'honorent mutuellement & par revanche. Afin qu'on ne s'y trompe pas, ils ont grand ſoin de ſe nommer. L'enſeignement n'appartient plus à d'autres ; & ils ſe ſont attribués le privilege excluſif de ſe contredire, de ſe combattre, & d'extravaguer. Tout mortel aſſez téméraire pour s'oppoſer à la publication de leur doctrine eſt un imbécile, un homme ſans génie, ſans vertu, un crédule, un viſionnaire, un perſécuteur, un fanatique.

Ne regardez pas ce Tableau com-

me l'imagination d'un Peintre ou d'un Poëte qui travaille ſur ſes idées; l'original eſt dans les livres de nos beaux eſprits. Les ſujets de notre douleur ne ſont que trop réels & trop publics. Nous en ſerions même effrayés, ſi l'hiſtoire de la Religion ne nous apprenoit que dans tous les âges elle eut des adverſaires à combattre. La multitude & les caracteres de ceux qui l'attaquent aujourd'hui retracent ſous mes yeux ce qu'elle eut à ſouffrir dans le Peuple Hébreu, ſeul adorateur du vrai Dieu, obligé de ſe défendre contre l'Egyptien, le Cananéen, l'Ethéen, le Phéréſéen, le Jébuſéen, l'Amorrhéen, le Gabaonite, l'Ammonite, le Madianite, le Philiſtin, l'Aſſyrien, le Babylonien & les Rois de Syrie, (Symboles de nos aggreſſeurs) qui tous en vouloient à ſa Religion, renverſoient ſes Autels, les profanoient, s'efforçoient de le ſéduire, & de l'engager à abjurer le culte de ſes peres. Je re-

paſſe dans ma mémoire cette foule innombrable d'ennemis, dont l'Egliſe n'a ceſſé d'être aſſaillie par tout l'Univers dès les jours de ſa naiſſance ; & je les vois tous renverſés par celui qui habite dans les Cieux, & qui confond leurs efforts.

Tels que leurs prédéceſſeurs, ceux de notre Siécle ne doivent pas attendre un ſort différent. Leurs tentatives ſont les mêmes. Que dis-je ? Elles ſont infiniment plus grandes à tous égards. Jamais les Sectes anciennes n'embraſſerent chacune en particulier, ni toutes enſemble, tant d'objets que nos prétendus Philoſophes. Je leur prouverai, quand ils voudront, par une analyſe fidelle de leurs Ouvrages, qu'eux ſeuls les comprennent toutes ; & qu'ils ont par-deſſus elles le funeſte avantage d'avoir encore imaginé d'autres égarements, auxquels on n'avoit jamais penſé avant eux. Peuvent-ils ſe flatter que la nouveauté de leurs aſſauts

anéantira enfin les promeſſes & l'effet du ſecours céleſte, dont la certitude eſt atteſtée par la continuité de ſes Triomphes ? Plus les Armes ſur leſquelles ils comptent leur paroiſſent efficaces, (paſſons-leur le brillant) plus elles ſont criminelles & dès-lors impuiſſantes ; parce qu'ils les lancent contre le Ciel, de qui ils les ont reçues pour défendre ſa cauſe & célébrer ſes louanges.

Décelons en particulier les Erreurs monſtrueuſes, établies dans le plus inſidieux & le plus répandu de tous les livres ; dans celui qui a donné le ton à une infinité d'autres venus à ſa ſuite ; où les pernicieuſes leçons du Maître ſont fréquemment répétées comme des Oracles, & comme les maximes fondamentales de la nouvelle Philoſophie. Eventons le poiſon ſubtil & mortel, renfermé preſque dans toutes les pages de cet ample Recueil. Montrons à la Jeuneſſe (& de cette eſpece il en eſt

à tout âge) montrons l'écueil où les partiſans du bel eſprit & de la prétendue raiſon humaine courent faire naufrage. Mettons en garde contre des attraits ſéducteurs ceux qui ne voudroient pas être ſurpris. C'eſt vers eux principalement que mes vues ſont tournées ; & ces vues, c'eſt à la Religion que je les conſacre.

SOMMAIRE DES MATIERES.

PREMIERE CONVERSATION. L'Oracle des Nouveaux Philoſophes (M. de Voltaire) établit ſon Syſtême ſur la Religion Naturelle, promet le ſalut aux Païens, aux Mahométans, aux ſectes les plus odieuſes. Il veut que les Princes permettent dans leurs Etats le libre exercice de toutes ſortes de cultes. Il ſe déchaîne contre la fermeté du Catholiciſme. page 5.

II. CONVERSATION. Des Principes de l'Oracle. On prouve l'exiſtence de la Loi Naturelle. On fait voir qu'elle ne peut pas former une Religion exacte. On détruit le ſyſtême des Nouveaux Philoſophes ſur la ſuffiſance de la Religion Naturelle. On démontre la néceſſité d'une Révélation. On expoſe les effets divins qu'elle a produits dans le monde. p. 23.

III. CONVERSATION. Réfutation des raiſons que l'on voudroit faire valoir en faveur du Tolérantiſme. p. 88.

IV. CONVERSATION. L'Oracle abjure tout ce qu'il avoit dit de conforme au Chriſtianiſme & à l'honneur du S. Siege. Il ſe déclare hautement contre l'un & l'autre. Il blaſphême contre Dieu & contre J. C. Il voudroit enlever à la Religion la preuve qu'elle puiſe de ſa Divinité dans les perſécutions & dans les Martyrs. Il nie tout. p. 126.

V. CONVERSATION. Sous prétexte de liberté de penſer, M. de Voltaire ſe contredit par-tout. Il ne veut plus reconnoître l'Immortalité de l'Ame. Il

nous égale aux Bêtes, ou même nous place au-deſſous d'elles. Il blaſphême contre le Créateur & contre ſes Ouvrages. Il voudroit détruire la liberté pour établir le Fataliſme. Tout ſon ſyſtême prouve qu'il eſt Manichéen. p. 162.

VI. CONVERSATION. Idée des Nouveaux Philoſophes ſur la Vertu. M. de Voltaire ne la voit que chez des Païens; & il n'en apperçoit aucun trait dans les Chrétiens. Selon lui elle compatit avec tous les vices. Satyres & maximes affreuſes contre les Rois. Il ſe déclare ennemi de tous les Tribunaux, de toutes les nations, de tous les états, & du genre humain. p. 214.

VII. CONVERSATION. Il déclare la Guerre à tous les Ecrivains Célebres. p. 245.

VIII. CONVERSATION. Examen de ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale.* p. 269.

IX. CONVERSATION. Examen de ſon *Siécle de Louis XIV.* p. 315.

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES.

UNE AFFAIRE particuliere m'avoit conduit en Suiſſe ; &, en paſſant par Lauſanne, je crus devoir rendre viſite à un Gentilhomme que j'avois beaucoup fréquenté à Paris. Il me reçut avec toutes les démonſtrations de joie poſſibles. Il envoya, ſans me le dire, chercher ma voiture & mon équipage, & me déclara obligeamment, qu'il n'y avoit point d'autre Auberge pour moi dans la Ville, que ſa maiſon. Je me défendis, je remerciai : enfin j'acceptai ſa politeſſe, ne comptant pas en faire un long uſage. Mais la ſuite en diſpoſa tout autrement que je ne m'y étois attendu.

En parlant des agréments de la Ville & des environs, il ne manqua pas de nommer bientôt la belle Maison de campagne de M. DE VOLTAIRE, située sur le bord du Lac, non loin de Lausanne, & il me demanda si j'en connoissois le Maître. Non, pour mon malheur, lui dis-je ; comme cent mille autres, j'en ai toujours brûlé d'envie, & je n'ai jamais pu y parvenir. Je l'ai seulement entrevu une fois dans une maison où il ne fit que paroître ; & lorsque je le vis sortir un instant après, je pensai en mourir de douleur.

Oh ! me dit le Gentilhomme, il est aisé de vous satisfaire. Il a mille bontés pour moi ; il tient un fort grand état ; il fait les délices de ce canton ; il est charmé qu'on aille le voir, & il reçoit son monde à merveille. Je vous y mènerai, & je lui ferai d'autant plus de plaisir, qu'il aime toujours les gens de Paris, quelque sujet de mécontentement que ce Pays-là lui rappelle. Le Gentilhomme comprit par ma réponse la joie que je ressentois déjà ; &, dès le lendemain, il s'empressa de la rendre complette.

En chemin, la conversation roula uniquement sur le personnage célebre que nous allions voir. Il a fait ici, me dit le Gentilhomme, des Adorateurs sans nom-

bre. Je ne ſais s'il eſt une maiſon dans la Ville, où ſes *Œuvres* ne ſoient pas. Nous les liſons avec avidité ; nous les ſavons par cœur ; nous les admirons ; elles nous ont délivrés de beaucoup de préjugés ; graces à elles, preſque tout le monde eſt ici PHILOSOPHE ; & pour vous tout dire, l'Auteur eſt notre ORACLE.

Vous avez été auſſi vite que lui, répondis-je à mon Gentilhomme. M. de Voltaire a dans Paris des admirateurs de toutes les eſpéces ; & j'oſe me mettre dans cette claſſe honorable. Mais il s'en faut bien qu'il y puiſſe compter autant de diſciples ; &, en mon particulier, je vous avouerai franchement que je n'en groſſis pas la liſte. Pour moi, dit mon ami, je ſuis des uns & des autres ; & je vous déclare qu'il a fait autant la conquête de mon eſprit & de mes ſentimens, que celle de mon cœur. Je rirois bien, s'il alloit vous convertir. Et moi, répondis-je, j'en ſerois bien étonné. S'il s'agiſſoit de joûter contre lui ſur une piéce de vers, ſur une lettre, ou une hiſtoire joliment écrite, je ne m'aviſerois pas d'entrer en lice. Mais quand il ſera queſtion de Doctrine & de Morale, j'eſpere de la bonté de ma cauſe, qu'elle me rendra plus fort que lui.

Nous arrivames au Château, où il y avoit grande compagnie ; &, ſous les auſ-

pices de mon Introducteur, on ne peut rien ajouter aux politeſſes avec leſquelles je fus reçu.

Le diné ſe paſſa en aſſauts d'eſprits, de bons mots, de ſciences, de morceaux de poëſie, tirés des *Œuvres de M. de Voltaire*. Je fus ſurpris de voir ce peuple de *Nouveaux Philoſophes*, tenir un langage que je n'avois preſque jamais entendu; ſoutenir tous des opinions inouies & différentes; attaquer les notions les plus générales & les plus ſacrées; ſe contredire mutuellement, & ne ſe taire que quand l'*Oracle* ouvroit la bouche pour prononcer. Alors on auroit volontiers battu des mains, quelque ſinguliere que fût la déciſion. J'écoutai beaucoup, je parlai peu, & j'étois encore moins content. Je vis réellement parmi ces Meſſieurs, l'exécution de leur grand ſyſtême ſur la liberté de tout penſer & de tout dire.

Mon ſilence fit ſoupçonner aux uns, que je blâmois leurs diſcours, aux autres, que je n'étois pas au fait de leur doctrine & de la nouvelle Philoſophie. Il paroît, me dit l'un d'eux, que notre converſation vous étonne, puiſque vous n'y prenez aucune part; j'en vois les raiſons, c'eſt que vous n'êtes pas inſtruit, & que les préjugés de l'éducation vulgaire

vous dominent encore. J'avoue ingénûment, répondis je, que tout ce que j'ai entendu, m'a ſemblé un peu étrange. A ce mot, qui fut pris pour la confeſſion d'un homme ſimple, toute la compagnie ſe mit à rire. On dit que j'avois beſoin de quelques leçons; on pria M. de Voltaire de m'en donner; il s'y offrit par zéle & de bonne grace; il m'engagea à revenir le voir le lendemain matin, & je l'aſſurai que je n'y manquerois pas. La partie étant ainſi liée, ces Meſſieurs m'en féliciterent, & me promirent que, ſous un ſi bon Maître, je ſerois dans peu auſſi grand Philoſophe qu'eux-mêmes.

On a donné à cet Ouvrage la forme de Converſations ou d'Entretiens, comme la plus agréable pour les Lecteurs, & la plus ſuſceptible d'éclairciſſemens.

PREMIERE CONVERSATION.

MON AMI voulut bien m'accompagner & m'introduire. Nous partimes de fort bonne heure, & nous trouvames l'*Oracle des Nouveaux Philoſophes*, qui nous attendoit. Je vous amene un Néophite, dit le Gentilhomme; il a l'ame droite, il ne demande qu'à connoître le vrai; &

je ſuis très-convaincu qu'avec le ſecours de vos enſeignemens, il ſera bientôt un zélé Diſciple. Voyons, reprit M. de Voltaire, par où voulez-vous que nous commencions ? Je voudrois, lui répondis-je, ſavoir en quoi conſiſte la Religion des *Nouveaux Philoſophes*, & quels ſont les principes que vous leur donnez ſur ce ſujet, duquel dépend tout le reſte de la Doctrine.

La queſtion eſt importante, me répondit l'Oracle; mais elle ne peut embarraſſer que les ignorans & les eſprits foibles. Perſuadez-vous d'abord que tout eſt préjugé & ſuperſtition dans le monde; je l'ai répété cent fois dans mes Ecrits : ce ſont des abus qu'il faut détruire, pour ramener le genre humain à l'eſprit philoſophique, qui ſeul doit être notre régle. Quiconque y a réfléchi autant que moi, ne connoît qu'une Religion ; celle qui eſt naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle ſe termine à l'obſervation d'un petit nombre de préceptes moraux, & à l'adoration d'un Etre Suprême, quelque nom qu'on lui donne, & de quelque maniere qu'on s'y prenne. Les queſtions & les pratiques des Chrétiens ne ſont que des inventions purement humaines, des diſputes de Métaphyſique, propres à dégrader la Divinité, à troubler

les consciences, & à faire répandre le sang :

. . . . . .

Des Chrétiens divisés les infames querelles (*a*)
Ont, au nom du Seigneur, aporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
Ne désola jamais l'Allemagne & la France.

Si les Chrétiens n'avoient rien ajouté à la Loi naturelle, jamais le monde n'auroit entendu parler de ces divisions connues sous le nom d'*Hérésies*. Or celles-ci, que renferment-elles autre chose (*b*) que des questions Métaphysiques, fondées sur la Philosophie de Platon au sujet de la Trinité, de son *Logos* ou Verbe, de l'Incarnation & de l'Eucharistie? Disputes chimériques où la raison ne comprend rien, où l'on parle de ce que l'on n'entend pas, qui n'existe que dans l'imagination, & qui sert de prétexte pour se damner mutuellement, sans excepter les plus grands modéles de la Vertu :

D'où vient que deux cens ans cette pieuse rage (*c*)
De nos Aïeux grossiers fut l'horrible partage?

(*a*) Poëme sur la Religion Naturelle, *III. Part. tom. 6. pag.* 366. Edition de Paris 1757, dont je me servirai toujours.

(*b*) De la Religion & de la Superstition, *tom.* 12. *pag.* 4. & Sotises des deux Partis, *tom.* 9. *pag.* 169.

(*c*) Poëme cité ci-dessus.

C'eſt que de la Nature on étouffa la voix ;
C'eſt qu'à ſa Loi ſacrée on ajouta des Loix ;
C'eſt que l'Homme, amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit, dans ſes préjugés, Dieu même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
. . . . . Nous damnons à la fois
Le Peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, Stokolm & Genève, & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi, (*d*) compris dans l'anathême.
. . . . . .
Penſes tu que Socrate & le jeune Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penſes-tu que Trajan, Marc Aurele, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des Démons ſont livrés en partage
Par le Dieu bienfaiſant, dont ils étoient l'image ?
Reſpecte ces Mortels : pardonne à leur vertu ;
Ils ne t'ont point damné ; pourquoi les damnes-tu ? (*e*)
. . . . . .
Je vois ſans m'allarmer l'Eternité paroître,
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

Voyez quel ſervice je rends déſormais

(*d*) Le Roi de Pruſſe, à qui ce Poëme *de la Religion naturelle* eſt dédié.

(*e*) Luther regarda Zuingle comme un impie, parce qu'il avoit mis dans le Ciel Théſée, Socrate, Ariſtide, &c. avec les Patriarches & les Saints ; tant cette Doctrine révolte les premieres idées d'une Religion ! Mais Luther s'aveuglant de plus en plus, tomba lui-même dans cette impiété.

à l'Univers, en rétabliſſant la ſuffiſance de la Religion naturelle. Elle ne demande, pour nous rendre participans des biens éternels, que l'adoration de Dieu & l'accompliſſement des loix de l'humanité : tous les ſentimens (*f*) y ſont arbitraires. Eſt-ce trop exiger ; ma morale eſt-elle trop ſévere ? Or ſouvenez-vous qu'au jugement des Païens mêmes, il n'y eut jamais d'homme qui ne connût un Dieu, & qui ne lui rendît quelques hommages : quoique les Nations idolâtres fuſſent dans l'erreur la plus abſurde ſur l'idée qu'elles s'en formoient, & ſur les ſacrifices impies qu'elles oſoient lui offrir ; n'importe, elles croyoient l'adorer comme il faut, & c'eſt tout ce qu'il demandoit d'elles. Voilà ce qui m'a fait ſoutenir que Socrate, Ariſtide, Trajan, Marc-Aurele & Titus ſont ſauvés.

Je n'en excepte pas même Julien (*g*) l'*Apoſtat*, quoique toute l'Hiſtoire atteſte que perſonne ne porta jamais ſi loin la ſuperſtition & la barbarie dans ſes Théurgies magiques, où il égorgeoit les meres & leurs enfans, pour chercher l'avenir dans

(*f*) De la Religion naturelle, *tom. 9. ch. 6.*

(*g*) M. de Voltaire s'offenſe qu'on donne à ce Prince l'épithete d'*Apoſtat*, & il l'appelle *le ſecond des hommes.* Il ſemble donner le premier rang à Marc-Aurele.

leurs entrailles, par l'évocation des Divinités infernales. Cela ne m'empêche pas de le croire sauvé, en vertu de la Loi naturelle, & de le donner aux Rois pour un *modele* qu'ils devroient suivre.

Julien s'égarant dans sa Religion, (*b*)
Infidéle à la foi, fidéle à la Raison,
SCANDALE DE L'EGLISE, ET DES ROIS LE MODELE,
Ne s'écarta jamais de la Loi naturelle.

A l'éclat de ce systême s'évanouit comme l'ombre, tout ce qui est dit dans vos Ecritures sur l'horreur, les supplices & l'éternité de l'Enfer. Les menaces que l'on nous en fait, ne sont plus que de vains fantômes qu'il est ridicule d'appréhender. Il n'est plus question de ce qu'on appelle les *Loix divines*; on peut désormais les transgresser & les mépriser impunément. Dieu seroit injuste, s'il punissoit éternellement des foiblesses passageres; il ressembleroit aux hommes, s'il tiroit vengeance des insultes qui lui sont faites. Parce qu'il est juste, il ne peut tout au plus châtier les pécheurs que dans ce monde, par quelques mortifications qu'il leur envoie, comme le disoit Julien; mais il ne doit avoir que des récompenses pour l'autre vie, & personne n'en sera exclu. Ce sont les instructions salutaires & con-

(*b*) Poëme sur la Religion naturelle, *II. Partie.*

ſolantes, que je mets dans la bouche de S. Louis, lorſque je le fais aparoître à Henri IV : (*i*)

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes ;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
Mais ici, c'eſt un Pere ; il punit ſes enfans ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Sentez-vous bien la force du coup que je porte ici à votre Religion, à la contrainte où vous mettent les Moraliſtes, & même aux Loix de l'Etat ? Plus de tourmens éternels, ils ſont contraires à la Juſtice de Dieu, qui ne peut punir les hommes, ſans ſe plaire à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Je briſe le plus puiſſant de tous les freins que la Religion leur impoſe. Je diſſipe juſqu'à leurs ſcrupules, & je les aſſure de l'impunité. Je vous laiſſe réfléchir ſur un principe & ſur des conſéquences dont les Païens avoient déja peur. Pourvû qu'on n'attente pas au patrimoine & à la vie de ſon frere, on ne doit pas plus s'embarraſſer de la diffé-

(*i*) Henriade, *Chant* 7.

rence des Religions, que de la variété des coutumes, des habits & du langage.

Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère. (*k*)
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit: le reſte eſt arbitraire.

. . . . . .

L'Homme agit en machine: & c'eſt par ſa nourrice,
Qu'il eſt Juif ou Païen, Fidéle ou Muſulman,
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman.

Ces variétés de culte & de Religion n'operent aucune différence aux yeux de Dieu. Un peu plus de charité & de bon ſens nous porteroit à regarder nos freres d'un œil plus favorable; &, dès-lors, nous rendrions juſtice à la pureté de leurs vûes & de leur conduite. „ Le grand „ mal-entendu (*l*) ſur les Rites de la „ Chine eſt venu de ce que nous avons „ jugé de leurs uſages par les nôtres; „ car nous portons au bout du monde nos „ préjugés & notre eſprit contentieux. „ Une génuflexion qui n'eſt chez eux „ qu'une révérence ordinaire, nous a „ paru un acte d'adoration: nous avons „ pris une table pour un Autel. C'eſt „ ainſi que nous jugeons de tout, & que „ nous avons traité d'idolâtrie le culte „ que les Chinois rendent à leur *Confu-* „ *cius*.... Beaucoup de Lettrés y ſont

(*k*) Poëme ſur la Religion naturelle.
(*l*) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, *tom.* 11. *pag.* 32. & *tom.* 7. *pag.* 440.

„ à la vérité tombés dans le Matérialiſme ; „ mais leur morale n'en a point été altérée. Ils penſent que la Vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes, & ſi aimable par „ elle même, qu'on n'a pas beſoin de la „ connoiſſance d'un Dieu pour la ſuivre.„ Ces erreurs de fait empêcheront-elles les Chinois d'être ſauvés ? Nullement : rien n'eſt plus inutile que nos Miſſionnaires, pour leur ouvrir les yeux.

Il en eſt de même des Indiens. Le culte ſuprême qu'ils rendent à leurs Dieux *Brama*, *Roudra* & *Viſchenou*, les Pagodes ſomptueuſes, bâties en leur honneur, leurs proſtrations devant ces Idoles effraïantes, l'encens qui leur eſt offert, leurs cérémonies, leurs invocations n'offenſent que nos préjugés. Ce ſont des manieres d'adorer l'Etre Suprême, différentes des nôtres ; mais il ſeroit injuſte de les blâmer pour cela. Auſſi leur célebre Philoſophe *Pilpay* diſoit ſagement, il y a deux mille (*m*) trois cents années : „ J'ai „ vu toutes les Sectes s'accuſer récipro-

(*m*) *Ibid. chap.* 11. *pag.* 39. L'Auteur nous donne dans ce chapitre pour des vérités, une multitude de paradoxes que le plus petit Ecolier en Hiſtoire n'avanceroit pas ; un Livre écrit en Indien il y a deux mille trois cents ans, & que l'on fait lire ; Sezac qui va faire la conquête des côtes du Malabar ; Pythagore qui y va étudier la Philoſophie : les échecs inventés dans ce Pays, avec le chiffre dont

„ quement d'impoſture ; j'ai vu tous les
„ Magiſtrats diſputer avec fureur du pre-
„ mier principe & de la derniere fin ; je
„ les ai tous interrogés ; & je n'ai vu
„ dans tous ces Chefs de faction qu'une
„ opiniâtreté inflexible, un mépris ſuper-
„ be pour tous les autres, & une haine
„ implacable. J'ai donc réſolu de n'en
„ croire aucun ". Quoique les Savans ne connoiſſent ni ce Philoſophe Indien, ni le livre d'où ce fait eſt tiré, le jugement qu'il porte ſur la différence des Religions, & le mépris qu'il en fait, ne ſont pas moins dignes de notre attention.

Si des Peuples, que le préjugé vulgaire regarde comme des Idolâtres, ne ſont point exclus des bienfaits éternels de leur Créateur, parce qu'ils l'honorent ſelon la coutume de leur Pays, comment refuſer cet eſpoir à ceux qui l'adorent directement & ſans aucun nuage ? Quelle affreuſe témérité y auroit-il en nous de prononcer (*n*) un Arrêt de damnation

---

nous nous ſervons ; les diviſions du Zodiaque, qui y ſont connues de temps immémorial, &c. Si ce ne ſont pas là des paradoxes fiefés & de la plus haute diſtinction, je ſoutiens qu'il n'en fut jamais écrit, & je ſoumets ma déciſion à MM. de l'Académie des Belles-Lettres.

(*n*) Les Proteſtans furent révoltés contre le Miniſtre Jurieu qui, dans ſon *Syſtème ſur l'Egliſe*,

contre les Mahométans, les Anti-Trinitaires, les Déiſtes, les Anabatiſtes & même les Quakers ? De quel droit ceux qui penſent différemment, prétendroient-ils gêner leurs conſciences, & leur déclarer la guerre ? En cent endroits de mes Ecrits je m'élevé contre un zéle ſi contraire au droit des gens. C'eſt ce que j'appelle *ſuperſtition*, *barbarie*, *perſecution*, *fanatiſme*. Pour en donner plus d'horreur, je me ſers toujours d'expreſſions giganteſques, de ravages, de tombeaux creuſés par-tout, de torrens & de mers de ſang, dont le fanatiſme a inondé la terre. On voit bien que le Chriſtianiſme, & principalement la Religion Catholique, eſt le monſtre à qui j'en veux, & à qui j'impute toutes ces violences.

Tantôt je l'ai dit avec force au Public (o) & à mes amis ; tantôt j'ai tourné la

regardoit comme un ſentiment *inhumain*, *cruel*, *barbare* & *de bourreau*, de ne pas croire que tous ceux qui reconnoiſſent Jeſus-Chriſt, peuvent être du nombre des élus, tels que les Ariens, les Eutychiens, les Wicleſiſtes, les Huſſites & autres. Que diront-ils, quand ils verront que l'on y joint ici les Idolâtres & les Mahométans ? „ On n'a jamais „ cru ni penſé, dit M. Boſſuet, qu'on pût ſauver „ un Idolâtre ſous prétexte de ſa bonne foi. Une ſi „ groſſiere erreur, une impiété ſi manifeſte, ne „ compatit pas avec la bonne conſcience. „ Voyez *Hiſt. des Variations*, *liv.* 15. *n.* 59.

(o) *Voyez* l'Ode ſur *le Fanatiſme* à Mad. du Ch. *ſ.* 6. *pag.* 89.

choſe en ridicule par un conte fait à plaiſir, pour jetter adroitement les ſemences d'un Tolérantiſme univerſel, pour rendre mes Lecteurs indifférens ſur toutes ſortes de Religions, & les amener peu-à-peu à l'eſprit philoſophique. J'ai couvert de honte ceux qui voudroient (p) que l'Evangile fût reçu unanimement & dans ſa pureté. Je leur ai fait voir que les Païens étoient mille fois plus ſages & plus raiſonnables que nous, parce qu'ils ne contraignoient perſonne dans ſes ſentimens. „ Chez les Grecs & chez les Romains, ai-je dit, autant de Sectes, „ autant de manieres de penſer ſur Dieu, „ ſur l'ame, ſur le paſſé & l'avenir; aucune de ces Sectes ne fut perſécutante. „ Toutes ſe trompoient, & aſſurément „ nous en ſommes bien fâchés (ne „ doutez pas de la ſincérité de ce gémiſſement;) mais toutes étoient paiſibles, „ & c'eſt ce qui nous confond; c'eſt ce „ qui nous condamne; c'eſt ce qui nous „ fait voir que la plûpart des Raiſonneurs „ d'aujourd'hui ſont des *Monſtres*, & que „ ceux de l'Antiquité étoient des hommes. „ On chantoit publiquement ſur le théâtre de Rome; *Poſt mortem nihil eſt, ipſaque*

(p) *Voyez* le Diſcours ſur *la Tolérance*, *t.* 7. *p.* 287.

„ *ipſaque mors nihil. Rien n'eſt après la* „ *mort, & la mort n'eſt rien.* „ Pourquoi ne ſeroit-il pas libre de le dire encore aujourd'hui ?

J'appuye cet argument ſur l'autorité des vrais Philoſophes modernes, qui n'ont jamais été perſécuteurs en matiere de Religion, parce qu'ils s'en embarraſſoient auſſi peu que les Païens. En preuve, je cite *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le Lord *Shaftsbury*, le Comte *de Boulainvilliers*, le Conſul *Maillet*, *Tollans*, *Collins*, *Flud*, *Volſton*, *Backer*, l'Auteur déguiſé ſous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*Eſpion Turc*, celui des *Lettres Perſannes*, des *Lettres Juives*, des *Penſées Philoſophiques*. Que répondre à l'autorité de ces hommes ſi reſpectables ?

Je ſentois néanmoins que ce n'étoit pas aſſez d'avoir inſpiré le Tolérantiſme univerſel au Public & aux Particuliers. Mon devoir étoit d'engager les Souverains à l'établir & à le protéger dans leurs Etats. Ce fut auſſi la premiere leçon que je donnai à un grand Prince, qui m'honoroit, ſans m'avoir (*a*) jamais vu, de ſon amitié & de ſa confiance, & qui faiſoit autant

(*a*) *Voyez* la premiere lettre du Prince Royal de Pruſſe à M. de Voltaire, *tom. 6. pag.* 175.

de cas de mes conſeils, que de mes maximes & de mes Ecrits. „ Croyez, (*b*) lui „ diſois-je en 1736, qu'il n'y a eu de „ véritablement bons Rois, que ceux qui „ ont commencé comme vous, par inſtruire, par connoître les hommes, par „ aimer la Vertu, par déteſter la perſécution & la ſuperſtition. Il n'y a point „ de Prince qui, en penſant ainſi, ne puiſſe ramener l'Age d'or dans ſes Etats... „ Les Philoſophes dignes de ce nom ſe „ rendront dans les vôtres. . . . . Il eſt „ bien triſte pour l'Humanité, que ceux „ qui ſe diſent les Déclarateurs des Commandemens céleſtes, les Interprétes de „ la Divinité, en un mot les Théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auſſi „ dangereux pour la Société, qu'obſcurs „ dans leurs idées; & que leur ame ſoit „ gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle eſt vuide de vérités. Ils „ voudroient troubler la terre pour un „ ſophiſme, & intéreſſer tous les Rois à „ venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout Roi qui ne les favoriſe pas, „ ſera damné. Vous ſavez, Monſeigneur, „ que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt

(*b*) Premiere Réponſe de M. de Voltaire, *p.* 163.

„ d'abandonner à eux-mêmes ces préten-
„ dus précepteurs & ces ennemis réels
„ du genre humain „.

Le ſuccès répondit à mon zéle ; je parvins à rendre ce Prince le SALOMON DU NORD, en l'engageant à permettre & à protéger dans ſes Etats toutes les Religions ; & ce fut un des principaux chefs, (c) ſur lequel je le félicitai à ſon avénement à la Couronne. Afin que toute la terre en fût informée, j'en fis cette plaiſanterie à M. le Cardinal Quirini, en 1751. (d)

Quoi ! vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin ſe vante ?
Je vous admire & je me tais.
Comment ſur les bords de la Sprée,
Dans cette infidéle Contrée,
Où de Rome on brave les Loix,
Pourrois-je élever ma voix
A des Cardinaux conſacrée ?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas ! mon Prince eſt Hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec compoñction
Que dans l'Infernale ſéquelle,
Il ſera près de Ciceron
Et d'Ariſtide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurele.

(c) *Voyez* l'Ode au Roi de Pruſſe, *t. 6. pag.* 102.
(d) Ode à M. le Cardinal Quirini, *t. 6. p.* 258.

On ſait que ces Eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde :
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſur-tout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme *la Tolérance !*
Pour moi, je frémis quand j'y penſe,
Que le Muſulman, le Païen,
Le Quaker & le Luthérien,
L'Enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvû que l'on ſoit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſçu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont, ſans ſcrupule,
S'arme le Dévot entêté,
Et dont ſe raille l'Incrédule.
Que ferai-je, grand Cardinal,
Moi, Chambellan très-inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proſcrit de l'Evangile ?

Les Eſprits foibles & ſuperſtitieux jugerent que j'avois choqué la bienſéance, en parlant ainſi à un Prélat de l'Egliſe Romaine, que je faiſois ſoupçonner de penſer un peu comme moi. Mais j'étois tellement flatté du ſuccès que mes ſermons avoient eu à la Cour de Pruſſe, que je ne pouvois m'en taire, au riſque de me brouiller avec le bon Cardinal.

Au reſte, les vûes de ma Miſſion s'étendoient plus loin que le Vulgaire ne ſe

l'imagine ; & on le comprendra facilement, ſi l'on poſſede un peu l'eſprit & le ſyſtème philoſophique : j'allois à mon but par degrés. Il eût été téméraire de publier d'abord hautement qu'on pouvoit être Païen, Muſulman, Matérialiſte, Quaker, Wicleſiſte, Socinien, Deiſte, Anabatiſte (*e*) & même Athée. Les eſprits ſe ſeroient révoltés à ma propoſition : mais je prévoïois que, quand j'aurois déterminé le Prince à recevoir dans ſes Etats toutes ces eſpèces d'hommes, & à leur permettre le libre exercice de leurs Religions, inſenſiblement l'eſprit & les yeux s'y accoutumeroient, & dépoſeroient les préjugés conçus contre ces Sectes. La vûe habituelle de l'objet le plus hideux en efface la laideur, & nous le rend familier. De-là il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour embraſſer celle de toutes les Religions qui plairoit davantage ; & ce pas ne trouvoit aucun obſtacle

(*e*) Quiconque eſt médiocrement inſtruit, connoît les abominations enſeignées dans ces Sectes monſtrueuſes ; je ne dis pas ſeulement pour la Religion ; mais j'ajoute pour la ſûreté des Princes, & la tranquillité de l'Etat. Sans faire le Prophète, on peut dire qu'il faut s'attendre à de terribles révolutions dans les Païs de Tolérantiſme. Le feu qui couve & qui trouve de l'aliment, éclate un peu plutôt ou un peu plus tard. *Omne Regnum in ſe diviſum, deſolabitur.*

du côté de la conſcience bien déſabuſée, ni de la part du Prince. Graces aux vives & fréquentes exhortations que je lui ai faites, on eſt aujourd'hui tout ce que l'on veut dans ſes Etats; & j'oſe me glorifier que c'eſt mon ouvrage.

Ma grande ſatisfaction eſt d'avoir mis les choſes à peu près dans le même état où je les ai vues en Angleterre. UN ANGLOIS (*f*), COMME UN HOMME LIBRE, VA AU CIEL PAR LE CHEMIN QU'IL LUI PLAIT : rien de ſi commode. Il ne s'embarraſſe pas de celui qui eſt tracé & preſcrit dans les livres des Chrétiens; c'eſt un préjugé dont il a ſecoué le joug. „ L'Anglois (*g*) qui a dit que le Chriſ-„ tianiſme étoit né en Aſie, & qu'il avoit „ trouvé ſon tombeau en Angleterre, a „ bien rencontré „. Ceux qui ſont de bonne-foi, en conviennent franchement, & ils n'en paroiſſent ni ſurpris ni effraïés; tant eſt conſommée leur indifférence pour la Religion en général: en voici une preuve au deſſus de tout. „ On imprima (*h*) au „ ſujet de Pope plus de cent Libelles, „ dans leſquels on lui prouvoit qu'il étoit „ Athée; d'autres, ce qui eſt plus fort

(*f*) De la Religion Anglicane, *tom.* 7. *pag.* 221.
(*g*) Penſées ſur le Miniſtère public, *t.* 7. *p.* 123.
(*h*) Des Menſonges imprimés, *tom.* 8. *pag.* 89.

„ en Angleterre, lui reprocherent d'être „ Catholique „ ; ce qui ne ſe reſſemble guères. C'eſt-à-dire, que le Catholiciſme y eſt le comble de tous les crimes, au jugement du Miniſtère & de la Nation, & que l'Athéïſme, ou le renoncement à toute Religion n'en eſt pas un ; puiſque les Magiſtrats ne daignent pas même informer contre ceux qui en ſont accuſés publiquement, & qui ſe font gloire de le profeſſer. Voilà le plan ſur lequel j'ai voulu former la Religion en Pruſſe.

L'Oracle alloit entrer dans quelques détails ſur le Catholiciſme, lorſqu'on vint annoncer que le diné étoit ſervi : ainſi finit notre premiere converſation.

II. CONVERSATION.

EH BIEN, me dit le Gentilhomme, en nous en revenant, que penſez-vous de notre *Oracle ?*

Jamais, lui répondis-je, je n'ai vu tant d'eſprit, tant de facilité, d'énergie, de brillant dans l'expreſſion, tant d'art & d'adreſſe pour perſuader & pour ſéduire ; chaque tour de phraſe eſt un enchantement magique. Si malheureuſement il tendoit des piéges à l'ignorance & à la

ſimplicité, il ne faudroit pas moins de précautions, qu'Uliſſe en prit pour ſe garantir de l'illuſion. Je ne m'étonne plus de ce que ceux qui ſe laiſſent éblouir par les charmes du langage, l'aïent pris pour leur Oracle. Mais permettez-moi de vous demander ſi toutes ſes maximes paſſent pour irréfragables parmi vous, & ſi toute votre Société les croit aveuglément?

Non, il a quelquefois des idées particulieres, auxquelles nous ne ſouſcrivons pas tous. Nous formons un Peuple libre, qui fait profeſſion de ne ſe contraindre ſur rien en fait de Religion & de mœurs; comme dans les queſtions de Philoſophie, nous n'adoptons que ce que notre Raiſon croit vrai. Nous ſommes dans l'uſage & en poſſeſſion de nous contredire mutuellement, même ſur les choſes eſſentielles, telles, par exemple, que le Matérialiſme & l'Immortalité de l'ame. Nous écrivons, nous diſputons les uns contre les autres; les traits piquans ſe mettent quelquefois de la partie; & cette variété d'opinions ne va jamais juſqu'à nous faire exclure du Corps. Mais que trouvez-vous d'étrange dans ce que M. de V. vous a dit? Je n'y vois rien que de fort ſage, & je vous aſſure que c'eſt la Doctrine conſtante & uniforme de tous nos Philoſophes. Vous êtes le maître de me dire ingénument ce

que vous en penſez, & je vous promets de ne pas vous en faire un crime auprès de lui. Il ne feroit point étonnant que, nouvellement arrivé parmi nous, vous ſentiſſiez quelques difficultés dans nos principes.

Vous me mettez bien à l'aiſe, lui dis-je; & puiſque vous me promettez le ſecret, je vais vous déploïer mon ame. L'avidité avec laquelle j'écoutois votre *Oracle* enchanteur, & la rapidité de ſon diſcours ne m'ont pas laiſſé le tems de lui faire aucune réflexion, ni même de reſpirer. Elevé parmi les diſciples de l'ancienne croyance, & tout rempli de leurs ſentimens qui me paroiſſent avoir été ceux de toutes les nations éclairées, je ne ſaurois goûter ſon ſyſtème ſur la Religion Naturelle, & ſur la liberté qu'il donne de choiſir telle Religion que l'on voudra.

Quelle idée nous donne-t'il de l'Etre Suprême, quand il nous le repréſente comme indifférent à tous les cultes qu'il plaît aux mortels de lui rendre? C'eſt une inſenſibilité, un jeu & une contradiction dont le plus foible & le plus ſtupide de tous les hommes ne ſeroit pas même capable. La preuve en eſt évidente. S'il n'y a qu'un Dieu, les Païens ont été inexcuſables d'en adorer autant que leurs Prêtres en imaginoient; & s'il y en a

pluſieurs, nous ſommes criminels de n'en reconnoître qu'un ſeul. S'il veut que nous révérions ſa nature & ſa divinité dans Jeſus-Chriſt, le Juif qui en a horreur, doit donc être abominable à ſes yeux; & ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, comme les Juifs & les Déiſtes le prétendent, le Chrétien qui l'adore, ſe rend coupable d'impiété & d'idolâtrie. Si l'Alcoran eſt un livre inſpiré de Dieu, les Chrétiens qui le rejettent, ſont rebelles à ſa parole, & les Mahométans s'y ſoumettent avec juſtice; ſi au contraire c'eſt un tiſſu d'impiétés & de fourberies, les Chrétiens en penſent ſagement, & les Muſulmans blaſphêment contre la Sageſſe divine à qui ils l'attribuent. On peut étendre ce raiſonnement à toutes les héréſies qui ont jamais paru. Si ce ſont des vérités, il faut les recevoir; ſi ce ſont des erreurs, on doit les anathématiſer. Entre-t-il dans l'eſprit humain que Dieu puiſſe être indifférent à ces contradictions de ſentimens & de cultes? Peut-il adopter également le pour & le contre, le oui & le non? Quel homme ſe démentiroit ainſi lui-même? Je vous avoue que je n'ai point reconnu le beau génie de M. de Voltaire dans un ſyſtème auſſi dépourvu de Logique, ou plutôt de ſens commun.

J'ai été extrêmement ſurpris de l'enten-

dre nous assurer que les Païens, les Musulmans, les voluptueux, les incrédules n'avoient à craindre aucun châtiment éternel; que la justice de Dieu ne pouvoit en avoir de cette espéce; qu'au contraire, ils devoient compter, comme ses vrais & fideles Adorateurs, sur l'éternité de ses bienfaits. Quand on tient ce langage, c'est qu'on a sujet de craindre pour soi-même, & qu'on voudroit étouffer le cri de la conscience, pour donner un libre essor aux passions, en leur promettant tout au moins l'impunité.

Mais à quel titre veut-on qu'il récompense des hommes qui ont transporté à des idoles & à des divinités infâmes le culte qui n'est dû qu'à lui seul; les disciples d'un imposteur cruel & dissolu; des hommes esclaves de leurs passions, qui n'ont eu d'autre loi que celle de n'en point connoître, qui s'en sont fait gloire, & qui ont souhaité mourir dans cette prétendue force d'esprit? Concevra-t-on jamais que la Justice de Dieu leur ait préparé des biens éternels & ineffables? Osera-t-on dire qu'elle ne peut se dispenser de les égaler enfin à ceux qui l'auront fidélement suivie? Que seroit-elle donc cette Justice divine; en quoi ressembleroit-elle à l'image de la Justice en général que le Créateur a gravée dans nos ames?

Et celle-ci récompenſe-t'elle les prévaricateurs des loix, les rebelles, les ſéditieux, les contempteurs des Souverains?

N'avez-vous pas admiré l'Oracle, quand il nous a récité ces beaux vers, où il dit: *Que nous avons fait Dieu même à notre image, injuſte, emporté, vain, jaloux, ſeducteur, inconſtant, barbare comme nous?* Il n'a donc pas vû que par cette atroce calomnie, il outrage tous les hommes qui ont jamais exiſté ſous le Ciel, à l'exception des vrais Epicuriens, qui ſe repréſentoient Dieu comme un Etre auſſi indifférent ſur la conduite des humains, qu'il étoit inutile à l'Univers. A l'entendre, tous les hommes qui ont craint le Seigneur, n'ont jamais été & ne ſont encore que les dupes d'un ſot préjugé; des enfans qui jouent entr'eux, & qui font des phantômes pour avoir le plaiſir de s'effraïer les uns les autres.

Mais pour qui prend-il donc tous les peuples qui ont eu une Religion, & qui en conſéquence ont craint celui qu'ils adoroient? Pour qui prend-il les Chrétiens en particulier? Qu'il nous prouve qu'en faiſant Dieu même à notre image, nous nous le repréſentons comme un Etre *injuſte, emporté, vain, jaloux, ſeducteur, inconſtant, barbare comme nous.* Autant ces blaſphèmes qu'il avoit déja vomis

dans sa fameuse Epître à *Uranie* nous font horreur, autant il est inique en lui de nous les attribuer.

Il n'est pas difficile de voir qu'il en veut à tous ceux qui se disent Chrétiens, & qu'il les accuse d'avoir eux-mêmes composé le Simbole qu'ils professent. En Réformateur illuminé, il s'éléve contr'eux tous; il va les instruire, & les désabuser *de l'illusion, de l'esclavage & du préjugé dont ils sont amoureux*, & qui les obsédent. L'entreprise est grande, elle est digne d'un Convertisseur aussi estimé. Mais il peut s'attendre que dès qu'il ouvrira la bouche pour prêcher sa réforme, toute la terre lui répondra: Arrêtez, grand Apôtre d'Epicure! vous nous calomniez indignement, & vous nous imputez des sentimens dont nous avons horreur. Le Christianisme n'est pas le fruit de notre imagination, & il paroît que vous ignorez les sources divines dans lesquelles nous l'avons puisé. Consultez-les ces sources sacrées, & vous y verrez que loin de nous prescrire l'adoration d'un Dieu injuste, emporté, vain, jaloux, séducteur, inconstant, barbare, elles nous aprennent au contraire à chaque page „ Qu'il est (*i*) „ juste dans toutes ses voies, saint dans

(*i*) Psal. CXLIV. 17. *& alibi passim.*

„ toutes ſes œuvres, & toujours prêt à
„ exaucer ceux qui l'invoquent dans la
„ vérité & la ſincérité de leur cœur : Que
„ loin d'être emporté & barbare comme
„ nous, il nous fait grace à tous les inſ-
„ tans de notre vie, où il ſeroit en droit
„ de punir nos infidélités : Qu'il eſt plein
„ (*k*) de bonté, de patience, d'indul-
„ gence & de miſéricorde : Qu'il attend
„ patiemment (*l*) le retour des pécheurs
„ à lui : Qu'au lieu d'être un ſéducteur,
„ il abhorre le mal, (*m*) & ne tente per-
„ ſonne„. Telles ſont les idées que les principes de notre foi nous donnent de l'Etre ſuprême, & ſur leſquelles nous établiſſons notre culte & notre eſpérance. Voyez comment elles reſſemblent à celles que votre Oracle nous impute.

Mais ce Dieu, que ſa bonté nous rend aimable, n'eſt pas une de ces Divinités du paganiſme, que l'on pouvoit mépriſer & inſulter impunément. Autant ſes miſéricordes ſont grandes, autant il eſt rigoureux dans ſes châtimens, lorſqu'il eſt obligé de les exercer ſur les pécheurs. Quand ſa parole écrite ne nous l'atteſteroit pas, ſa nature ſuffiroit pour nous convaincre

(*k*) Pſal. LXXXIV. 15.
(*l*) 2. Petri, 3. 9.
(*m*) Jacobi, 1. 13.

qu'il eſt juſte, qu'à ce titre il doit punir ceux qui ont mérité de l'être, & que la punition ſera proportionnée à l'offenſe. Or celle-ci eſt au deſſus de nos expreſſions, quand elle attaque un Dieu tout-puiſſant, qui nous a comblés de bienfaits, avertis, attendus, menacés, ſollicités de revenir à lui, & fait connoître l'alternative infinie de ſes châtimens ou de ſes récompenſes. Quel nom donner au mépris de ſes loix & de tant de ſecours? Quelle punition mérite donc le coupable?

Quand je réfléchis ſur ces principes que la droite raiſon m'a dictés, je ne ſuis plus ſurpris de lire dans nos Livres ſaints que Dieu (*n*) eſt jaloux de ſa gloire, & qu'il ne la cédera point à un autre, c'eſt-à-dire, à l'homme qui voudra uſurper l'indépendance, & ſecouer le joug des loix divines & éternelles. Je ne m'étonne plus de l'entendre nommer le Dieu des vengeances, & qui les exercera par des ſupplices ſans fin. Tout eſt là dans l'ordre de la juſtice la plus exacte. Que penſez-vous après cela du beau raiſonnement que votre Oracle fait tenir à S. Louis, qui aſſure Henri IV. que Dieu n'eſt infini que dans ſes récompenſes; qu'il n'a point de châtimens éternels pour les péchés qu'il

(*n*) Exod. 34. 14. Iſa. 42. 8. *& alibi paſſim.*

appelle *de foibleſſe ;* & qui veut le prouver parce que Dieu eſt juſte ?

M. de Voltaire, répondit mon Gentilhomme, raiſonne bien ; & conſéquemment, dès qu'il n'admet point vos Ecritures, il eſt en droit de ſe renfermer dans le langage de la raiſon, & de vous nier tout ce qu'elles diſent ſur les peines éternelles.

O ! m'écriai-je, voilà une nouvelle maniere de ſe tirer d'affaire. Un plaideur eſt à la veille de perdre ſon procès par un arrêt définitif. Que fait-il ? il nie les titres & les raiſons qui le condamnent ſans reſſource ; & par le moïen que vous lui ſuggérez, il aura d'un ſeul mot gagné ſa cauſe. Meſſieurs, vous êtes féconds en expédiens. C'eſt dommage que le public & la raiſon ne ſoient pas de votre avis ; car vous tireriez beaucoup de gens d'un bien mauvais pas.

Vous ne pouvez entendre que les Croyans redoutent un Dieu vengeur. Mais ils ſont indignés de ce que vous n'en faites qu'une idole. Vous dites que cet Etre eſt infiniment juſte, ſage, tout-puiſſant, qu'il défend l'impiété, l'injuſtice, le vol, la perfidie, l'adultère, l'homicide ; qu'il a gravé ſes loix juſques dans le fond de nos ames, pour nous les rendre plus préſentes & plus ſacrées ; & vous ajoutez

tez qu'il ne peut punir éternellement les prévaricateurs ſans ſe rendre lui-même coupable de la plus affreuſe barbarie. Vous voulez un Dieu qui écoute & qui ſouffre patiemment ceux qui blaſphêment contre la ſageſſe avec laquelle il a créé l'univers, ou qui lui en diſputent la gloire, en attribuant ſa formation au ſeul mouvement fortuit de la matiere; ceux qui oſent cenſurer les ouvrages de ſes mains; ceux qui rejettent ſur lui tous les forfaits des plus grands ſcélérats; ceux qui ont fermé les yeux pour ne pas reconnoître l'évidence de ſes oracles & de ſes prodiges; qui ont tourné contre lui les talens diſtingués qu'ils en avoient reçus, qui les ont emploïés à ſe former des ſemblables, & à corrompre la Religion des ſimples; ceux qui ont terminé la longue carrière de leurs jours ſans lui rendre ni culte ni hommage, & qui l'ont paſſée dans l'impiété & la licence, ce que les Païens mêmes auroient regardé comme une preuve de l'Athéiſme. Voilà le Dieu que les nouveaux Philoſophes demandent, & je n'en ſuis pas ſurpris; un Dieu qui ne ſoit infini que dans ſes récompenſes, & qui couronne enfin d'un bonheur ineffable ceux qui l'auront mépriſé & outragé. Les loix & les défenſes d'un tel Dieu ſeroient-elles autre choſe que de vains fantômes & d'impuiſſantes

menaces? Voyez avec quelle force & quelle ſolidité de raiſonnemens Tertullien réfutoit cette impiété de l'héréſiarque Marcion; & la voilà renouvellée de nos jours.

Prenez garde, reprit mon Introducteur, M. de Voltaire ſuppoſe que tous les hommes ont été fidéles à la Loi naturelle. Or l'accompliſſement de ſes préceptes intérieurs ſuffit pour nous rendre agréables à Dieu, & par conſéquent dignes de ſes biens éternels.

Belle ſuppoſition, que celle qui eſt démentie par l'expérience du monde entier! Encore votre *Oracle* ne la fait-il pas, puiſqu'il ne peut entendre parler d'un Dieu qui eſt jaloux de ſa gloire, de ſes loix, qui punira le crime; & qu'il en a horreur, comme d'un Etre qui ſe plairoit à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Dans tout ce qu'il nous a dit, y a-t-il rien qui marque une exception, & un châtiment éternel, même pour les malfaiteurs les plus inſignes? L'obſervation de la Loi naturelle, qu'il prétend être ſuffiſante, n'eſt qu'un faux-fuïant dans lequel il ſe jette pour décliner toutes les loix. S'il m'étoit permis de vous expoſer ce que l'on penſe parmi nous ſur cette Loi intérieure, de vous tracer ſon hiſtoire, ſes affoibliſſemens, ſa deſtinée, & le jugement qu'en ont porté les plus grands Philoſo-

phes, vous reconnoîtriez bientôt ſon inſuffiſance actuelle. Vous avoueriez qu'elle n'eſt plus qu'un flambeau qui a perdu preſque toute ſa clarté, & qui depuis longtemps en demandoit un autre pour nous conduire dans la voie de nos devoirs.

Vous êtes le maître de m'expliquer vos idées. Je les écouterai volontiers; car je vous confeſſe que je n'ai jamais beaucoup approfondi ces ſortes de queſtions métaphyſiques.

LA LOI NATURELLE eſt un raïon de la lumiere divine, que le Créateur répand dans nos ames, pour nous faire connoître ce qui eſt bien ou ce qui eſt mal. Par elle, nous ſavons ce qui appartient à Dieu; ce que nous devons être, & comment nous ſommes obligés de nous comporter envers les hommes. Elle comprend tous les devoirs de la vie humaine. Ses premiers principes dans l'exécution ſe réduiſent à ces deux régles: *Rendez à chacun ce qui lui appartient: Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* Ces notions furent reconnues de tous les tems par tout eſprit qui voulut penſer. Croiriez-vous qu'elles ſont aujourd'hui niées par le plus grand nombre de vos Meſſieurs, ſoit Métaphyſiciens, ſoit Matérialiſtes?

Je ſais, me dit le Gentilhomme, qu'ils ſont en guerre ouverte ſur ce ſujet ; que les uns rejettent tout ſentiment de Loi naturelle en nous, & même la connoiſſance innée de l'Etre ſuprême, principe de cette Loi ; que, ſelon eux, il n'eſt aucune action bonne ou mauvaiſe par ſa nature ; qu'elles ne ſont juſtes ou criminelles que ſuivant la légiſlation des Souverains, le préjugé, les uſages, les circonſtances ; & que ce qui eſt à préſent un crime, deviendra quelque jour une vertu. Je ſais encore que d'autres regardent ces principes comme monſtrueux ; qu'ils reconnoiſſent une loi immuable, qui a caractériſé toutes nos actions ; qu'elle s'eſt manifeſtée à nous, en ſe gravant dans nos ames, pour nous apprendre ce qui eſt juſte ou injuſte, & régler notre conduite. Mais auſſi je ſais qu'en ce qui concerne la Religion & les Mœurs, ces derniers ne reconnoiſſent pour guide & pour devoir que la Loi naturelle ; & qu'ils rejettent, ou du moins qu'ils regardent comme indifférentes, toutes les variétés de cultes par leſquels on honore la Divinité. Le Paganiſme, le Judaïſme, le Chriſtianiſme & le Mahométiſme ſont pour eux au même niveau. Je les ai ſouvent entendu diſputer ſur cette matiere, & je vous avoue que j'ignore à qui il faut donner la préférence.

C'eſt que vous n'avez jamais bien peſé leurs raiſons, & les réponſes par leſquelles on détruit ſans reſſource leurs difficultés. Commençons par ceux qui ne veulent pas que Dieu ſe manifeſte par lui-même à tous les eſprits, & qui font dépendre des enſeignemens humains la connoiſſance que nous en avons.

Idée Innée de Dieu.

Je parcours l'hiſtoire de l'Eſprit Humain depuis l'origine des ſiécles, & je vois qu'il eſt des ſentimens tellement univerſels & naturels à l'Homme, que les préjugés, le Génie, l'Education, le Tems, les Mœurs, la Philoſophie, les Loix nationales n'y cauſent aucun changement. Qui a dit à l'Homme, quelque farouche & ſauvage qu'il ſoit, qu'il faut aimer le bien en général; qu'il doit veiller à la conſervation de ſon être, prendre pour cet effet les moïens néceſſaires, éviter les poiſons, les périls, les chutes, les bleſſures qui pourroient couper le fil de ſes jours; que de plus il lui eſt avantageux de chercher ſon bien-être, l'honneur & l'eſtime de ſes ſemblables? Il n'a beſoin pour le ſavoir & le ſentir ni des leçons, ni des préceptes d'aucuns maîtres. Ceux-ci peuvent l'aider à développer ce qu'il aperçoit confuſément en lui-même. Mais

ils ne lui en donneront point le fonds; il exiſte naturellement au dedans de ſon ame, & il le ſent mieux qu'on ne pourroit jamais le lui enſeigner. Obſervez encore que les Loix des hommes ſont ſujettes à bien des exceptions & des erreurs, mais que ces impreſſions naturelles ne ſouffrent aucun inconvénient. Quelle en peut être la raiſon? c'eſt qu'elles nous viennent, comme tout ce qu'il y a de bien en nous, de celui qui eſt la vérité, la bonté, la juſtice même, du Pere des lumieres, en qui il n'y a ni changement, ni l'ombre d'aucune variation. *Omne* (a) *datum optimum, & omne donum perfectum deſurſùm eſt, deſcendens à Patre luminum, apud quem non eſt tranſmutatio, nec viciſſitudinis obumbratio.* Que penſez-vous de ces principes?

On ne peut vous les conteſter: mais je ne vois pas encore l'application que vous en voulez faire.

Elle va ſe découvrir. Vous ne me nierez pas, je crois, que l'idée que nous avons de Dieu eſt la plus belle & la plus précieuſe de toutes les connoiſſances dont notre ame ſoit ornée. Il faut que vous conveniez encore qu'elle a exiſté de tous les tems. Car ſi vous me le conteſtiez, je

(a) *Jacobi Epiſt.* 1. 17.

vous demanderois en quel ſiécle & dans quel pays elle a pris naiſſance ; quel homme, quel Philoſophe l'a imaginée ; comment il l'a fait paſſer & recevoir chez tous les peuples ; par quelle autorité il les a obligés de ſentir que, s'ils s'écartent de certains devoirs, il eſt un Etre dans le ciel qui le voit, & qui les en punira ſévérement ? Enfin je vous prierois de me dire comment il l'a ſi bien perſuadé à l'univers, qu'il a mis dans toutes les conſciences un frein qui nous arrête lorſque nous ſommes tentés de commettre le mal, & des remords qui nous reprochent de l'avoir commis ? Certes, vous ne répondrez jamais à ces queſtions. Vous voilà donc forcé de reconnoître que l'idée de Dieu n'eſt point une invention des hommes.

Qui ne ſait que ce qui vient d'eux n'eſt ni général, ni uniforme, ni perpétuel ? Il faudroit encore moins l'attendre d'une idée & d'une loi qui captiveroit l'eſprit, les ſens & les paſſions. Quelle apparence que le genre humain s'y fût ſoumis à jamais ſur la parole & l'imagination d'un particulier, ou d'une nation privée, à qui cette penſée auroit pu plaire ? Combien d'autres ne l'auroient pas rejettée comme le fléau de leurs penchans ? Elle regne néanmoins ſouverainement par toute la terre. De qui vient-elle donc ? . . . Levez

les yeux, & vous verrez la gloire de celui qui l'a imprimée dans votre ame.

Quoi ! le Créateur aura mis en nous l'amour du bien en général, le desir de notre propre conservation, un penchant naturel vers les moïens qui peuvent y contribuer, de l'horreur pour tout ce qui tendroit à notre destruction, le desir de l'estime & de la gloire ; & l'on ne veut pas qu'en nous formant à son image par le don de la Raison, il ait gravé dans notre ame la connoissance de son Etre ? Vous regardez l'amour du bien & de notre existence, comme né dans nous & avec nous, parce qu'il est naturel, favorable & commun à tous les hommes. Quelles raisons, quelle différence de caractère voyez-vous, pour nier que l'idée de Dieu nous ait été imprimée comme ces sentimens qui ne regardent que le bien-être de nos personnes ? Fut-il jamais une Nation, même entre les plus barbares ; en est-il encore aujourd'hui sous le ciel, qui ne reconnoisse plus ou moins distinctement une Sageſſe souveraine, à qui seule il peut appartenir d'avoir fait & de gouverner l'Univers ? Si c'étoit une erreur enfantée & nourrie par les préjugés de l'éducation, elle ne seroit ni générale ni perpétuelle : les erreurs ont leurs bornes pour les lieux & pour les tems. Il n'est donné qu'aux sen-

timens de la Nature & à la Vérité, de n'avoir ni exception ni terme.

Vous ſuppoſez avec Cicéron & d'autres, me dit ici mon Conducteur, que tous les hommes ont la connoiſſance de Dieu ; mais vous vous trompez. Les voyageurs nous parlent de pluſieurs Sauvages, ſoit dans des terres, ſoit dans des Iſles éloignées, qui ne rendent aucun culte à la Divinité, & nous prouvent par-là qu'ils n'en ont nulle connoiſſance.

Dites-moi, ſeriez-vous aſſez ſimple pour croire tout ce que nous content les voyageurs ? Ils ont été chercher au loin le privilége ou l'eſpérance d'en faire accroire ; mais ils n'en jouiſſent pas toujours auprès des gens ſenſés. Les uns, curieux de ſe voir au rang des Auteurs, ont compoſé des fables brillantes, qui perdent juſqu'à la vraiſemblance dans l'éclat du merveilleux dont elles ſont tiſſues. Les autres plus ſinceres, ont rapporté de bonne foi ce qu'ils avoient vu ; mais, ne ſachant ni le langage ni les Loix du pays qu'ils traverſoient rapidement, ils ont pris pour des Loix de la Nation, les abus qui ſe commettoient par des particuliers. Ils ne ſe ſont pas trouvés préſens aux jours marqués pour les exercices de la Religion ; d'où ils ont inféré qu'il n'y en avoit aucune. Comptez & argumentez après cela ſur tout ce qu'ils vous diſent.

Mais quand il ſeroit vrai que certains Sauvages n'auroient aucun culte réglé, voudriez-vous en conclure bien affirmativement, qu'ils portent la ſtupidité juſqu'à ignorer & ne pas ſoupçonner même qu'il eſt un Etre ſupérieur, qui préſide au gouvernement du ciel & de la terre? J'aimerois autant vous entendre dire que ce grain de froment qui eſt deſtiné à la nourriture des hommes, n'a pas le germe & la vertu d'en produire d'autres, parce qu'il n'eſt pas jetté dans le champ, & cultivé par la main du Laboureur; ou qu'une femelle qui reſte ſeule, n'a pas le principe de la fécondité.

Je vous accorderai même, ſi vous le voulez, qu'il peut y avoir des Inſulaires aſſez ſauvages, pour n'avoir jamais penſé que la merveille de l'Univers ne ſauroit exiſter ni marcher ſans la main d'une Intelligence ſupérieure à celle de tous les mortels. Mais qu'en conclure, ſi ce n'eſt qu'il eſt des hommes agreſtes, en qui la Raiſon demeure toujours couverte des plus épaiſſes ténébres; & que, ne l'exerçant en aucune maniere, on doit les regarder comme n'en ayant point, ou comme des enfans au berceau, qui ne ſont capables que des fonctions animales?

Si c'eſt le raiſonnement, reprit mon Introducteur, qui nous fait connoître la

Divinité, cette connoiſſance n'eſt donc plus un préſent de la nature.

La conſéquence que vous tirez ici eſt ſi peu juſte, que je vous ſoupçonnerois volontiers de n'être pas de bonne foi. Si vous me diſiez que les pepins d'une orange ont beſoin des élémens & des ſoins du cultivateur, pour produire des plantes de leur eſpece, des feuilles, des fleurs & des fruits, & que j'allaſſe en tirer cette conſéquence, donc le germe de ces productions n'eſt pas dans le pepin, vous me répondriez que je ſuis un fort mauvais Philoſophe, & vous auriez raiſon. Voilà au naturel le ſimbole de l'idée de Dieu, que ſon doigt a gravée dans tous les hommes. Le germe en eſt réel; mais il eſt enveloppé, ainſi que tous les germes de la Nature; & il a beſoin d'être déployé, étendu par le raiſonnement & les réflexions. Ce ſont là les élémens & les cultivateurs qui lui font porter des fleurs & des fruits. Tous les hommes ont naturellement le principe de l'amour paternel; mais ce principe ne ſe manifeſte que lorſqu'ils ſont véritablement peres. Peut-être m'expliquerai-je encore plus clairement par une autre comparaiſon. Placez un homme dans un fauteuil après un bon repas; que rien ne lui manque, & qu'il ne craigne rien; à quoi connoî-

trez-vous que cet heureux & tranquille mortel a dans ſon ame le ſentiment inné & ineffaçable de ſa propre conſervation? Il ne vous en donne pas la plus petite marque. Mais mettez-le dans une ſituation violente avec la faim ou une maladie, ou la crainte d'un ennemi qui a juré ſa perte, vous verrez bientôt ſe développer ces ſentimens intimes, qui ne vous donnoient aucun ſigne de leur exiſtence, quand ils n'étoient point réveillés & animés par les beſoins & par les riſques; & vous ferez aiſément l'application de ces deux états à ceux d'un homme qui réfléchit ou qui ne réfléchit pas ſur l'idée de Dieu, qu'il porte au fond de ſon ame.

La choſe eſt ſenſible, dit mon ami, & je vous avoue ſincérement que vous m'avez fait plaiſir de m'éclaircir cette matiere que nos Meſſieurs avoient fort embrouillée dans mon eſprit. Je conçois parfaitement que nous avons l'idée innée d'un Etre ſuprême, auteur & conſervateur de la Nature. Prouvez-moi à préſent que nous avons auſſi l'idée innée de cette Loi éternelle, ſur laquelle vous prétendez que ſont établies la Vertu, la Juſtice & la Vérité, & qui condamne tout ce qui leur eſt contraire.

IDÉE INNÉE DE LA LOI NATURELLE.

Laiſſons à part les motifs ſecrets que peuvent avoir les Philoſophes de votre Parti, pour détruire cette perſuaſion intime de la Nature & de tous les ſiécles: que le Créateur grava dans nos ames le ſceau de ſa Majeſté par le ſentiment qu'il nous en donne, & par la connoiſſance des premiers principes de la Loi naturelle. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en le niant, on ne montrât pas un projet formé de vouloir excuſer ceux qui prétendent ignorer juſqu'à l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & aux Loix ſacrées de la Nature. N'eſt-il pas viſible qu'on ouvre la porte à tous les crimes, en diſpenſant les hommes des régles & des obligations les plus eſſentielles, dès que l'on permet à chacun d'alléguer ſon ignorance & un prétendu droit primitif pour décliner tous ſes devoirs?

Si l'on en excepte un philoſophe païen, *Hobbes* eſt le premier que je ſache avoir ſyſtématiquement établi ces funeſtes principes. Eçoutez-le, & il vous dira ſans héſiter que, (*b*) „ pour bien connoître „ les droits & les devoirs de l'homme, il „ faut le placer dans ſon premier état de

(*b*) Ces maximes ſont tirées de l'extrait qui en a été fait par M. Clarke, *Relig. nat. chap.* 4.

„ nature, où il n'y avoit encore aucune
„ Loi écrite; que les priviléges dont il
„ jouiſſoit alors, ſubſiſtent encore au-
„ jourd'hui fonciérement; & qu'il eſt per-
„ mis d'en jouir, quand on le peut ſans
„ danger: voici ces priviléges. Que tous
„ les hommes étant égaux par nature,
„ & portés à deſirer les mêmes choſes,
„ ils ont tous un même droit de ſe les
„ approprier, ſi elles ſont à leur bienſéan-
„ ce; qu'ils aſpirent tous à exercer un
„ pouvoir abſolu ſur les autres hommes;
„ que ce deſir étant naturel, ils peuvent
„ juſtement mettre en œuvre tous les
„ moïens poſſibles pour parvenir au deſ-
„ potiſme; s'emparer du bien d'autrui par
„ force, & ôter la vie ſans ſcrupule à
„ quiconque s'y oppoſe, ou ſe trouve
„ dans leur chemin, s'ils le prennent en
„ haine; qu'étant obligés à leur propre
„ conſervation, ils peuvent prévenir ceux
„ qu'ils ſoupçonnent d'être leurs ennemis;
„ qu'il eſt permis de les opprimer & de
„ les détruire, ſoit par ſurpriſe, ſoit à
„ force ouverte; que, dans la conſcien-
„ ce, il eſt licite à chacun de faire ce qu'il
„ lui plait, parce que le bien & le mal,
„ le juſte & l'injuſte, ne ſont point fon-
„ dés ſur la nature des choſes, mais uni-
„ quement ſur des Loix poſitives, qui
„ exiſtent dans un ſiécle ou dans un

„ Roïaume, & non dans un autre, & que
„ ces Loix n'ont d'autre fondement que
„ la volonté des hommes; que le com-
„ mandement d'honorer ſon pere & ſa
„ mere, la défenſe de ſe rendre homici-
„ de, voleur, adultere, n'obligent qu'en
„ vertu de la Loi du Prince qui l'a ſtatué
„ ainſi; & que par-tout où le Légiſlateur
„ n'a rien prononcé expreſſément, il eſt
„ permis de faire tout ce que l'on vou-
„ dra „. A quelques-unes de ces conſé-
quences près, on les trouve toutes dans deux de vos ouvrages; mais les princi-pes y ſont clairement établis. (c)

Ces maximes abominables ſont demeu-rées concentrées durant plus d'un ſiécle dans la ſeule Angleterre, où il eſt permis à toutes les erreurs de paroître & de dogmatiſer à viſage découvert. Ce n'eſt que depuis environ vingt ans, qu'elles ſe ſont malheureuſement introduites en France, & que nous commençons à être aſſaillis de livres qui les enſeignent. En-treprend-on de s'y oppoſer & de les réfuter? les Auteurs crient à la perſécution & au fanatiſme: ils veulent qu'on leur permette de tout enſeigner, peut-être même qu'on leur applaudiſſe & qu'on les remercie. Mais j'interroge votre conſcience, & je

(c) *L'Origine & les Fondemens de l'inégalité par-mi les Hommes*, & le Livre *de l'Eſprit*.

vous demande ſi vous n'avez ſenti aucun ſoulévement d'indignation au ſeul expoſé que je vous ai fait d'une telle Doctrine?

Quelle honte pour des hommes qui vivent dans un ſiécle auſſi éclairé & auſſi policé que le nôtre, de s'entendre reprocher que les Païens ont mieux connu qu'eux la dignité, l'excellence, les principes & les vrais caractères de la Loi naturelle! Qu'il eſt humiliant de ſe voir réfutés d'avance par les Philoſophes du plus haut rang, qui n'avoient encore de la Divinité & de ſes Attributs, que des idées très-imparfaites! Tel eſt le ſort de Hobbes & de ſes Sectateurs. Ecoutez Cicéron, célébré dans tous les âges, comme un Maître conſommé dans les principes de la Morale. Il va leur apprendre à connoître la nature & l'étendue des devoirs attachés originairement à la Nature humaine. Il n'y a pas long-tems que j'ai fini le cours de mes études; je ſuis encore tout rempli de ſes ſentimens & de ſes paroles.

„ La Loi véritable, dit-il, & fondamentale de toutes les autres, c'eſt la „ droite raiſon, qui convient ſi parfaitement à notre nature, qui eſt inſpirée à „ tous les hommes, dont on ne peut aſſigner le commencement, qui ne ſe dément jamais, qui nous appelle à nos „ devoirs en nous les commandant, & qui

„ qui nous éloigne de la fraude & de l'in-
„ juſtice, par la défenſe intérieure qu'elle
„ nous en fait. Rien n'eſt capable de l'af-
„ foiblir, ou d'y déroger en tout ou en
„ partie ; ni l'autorité de ceux qui gou-
„ vernent les Empires, ni les clameurs
„ & les déréglemens du Peuple, ne peu-
„ vent nous en affranchir „. (*a*)

„ Quand il n'y auroit point eu de Loi
„ écrite à Rome pour défendre l'adultère,
„ Tarquin n'auroit pas moins péché en
„ tranſgreſſant la Loi éternelle, lorſqu'il
„ viola Lucrece. Il y avoit avant lui la
„ Raiſon ſouveraine, émanée de la Na-
„ ture même, qui nous invite à faire le
„ bien, & nous détourne de ce qui eſt
„ mal. Cette Loi ne date pas du jour
„ auquel elle fut écrite dans vos Tables.
„ Son origine précéde celle de l'Univers ;
„ elle eſt auſſi ancienne que la Divi-
„ nité „. (*b*)

(*a*) *Eſt quidem vera Lex ; recta ratio, Naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna, quæ vocet ad officium jubendo ; vetando à fraude deterreat..... Huic Legi nec abrogari fas eſt, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari poteſt. Nec verò aut per Senatum ; aut per Populum ſolvi hâc Lege poſſumus.* Cicero, de Legib. lib. 1. Fragm.

(b) *Nec ſi, regnante Tarquinio, nulla erat Romæ ſcripta Lex de ſtupris, idcircò nec contra illam Le-*

„ Il n'y a pas moins d'extravagance à „ soutenir que la Loi naturelle, le Juſte „ & l'Injuſte, le Vice & la Vertu dépen- „ dent de l'opinion des hommes, qu'il y „ en auroit à dire que la fertilité d'un ar- „ bre, ou la force d'un cheval, ne ſont „ pas des choſes attachées à leur nature, „ & qu'elles n'exiſtent que dans l'idée de „ ceux qui en jugent „. (c)

„ C'eſt le comble de la folie de croire „ qu'une choſe eſt légitime, parce qu'elle „ auroit paſſé en coutume, ou même en „ Loi parmi certains peuples. Si les Ty- „ rans d'Athènes euſſent fait des Loix en „ faveur de leur uſurpation, & que les „ Athéniens les euſſent adoptées, pouvez- „ vous croire que ces Loix auroient été „ juſtes & obligatoires ? ..... Vous ne „ pouvez admettre ce principe qu'en re- „ connoiſſant auſſi que ceux qui gouver- „ nent, ou même le peuple, ont le pou-

---

gem ſempiternam Sextus Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum naturâ, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans; quæ non tùm denique incipit Lex eſſe cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt. Orta autem ſimul eſt cum Mente divinâ. Idem, ibid. lib. 2.

(c) *Hæc autem in opinione exiſtimare, non in naturâ ponere, dementis eſt; nam nec arboris, nec equi virtus in opinione ſua eſt, ſed in naturâ.* Idem, ibid. l. 1.

„ voir de porter des Loix qui ordonnent ,
„ ou du moins qui permettent l'homicide ,
„ le vol , l'adultère , les faux teſtamens.
„ Dites-nous s'il eſt une doctrine plus
„ monſtrueuſe & plus capable de boule-
„ verſer le genre humain ? Si ces préten-
„ dus Légiſlateurs ont le droit de renver-
„ ſer ainſi les impreſſions & les ſentimens
„ de la nature , pourquoi ne font-ils pas
„ auſſi des Loix qui ordonnent que ce qui
„ eſt mauvais & contraire à la ſanté , de-
„ vienne à l'avenir bon & ſalutaire ? Pour-
„ quoi ayant le pouvoir de rendre juſte ce
„ qui étoit injuſte , n'ont-ils pas égale-
„ ment celui de faire que ce qui étoit
„ mauvais devienne bon „. (*d*).

Je vous avoue , dit mon Conducteur , qu'on ne peut rien de plus direct & de plus fort contre le ſentiment des Hobbiſtes. Comment des hommes à qui on ne peut refuſer beaucoup d'eſprit , ſont-ils aveuglés juſqu'à ce point ; & comment

(d) *Jam verò ſtultiſſimum illud exiſtimare omnia juſta eſſe , quæ ſcita ſint in Populorum inſtitutis aut Legibus. Etiamne ſi quæ ſunt Tyrannorum Leges ; ſi Triginta illi Athenis Leges impoſuiſſe voluiſſent , aut ſi omnes Athenienſes delectarentur Tyrannicis Legibus , num idcircò hæ Leges juſtæ haberentur ? Quòd ſi populorum juſſis , ſi Principum decretis , ſi ſententiis Judicum jura conſtituerentur , jus eſſet latrocinari , jus adulterare , jus teſtamenta ſupponere , &c.*

peuvent-ils dire qu'ils ont avancé ces maximes avec confiance & simplicité ; qu'ils n'ont point prévu l'effet & les conséquences effraïantes qui en résultent ? Je pense qu'ils seroient bien fâchés qu'on les crût aussi simples & aussi peu clairvoïans. Mais continuez, si vous voulez bien ; vos réflexions me font plaisir.

Qu'eussent dit les Païens, s'ils avoient eu autant de lumières que nous sur la Divinité ? Combien de raisonnemens solides & de conséquences eussent-ils ajouté, s'ils avoient mieux connu le principe dont la Loi naturelle émane ?

Messieurs les Hobbistes ne nieront pas qu'il y a dans la nature & dans les sciences un grand nombre de vérités si évidentes, qu'on ne peut refuser de les admettre. Comment ne pas convenir que le tout est plus grand qu'une de ses parties ; que deux corps d'inégale grandeur ne sont pas commensurables ; qu'un corps agit plus ou moins efficacement sur l'autre en raison de son mouvement & de sa solidité, mais non toujours en raison de sa surface, &c. D'où viennent ces régles & ces vérités, si ce n'est de la volonté immuable de Dieu, qui a établi cet ordre dans l'Univers ?

Mais se seroit-il borné à diriger le cours des astres, & à fixer les régles du mouve-

ment & de la géométrie ? Auroit-il regardé comme inutile de ſtatuer auſſi ſur les choſes qui conviendroient ou non à ſa Juſtice & à ſa Sageſſe ? Ces deux attributs ne ſeroient-ils en eux-mêmes que deux êtres de raiſon, qui n'operent rien, & qui laiſſent par rapport à lui toutes choſes dans une parfaite égalité ? Lui ſeroit-il indifférent de voir, d'aimer, ou de faire telle action qui ſe préſentera ? Un Dieu à qui tout eſt égal pour lui-même, ſeroit une chimère plus grande que le Dieu d'Epicure. Celui-ci du moins étoit cenſé préférer le bien au mal, le bon ordre à la confuſion, les moïens juſtes à ceux qui n'auroient pas conduit aux fins qu'il ſe propoſoit. S'il laiſſoit impunies les mauvaiſes actions, du moins il ne les approuvoit pas. Mais dans cette premiere hypotheſe des Hobbiſtes, on ne voit naître que des abſurdités & des blaſphêmes. Dieu indifférent à tout pourroit s'aimer ou ſe haïr, punir l'homme de bien comme le méchant, donner à celui-ci les récompenſes que l'autre mérite, approuver les paſſions & le déſordre, faire lui-même le mal qu'il permettroit aux Créatures, &c.

Si par horreur pour ces impiétés, on admet en lui l'amour du bien & la haine du mal, il faudra reconnoître qu'il aime l'un & qu'il hait l'autre par-tout où ils ſe

trouvent. Il y aura donc un rapport essentiel entre nos actions & la manière dont il en juge ; & ses jugemens seront la régle qui décidera si nos œuvres sont bonnes ou mauvaises. Il sera désormais impossible qu'en quelque tems que ce soit, il approuve le mal, & qu'il improuve le bien. Celui-ci sera conforme à la Loi immuable selon laquelle il se gouverne lui-même, & l'autre y sera contraire.

Ces vérités clairement établies, on est forcé de convenir que Dieu aime donc l'ORDRE, & qu'il hait tout ce qui est capable de le troubler. Or le bon ordre demande que la créature respecte son Créateur ; qu'elle étudie ses sentimens, ses vues, ses volontés, sa conduite, & qu'elle s'y conforme. L'ordre veut qu'elle contribue, autant qu'il est en elle, au bien & à la conservation de l'Univers. Les êtres inanimés, toujours sous la main de leur Modérateur, nous en donnent l'exemple, chacun dans leur état & leur destination. L'ordre veut que les inférieurs soient soumis à ceux qui leur sont prépposés légitimement, & qu'on leur obéisse en tout ce qui est raisonnable ; sans quoi tout n'est plus que confusion. Il nous impose d'être reconnoissans envers ceux de qui nous avons reçu des bienfaits ; & ces bienfaits doivent régler l'étendue de notre grati-

tude. L'ordre & la nature nous disent d'être humains envers nos semblables ; de gagner leur bienveillance par nos bons offices ; de ne leur causer ni chagrins ni mécontentemens, en les attaquant dans leur personne ou dans ce qu'ils possédent, afin que la paix, le plus précieux de tous les biens, régne sur la terre. D'une main l'Eternel tient sans cesse devant nos yeux le tableau de ses Loix & de nos devoirs ; de l'autre il nous menace de ses vengeances, si nous nous écartons de l'ordre qu'il nous a prescrit, en se l'imposant à lui-même. De-là ces fraïeurs de la conscience, qui nous arrêtent à la vue du châtiment, & les reproches dont nous sommes troublés après que nous l'avons encouru.

A des traits si bien caractérisés, qui pourroit méconnoître le bon Ordre, la Raison, la belle Nature & la Vertu ? Vainement en chercheriez-vous le principe, la solidité, l'uniformité dans la Législation & les Conventions des hommes. Nul d'entr'eux, ni eux tous ensemble, n'eurent jamais assez de sagesse pour composer un si beau Code, ni assez d'autorité pour le faire adopter par toute la terre. Aussi n'assigna-t-on jamais la date de son origine. Vous n'en découvrirez la source que dans celui qui en a laissé découler quelques ruisseaux dans nos ames,

en nous donnant la Raiſon, par laquelle il nous révele l'ordre qu'il a établi dans les œuvres morales comme dans les êtres naturels, dans les principes des ſciences, & dans les vérités générales. Lumière céleſte, qui nous apprend à diſtinguer le vrai du faux, le bien du mal, le juſte de l'injuſte, & le vice de la vertu.

Il eſt donc abſurde & inſenſé, *Dementis eſt, ſtultiſſimum eſt*, comme parle Cicéron, de ſuppoſer qu'il y eût des ſiécles & des ſiécles ſoit diſant de nature, où les hommes, dans l'état de ſauvages ou autre pareil, ne connoiſſoient aucune Loi intérieure qui leur apprît à diſtinguer l'ordre & le déſordre, l'humanité & la férocité; où la figure ſeule les diſcernoit des bêtes féroces & carnacieres.

Il eſt abſurde de dire que le droit de propriété eſt un titre d'injuſtice; que, dans la nature originelle & dans le vrai tous les biens ſont communs; qu'il eſt permis, ſans intéreſſer la conſcience, de les ravir à celui qui les poſſéde; que la ſeule réflexion qu'il y ait à faire, eſt de pourvoir à ſon impunité par le ſecret ou par la force.

Il eſt abſurde & affreux de proſcrire ce principe ſi favorable au bien de l'humanité: *Fais à autrui comme tu veux que l'on te faſſe;* & de vouloir lui ſubſtituer cette autre maxime: *Fais ton bien avec le moindre*

mal d'autrui qu'il eſt poſſible. Chacun pourra donc voler ſon frere, & ſera le juge & le maître d'évaluer juſqu'à quel point il aura droit de lui faire tort. *La pitié* ſeule en réglera les bornes. (e)

Il eſt abſurde & horrible d'enſeigner qu'un homme peut en égorger un autre, ſoit par haine, ſoit par crainte que celui-ci ne lui faſſe du mal.

Il eſt abſurde de ſoutenir que l'amour du deſpotiſme eſt naturel, & par conſéquent légitime ; que chaque particulier peut emploïer les moïens propres pour y parvenir & pour y dominer ſur les autres.

Il eſt abſurde & ſéditieux de publier que le bien & le mal, le juſte & l'injuſte ne conſiſtent que dans notre façon de penſer; qu'ainſi il eſt permis à chacun de faire ce qu'il lui plaît ; & que ce qu'on appelle injuſte aujourd'hui, ſera probablement juſte chez nos neveux.

Il eſt abſurde & contre le ſentiment de la nature d'avancer que le reſpect & la reconnoiſſance des enfans envers pere & mere ne ſont que des obligations conventionnelles établies par les Loix.

Il eſt abſurde de dire que les Loix poſitives ſont les ſeuls fondemens des princi-

(e) Egalité des conditions, *pag.* 75.

pes qui réglent la Morale. Si cela eſt, qu'on nous nomme les Légiſlateurs particuliers qui ont fait ces belles Ordonnances, reçues par toute la terre ; qu'on nous cite ces aſſemblées de toutes les Nations, qui ſont convenues d'adopter les mêmes ſentimens, les mêmes façons de penſer, les mêmes maximes de gouvernement. Ne ſçait-on pas au contraire, que tout ce qui eſt Loi poſitive, dans le moral ou dans le civil, chez quelque Nation que ce ſoit, a pour premier caractere celui de la variété? Mais les principes de la Loi naturelle ne différent nulle part dans les points eſſentiels. Il y a de la folie à nous objecter la ſtupidité & la barbarie de quelques Inſulaires, qui n'ont jamais fait aucun uſage de leur raiſon, & qui ſont la honte & le mépris du reſte de l'Univers.

Je le penſe comme vous, répondit le Gentilhomme, & je conviens que nos Ecrivains Hobbiſtes, qui veulent en tirer des conſéquences contre l'inſpiration générale de la Loi naturelle, raiſonnent fort mal. M. de Voltaire n'eſt certainement pas de leur avis. Car on ne peut établir plus clairement qu'il l'a fait, l'impreſſion de cette Loi dans l'ame de tous les hommes. Si vous en doutez, je vais vous en convaincre par ces beaux vers du poëme qu'il a compoſé ſur ce ſujet.

Non, le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des Mortels il mit ſon Sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître;
Il me donna ſa Loi, lorſqu'il me donna l'être.
. . . . . .
La morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiécles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
. . . . . .
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix par-tout ſe fait entendre.
. . . . . .
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
Adore un Dieu, ſois juſte, & chéris ta Patrie.
. . . . . .
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens?
Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos ſens?
. . . . . .
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la vertu, l'Homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur,
Il ne peut la changer; ſon Juge eſt dans ſon cœur.

Etes-vous content d'une ſi vive ſortie ſur le parti des Hobbiſtes? Voilà bien la preuve qu'en qualité d'hommes libres nous ſommes quelquefois en guerre les uns contre les autres.

On ne peut rien de plus admirable, répondis-je, ni pour la poëſie, ni pour les ſentimens. Mais il me ſemble que M. de Voltaire, non content de déclarer ouvertement la guerre aux Hobbiſtes, ſe la fait

encore à lui-même. Je n'entens pas comment, après une déclaration si authentique en faveur de la Loi naturelle gravée dans tous les cœurs, l'auteur, en d'autres endroits de ses ouvrages (*f*), regarde les idées innées comme des erreurs monstrueuses. Pesez bien chacun de ces beaux vers que vous venez de me réciter, & vous verrez clairement qu'il n'y en a pas un qui n'établisse l'inspiration innée de la Loi naturelle; à moins qu'on ne la fasse venir & paroître à je ne sçais quel âge; ce qui ne peut pas être chez les Barbares, qui la connoissent & à qui on ne l'apprend point. M. Loke,

(*f*) *Voyez* sur-tout *tom. 9. chap. 6. & 7.*
Ou M. de Voltaire ignore l'état de la question, ou il la dissimule pour en imposer par ce Sophisme ironique: „ Je ne me sens pas plus disposé que M. „ Loke, à imaginer que, quelques semaines après „ ma conception, j'étois une fort savante ame, „ sachant alors mille choses que j'ai oublié en naissant, & ayant fort inutilement possédé dans „ l'*Uterus* des connoissances qui m'ont échappé, „ dès que j'ai pu en avoir besoin, & que je n'ai „ jamais bien pu rapprendre depuis,„. Qui a jamais prétendu que nous possédons mille belles connoissances dans le sein de nos meres? Nous y en avons seulement le germe & le principe, qui se développent avec l'âge & par la réflexion. M. de Voltaire est forcé d'en convenir & de se renfermer dans ces bornes, dès qu'il admet l'inspiration de la Loi naturelle pour tous les hommes.

que M. de Voltaire loue extrêmement d'avoir ſi bien détruit les idées innées (du moins à ce qu'il croit) raiſonnoit conſéquemment. Dès qu'il ne reconnoiſſoit point de Loi naturelle gravée dans nos ames, il étoit en droit de rejetter les idées innées. Mais comment votre *Oracle* peut-il les nier, après avoir reconnu pour une vérité inconteſtable, que le Créateur nous a donné les principes de la Loi naturelle en nous donnant l'être ; qu'il a gravé ſur nos fronts ſon Sceau divin ; qu'il a jetté dans nos cœurs les ſentimens de la vertu ? &c. Le voilà donc viſiblement en contradiction avec lui-même, & en guerre avec M. Loke. Il faut de toute néceſſité, ou qu'il reconnoiſſe des idées innées, ou qu'il nie que la connoiſſance de la Loi naturelle nous ſoit infuſe : or ce dernier parti n'eſt pas ſoutenable, & il l'a détruit.

Vous me faites-là une obſervation, qui ne m'étoit jamais venu dans la penſée ; & franchement j'ignore ce qu'il y auroit à vous répondre. La premiere fois que nous verrons M. de Voltaire, il faudra lui propoſer votre difficulté, ſi l'occaſion s'en préſente. Pour moi je ne doute nullement, qu'étant obligé de choiſir entre les deux ſentimens, il ne ſe détermine en faveur de la Loi naturelle ; car la prétention

des Hobbiſtes eſt trop extravagante.

Je le préſume comme vous, lui dis-je, d'autant plus que ce premier parti eſt le fonds de ſon ſyſtème général.

Mais, reprit le Gentilhomme, votre obſervation jette un nouveau nuage dans mon eſprit. Je ne vois pas pourquoi M. de Voltaire & tous nos Meſſieurs d'après Hobbes & Loke, montrent tant d'oppoſition à reconnoître des idées innées. Cette queſtion me paroît purement ſcholaſtique, & de celles qu'on peut admettre ou rejetter ſans aucune conſéquence pour la Morale. Il faut cependant qu'ils ayent de grandes raiſons, puiſqu'ils ne veulent pas entendre parler de ces idées gravées dans nos ames par l'Auteur de la Nature. Si vous ſçavez ce myſtère, vous me ferez plaiſir de me le développer; car je vous avoue que je ne le comprends point.

Vous pouvez ajouter, lui dis-je, que beaucoup d'autres ne le comprennent pas plus que vous. C'eſt le ſecret des *Nouveaux Philoſophes*, qu'ils ont long-tems tenu caché; mais enfin il eſt découvert, & le voici. On diſoit autrefois fort innocemment dans l'Ecole d'Ariſtote, qu'il n'y a rien dans l'eſprit qui n'y ſoit entré par les ſens : *Nihil eſt in intellectu quod priùs non fuerit in ſenſu*; d'où nos Péripatéticiens concluoient, ſans y entendre

malice, qu'il n'y a point d'idées innées. Vos Meſſieurs ont la vûe beaucoup plus perçante; & ils ſçavent faire bien un autre uſage du principe. Eux qui rejettent avec raiſon l'antique Philoſophie, la réclament en ce point, parce qu'il vient admirablement à l'appui de leur ſyſtême. Mais pour y arriver, ils prennent un long circuit.

Déterminés à renverſer toutes les notions naturelles du vice & de la vertu, du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, ils nous font une hypotheſe, qu'eux ſeuls étoient capables d'imaginer. Et qu'ils ne nient pas ce projet formé, parce que nous les renverrons à l'*Egalité des conditions* de J. J. Rouſſeau, & au Livre de l'*Eſprit*, où ils le trouveront mis au plus grand jour: ainſi il n'eſt plus queſtion de conteſter le fait. Or, pour arriver à ce point, ils ſuppoſent & vous diſent nettement que les hommes furent d'abord pendant des milliers d'années dans l'état des Bêtes, & des Sauvages les plus agreſtes que l'on puiſſe imaginer, ſans aucun uſage de la parole, des vêtemens & de la ſociété, ſans ſe connoître les uns les autres, ſans aucun ſigne pour exprimer leurs ſentimens & leurs penſées, que celui de la douleur & de la joie; tel que nous le voyons, par exemple, dans un cheval qui

ſouffre, ou bien qui ſent l'avoine ou une jument. Voilà nos peres dans leur premier état, tels qu'ils ſortirent des mains du Créateur, ou du ſein de la terre, comme les inſectes. Car ces Docteurs n'ont garde de nous dire ce qu'ils penſent & ce qu'il faut croire là-deſſus.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon eux, voici comment ils continuent l'hypotheſe ou la fable. Inſenſiblement les hommes ſe formerent un langage; ils commencerent à établir entr'eux une eſpèce de ſociété & de commerce; & ils convinrent pour le bien commun, de ce qu'ils appelleroient juſte ou injuſte, vice ou vertu.

Ces notions ne remontent donc pas juſqu'à l'origine de l'humanité. Elles n'ont été imaginées que des milliers d'années après le commencement de ſon exiſtence; on ne peut pas les regarder comme innées, & gravées par le Créateur dans nos ames, pour faire de nous des Images qui auroient participé à ſa Sageſſe & à ſa Juſtice. Ces idées du bien & du mal ſont d'inſtitution purement humaine, arbitraires, locales, bonnes pour un tems, préjudiciables dans un autre; & nous n'en aurions aucune connoiſſance, pas même celle de l'Etre ſuprême, ſi l'on ne nous en rempliſſoit l'eſprit dans notre premiere éducation.

De-là,

De-là, mille conſéquences admirables & très-avantageuſes pour l'homme. On peut, toute ſa vie, ignorer invinciblement, & ſans être coupable, l'exiſtence d'un Etre ſuprême ; ſe diſpenſer de lui rendre aucun hommage & aucun culte, même intérieur ; & paſſer de cette vie dans une immortalité bienheureuſe. On peut ignorer toute ſa vie ſi le vol, la perfidie, l'homicide ont quelque choſe de mauvais, & les commettre ſans être criminel. Telle action qui fut déclarée injuſte lors de la premiere légiſlation, peut devenir juſte dans un autre tems. Celle qui paſſe pour une vertu en France, peut être regardée comme vicieuſe & criminelle en Allemagne. Toutes ſont donc indifférentes en elles-mêmes. C'eſt au Prince à décider de leur ſort, ſuivant la nature, les circonſtances & le bien de l'Etat.

Eh bien, avois-je tort de vous dire que le grand projet de vos Meſſieurs eſt de renverſer toutes les notions naturelles du Vice & de la Vertu, du Juſte & de l'Injuſte ? Concevez-vous à préſent la raiſon pour laquelle ils ont déclaré une guerre implacable aux idées innées des principes généraux concernant les vérités de la Morale ? Il me paroît démontré qu'ils n'ont pas d'autre objet, que de renverſer l'ordre qui fait la beauté de l'Univers,

en mettant tous les Vices à la place & ſur le trône de la Vertu. *Væ qui dicitis malum bonum, & bonum malum: ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras.* (a)

Je voudrois bien que M. Rouſſeau, qui a pris tant de peine à établir & à développer ce beau ſyſtème, eût la bonté de me répondre nettement à ces deux queſtions : 1°. Où avez-vous pris qu'originairement les hommes ont été des tems infinis dans l'état des Bêtes & des Sauvages, ſans aucun uſage de la parole & des vêtemens ? Car enfin, un *fait* auſſi ſingulier & auſſi important, mérite bien qu'on en donne quelques preuves, puiſqu'on en tire de ſi grandes conſéquences. Si vous ne le faites pas, vous voilà convaincu de nous conter des fables, qui n'ont ni fondement ni ſens commun, & qui ſont indignes d'un génie tel que le vôtre. 2°. Vous vous intitulez *Citoyen de Genève*, & dès-lors vous vous faites gloire d'être bon Proteſtant. Soit. A ce titre, vous admettez donc l'authenticité des Ecritures, comme vous ſemblez en convenir dans votre réponſe à M. d'Alembert. Si cela eſt, vous devez voir tomber toutes vos idées, confondues par l'autorité de Moyſe. Si vous ne reconnoiſſez pas l'Inſpiration des Livres ſaints, vous enlevez

(a) *Iſa.* c. v. 20.

la Pierre angulaire du Proteſtantiſme, vous êtes Socinien, & qui plus eſt, Rêveur; vous autoriſez le reproche fait à vos concitoyens par M. d'Alembert; & vous démentez les plaintes qu'ils en ont portées à toute l'Europe. Il me ſemble que ces queſtions perſonnelles demanderoient bien autant une réponſe en forme, que l'article de l'*Encyclopédie* ſur la Police & les Spectacles de votre République. Je l'attens avec d'autant plus d'impatience, que je ſuis toujours charmé, quand je vois quelque nouvelle production de *la plus belle plume des Nouveaux Philoſophes*. Sans doute que Meſſieurs les Voltairiſtes vont crier *Haro*; mais je les laiſſerai dire, & je ſuis bien certain d'avoir plus d'un bon Connoiſſeur de mon côté. Ce compliment doit piquer d'honneur M. Rouſſeau, & l'engager à réſoudre mes deux Problèmes.

Revenons au ſujet dont vous m'aviez écarté par votre queſtion. On voit dans le Poëme de M. de Voltaire, d'où vous m'avez cité pluſieurs vers, qu'il ne reconnoît que la Loi naturelle, & qu'il la croit ſuffiſante. C'eſt auſſi le ſentiment de tous vos Meſſieurs qui ont arboré le Déiſme. Mais excuſez-nous, ſi nous ne ſommes pas de votre avis; trop de raiſons nous en empêchent.

Il eſt vrai, dit mon Introducteur, que nous le penſons tous, & difficilement pourriez-vous nous tirer de-là. Néanmoins je ſuis prêt à entendre ce que vous avez à oppoſer pour nous prouver l'inſuffiſance de la Loi naturelle.

Très-volontiers, lui dis-je, & je ſuis bien trompé ſi vous pouvez répondre à mes raiſons. Je ne ferai que vous les indiquer ſommairement; car il faudroit des volumes pour vous les développer comme elles demanderoient de l'être.

INSUFFISANCE DE LA LOI NATURELLE: néceſſité d'une Révélation.

Je ne crois pas que vos Meſſieurs nient l'état affreux de ſuperſtitions & d'impiété dans le culte, d'ignorance & de corruption dans les mœurs, où le genre humain étoit enſeveli ſous le régne de l'idolâtrie. Je vous prie de ne point perdre de vue cette vérité que perſonne ne conteſtera jamais.

Les Païens eux-mêmes, qui réfléchiſſoient ſur ces ténébres, ſentoient que les hommes ne pouvoient en ſortir, ſi un Etre bienfaiſant ne deſcendoit du ciel, & ne venoit faire luire ſur eux un flambeau divin, ſeul capable de les éclairer. Je me rappelle un bel endroit de Platon (*b*)

(b) *Plato in Alcib.* II.

qui fait parler ainſi Socrate à ſon diſciple :
„ Au milieu de nos incertitudes, dit ce
„ Philoſophe, le parti que nous avons
„ à prendre, eſt d'attendre patiemment
„ que quelqu'un vienne nous inſtruire de
„ la maniere dont nous devons nous com-
„ porter envers les Dieux & les hommes.
„ Celui qui nous apprendra ces choſes,
„ s'intéreſſe véritablement à ce qui nous
„ regarde. Il procédera, à mon avis, de
„ la même maniere dont Homére raconte
„ que Minerve en agit à l'égard de Dio-
„ méde. La Déeſſe commença par diſſiper
„ le brouillard qu'il avoit devant les
„ yeux, afin qu'il pût diſtinguer les objets
„ qu'il ne voyoit que confuſément. Il
„ n'eſt pas moins néceſſaire que le nuage
„ qui vous offuſque l'eſprit, ſoit écarté,
„ pour que vous puiſſiez diſcerner ce
„ qui eſt bien de ce qui eſt mal ; diſcer-
„ nement que vous n'êtes pas aujourd'hui
„ en état de faire. Qu'il vienne donc in-
„ ceſſamment, répond Alcibiade. Je ſuis
„ tout diſpoſé à faire ce qu'il me preſ-
„ crira ; & j'eſpere qu'il me rendra meil-
„ leur „.

Les plaintes que Platon fait ici ſous le nom de *Socrate*, regardent principalement le culte régnant, dont il ſentoit bien l'abſurdité. Mais à qui falloit-il s'en prendre, ſi ce n'eſt aux anciens Philoſophes,

qui avoient corrompu la pureté de la Religion primitive ? Ils s'imaginerent, dans leurs écarts, ſuivre les traces de la Raiſon naturelle, dont le flambeau ne les éclairoit plus que foiblement. Remontons à l'origine.

Le ſpectacle de l'Univers offre à la vue des hommes tant de merveilles, que pour peu qu'ils y réfléchiſſent, ils ne peuvent en attribuer la formation, la régularité, & les révolutions annuelles à une autre cauſe que la Divinité. Mais l'idée qui nous la repréſente ſe rétrecit en proportion de notre eſprit où elle réſide. Dieu, dirent les anciens Philoſophes Chaldéens, premiers auteurs du ſyſtème & des égaremens de l'Idolâtrie, Dieu eſt certainement le principe & le modérateur de tout ce que nous admirons dans le ciel & ſur la terre; la raiſon ne permet pas d'en douter. Mais conduit-il toutes choſes par lui-même ? Nos lumières naturelles & notre imagination ne peuvent le concevoir. Elles ne comprendront jamais qu'une Intelligence ſeule puiſſe diriger immédiatement & par ſon opération propre, le cours de chaque aſtre en particulier, la formation de tous les animaux, la production & le renouvellement de toutes les plantes. Et quand elle le pourroit, convient-il à un Monarque auſſi puiſſant,

auſſi majeſtueux, d'entrer dans ces menus détails qui vont à l'infini ? Ainſi raiſonnoient les imbécilles & aveugles mortels, Ariſtote plus particuliérement encore que les autres. Ils jugeoient de Dieu par eux-mêmes, en croyant tenir le langage de la pure raiſon.

Tel donc, continuoient-ils, qu'un Souverain de la terre a des principaux miniſtres & des officiers ſubalternes, qui régiſſent toutes choſes en ſon nom & conformément à ſes volontés, tel l'Etre ſuprême a des Intelligences ſans nombre, auxquelles il a diſtribué les différens départemens de l'Univers, après les avoir bien inſtruites de ſes intentions. C'eſt donc une Intelligence particuliere qui anime & conduit le Soleil dans ſon cours périodique, comme on parloit alors. Ce ſont d'autres Intelligences qui animent & qui dirigent les aſtres fixes ou errans. D'autres, habitant la terre, préſident à tout ce qui s'y paſſe. Celles-ci arrangent la matiere pour la formation, la conſervation & le caractère des animaux; celles-là fécondent la terre; quelques-unes font agir les élémens. Il n'eſt point de plante qui n'ait ſon Intelligence directrice, pour la renouveller chaque année. Voilà comment les choſes roulent avec une juſteſſe & une uniformité admirable dans le ciel

& ſur la terre, tandis que l'Eternel, débarraſſé de mille ſoins, demeure tranquille ſur ſon Trône. Comment la raiſon humaine ne s'applaudiroit-elle pas d'avoir conçu un ſyſtème ſi conforme à ſes prétendues lumieres ? Comment croit-elle déſormais avoir beſoin d'une révélation céleſte pour régler ſon culte? Comment le Peuple craindroit-il de s'égarer, en ſuivant ſes Philoſophes & ſes Prêtres ?

Ne vous étonnez donc plus de voir naître & régner l'Aſtrologie judiciaire parmi les Chaldéens ; l'Egypte adopter tout le ſyſtème de leur Religion, adorer non le crocodile, l'ibis, l'eſcarbot, le veau, le poireau & l'oignon pour eux-mêmes, mais pour les Génies dont on les croyoit animés ; la Grèce ſe former des Divinités qui préſident aux élémens, aux montagnes, aux ſources, aux rivieres, aux forêts ; & Rome en créer de toutes les eſpéces, pluſieurs même pour une porte, ou pour une ſeule tige de froment. Le Créateur fut oublié ; l'on n'invoqua plus que les Dieux ou les Déeſſes imaginaires, que l'on croyoit préſider à toutes les parties de l'Univers, pour implorer leur bienfaiſance. Là aboutirent enfin les lumieres de la prétendue Raiſon. Confiez aux hommes après cela, le ſoin de compoſer leur culte. Abandonnez-les à la Re-

ligion Naturelle, & dites que la Révélation leur eſt inutile.

J'avoue, me dit le Gentilhomme, que les Païens ſont tombés dans des égaremens pitoïables. Mais c'étoit plutôt ici la ſuperſtition du Peuple qui adopte tout, que le ſentiment des Philoſophes, qui n'en croïoient rien, & qui s'en tenoient à la Religion Naturelle.

Vous vous trompez. Les Philoſophes étoient peuple en ce point. C'eſt d'eux, & non du Peuple, que venoient les différens ſyſtèmes qui régnérent dans toutes les parties du monde. Pythagore, Platon, Ariſtote, Zénon, Démocrite, Epicure, croïoient aux Dieux, & leur offroient des ſacrifices comme le vulgaire, quoique chacun d'eux s'en fît une idée différente; nouvelle preuve des aberrations de la Philoſophie même. Cicéron, qui connoiſſoit ſi bien la Loi naturelle, montoit au Capitole, pour y offrir ſon encens à Jupiter; & il ſe trouvoit aux tables communes avec le Peuple, où il célébroit les Fêtes publiques. Ce ſavant Orateur étoit peut-être le plus indécis des Philoſophes ſur la nature de la Divinité même, ſur la Vertu, & ſur l'objet qui doit faire le vrai bonheur des hommes.

J'en conviens, dit mon ami. C'eſt qu'il n'y avoit rien de fixe ſur tous ces points dans les écoles païennes.

Eh, voilà juſtement, repris-je, ce qui ſe voit aujourd'hui dans les vôtres. Déterminés à rejetter la Révélation, ſeule capable de nous éclairer & de nous fixer, vous ne voulez que la Religion naturelle, qui ne décide rien, & qui vous permet de choiſir ou de compoſer tel culte qu'il vous plaît. Qui a lu vos Ecrivains, ne ſait plus celui qu'il doit croire. C'eſt une mêlée d'ennemis, qui font jouer toutes leurs batteries l'un ſur l'autre, & qui s'égorgent mutuellement. Les uns combattent pour le Matérialiſme pur, ſous les enſeignes de Démocrite, d'Epicure & de Lucréce. Les autres admettent une Intelligence ſuprême Créatrice, mais qui ne s'embarraſſe pas des mortels. Quelques-uns reconnoiſſent une main de Dieu qui gouverne l'Univers; mais déterminée à ce qu'elle doit faire, ils ne voient dans elle & dans les hommes aucune liberté : & votre Oracle prouve à un grand Prince, qu'il faut avoir perdu le ſens pour nier que l'homme ſoit libre. Lui-même prétend ailleurs qu'il y a de très-fortes raiſons pour ſoutenir que nous ne ſommes pas plus libres que tous les Etres inanimés, & il entreprend de les faire valoir. Ceux-ci ne conçoivent point d'autre ame en nous que la ſenſibilité des organes. Ceux-là regardent ce ſentiment comme une extravagance & une impiété.

Quelques-uns prétendent que les bêtes, aïant les mêmes organes, la même ſenſibilité, les mêmes idées & les mêmes opérations que l'homme, il n'y a entr'elles & lui d'autre différence que la figure, & une Intelligence plus ou moins grande; & votre Oracle l'a avancé. D'autres de vos Ecrivains répondent qu'il faut être de la claſſe des Bêtes pour ſoutenir une pareille abſurdité. Quelques-uns veulent qu'on raméne les principes de l'ancienne Philoſophie, parce qu'ils eſpérent y trouver le Matérialiſme qu'ils cherchent. Les autres ſoutiennent que c'eſt un labyrinthe d'erreurs. Ceux-ci ne voient d'autre moïen pour découvrir la Vérité, que le raiſonnement. Ceux-là évoquent tout au tribunal des ſens, de l'expérience & de l'analyſe, &c. Quelle effroyable confuſion régne donc parmi vous! Les écoles païennes ne varioient & ne ſe contrediſoient pas plus ouvertement. Faut-il chercher long-tems pour en découvrir le principe? Non. C'eſt le fruit de votre ſyſtème ſur la ſuffiſance de la Religion naturelle. Parmi cent autres preuves que je pourrois vous en donner, je m'arrête à celle-là qui vous regarde directement.

C'en eſt aſſez, dit mon Gentilhomme; je conçois que la Loi naturelle ſeule laiſſe l'homme dans un prodigieux aveuglement;

parce qu'il ne peut ou ne veut pas en méditer les principes. Mais il reſte à ſavoir 1°. ſi votre Révélation remédie à ces inconvéniens. 2°. Si elle eſt auſſi certainement divine que vous le prétendez ; enſorte qu'on ne puiſſe refuſer d'en croire les dogmes, & d'en pratiquer la Morale. Voilà ce que nos Meſſieurs vous conteſtent.

Effets de la Révélation.

Je m'étonne, lui répondis-je, qu'ils révoquent en doute les effets divins que la Révélation a produits dans l'Univers. Leur langage eſt-il bien celui de la ſincérité ? Remontez à ſon origine, & dès-lors vous en verrez les fruits. Dieu ſe manifeſte à Abraham, & auſſi-tôt Abraham abjure le culte des Idoles, qui régnoit dans ſa famille ; il donne les plus grandes preuves de ſa foi & de ſon obéiſſance ; & ſa Religion devient l'héritage de ſes deſcendants. La gloire du Seigneur éclate ſur le mont Sinaï. Ils lui jurent une fidélité inviolable ; & ſi l'on en excepte quelques prévarications perſonnelles & paſſageres, le peuple Juif regarda toujours avec horreur les impiétés du paganiſme, qui compoſoient la Religion du reſte des hommes. Que de choſes aurois-je à vous dire ſur les lumie-

res & la ſainteté ſublimes des Prophêtes, fruits des Révélations particulieres dont ils furent favoriſés !

Les jours de la grande manifeſtation ſont accomplis. Un nouveau Légiſlateur paroît ſur la terre, & le bras du Tout-puiſſant s'épuiſe en prodiges pour confirmer ſa miſſion. Il annonce aux hommes qu'un ſeul Dieu régne ſur eux ; il leur apprend comment on doit l'honorer ; il prouve par des miracles ſans nombre qu'il eſt lui-même Fils de ce Dieu, Créateur & Arbitre ſouverain de toute la Nature ; il envoie douze Diſciples le prêcher par tout l'Univers ; il leur communique ſa puiſſance, & tout l'Univers change de face. Les Dieux, leurs Temples, leurs Autels ſont pour toujours renverſés ; on rougit de l'aveuglement où l'on étoit ; la lumiere, les vertus les plus pures ſuccédent aux ténébres & à la corruption. Le Prêtre intéreſſé à la cauſe de ſes Idoles en avoue la folie. Le Philoſophe reconnoît la chimère de ſa prétendue ſageſſe ; il voit la ſolidité de celle de l'Evangile ; il en embraſſe la Doctrine, qui dans ſa ſimplicité lui découvre mille erreurs, & lui apprend mille vérités, que toutes les écoles de la Chaldée, de l'Egypte, de la Gréce & de Rome n'auroient jamais ſoupçonnées.

Nouvelle merveille, non moins admi-

rable que la premiere, & que l'on tenteroit en vain dans toute autre ſcience que celle de l'Evangile. En un inſtant le peuple ſe voit auſſi éclairé que le Philoſophe, qui juſques-là l'avoit regardé d'un œil contempteur. L'homme vulgaire comprend déſormais comme lui que l'encens des mortels n'appartient qu'à une ſeule Divinité, que de ſes mains ſont ſorties toutes les beautés qui éclatent dans le ciel & ſur la terre. Il ſait que la matiere n'eſt pas éternelle, & il ſeroit en état d'aſſigner l'époque de ſon exiſtence & la naiſſance de toutes ſes formes. Il ne ſe demande plus ſi ſon ame eſt une autre ſubſtance que ſon corps, ſi elle doit finir avec lui, ſi elle eſt différente de celle des Bêtes, ſi après la mort elle paſſera dans quelqu'une de celles-ci. La Métempſycoſe & les Champs Elyſiens ne ſont plus que des chimères, il connoît ſa deſtinée. La proſpérité ou les malheurs qui lui arrivent dans cette vie ne l'affectent que fort peu; il en attend une autre, où ſes œuvres décideront de ſon ſort immuable; & pour le rendre heureux, il ne s'attache qu'à la vertu.

Partiſans aveugles & intéreſſés de la Loi naturelle, niez après cela que la Révélation ait cauſé des changemens avantageux dans le monde. Demandez encore ſi elle a remédié aux ténébres & à la corrup-

tion qui y régnoient, & quels ſont les biens qu'elle a procurés. Philoſophes ingrats, vous mépriſez & vous rejettez la lumiere qui vous éclaire; vous battez votre nourrice, pour me ſervir des termes de votre Oracle, qui la bat lui-même. Si vous parlez de Dieu & de ſes Attributs dans des termes majeſtueux, ſi vous êtes convaincus de ſon Unité, ſi quelquefois vous donnez de ſages régles ſur les mœurs, ſi vous riez de l'éternité du monde & de la métempſycoſe, ſi vous croïez la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame; rendez-en graces à la Révélation, c'eſt elle qui vous a inſtruits ſur tous ces points.

Cela pourroit fort bien être, dit le Gentilhomme. Mais le tems nous preſſe, parce que nous voilà bientôt arrivés; & vous avez encore à me faire voir que cette Révélation eſt divine, & qu'on ne peut refuſer de ſe ſoumettre à ſes dogmes & à ſa morale. Voulez-vous bien paſſer à ce dernier chef, qui eſt le nœud principal de la difficulté.

Je le ſens bien que le tems me preſſe; & c'eſt la raiſon pour laquelle je ne fais qu'effleurer ces matieres. Ici, je me renfermerai encore dans quelques réfléxions courtes, mais développées par nos Apologiſtes, & auxquelles vos Ecrivains n'ont jamais répondu que par des railleries ou de

prétendus bons mots. C'eſt par ces faux-fuïans qu'ils penſent ſe mettre au large.

Nul d'entr'eux n'a oſé dire que l'Evangile fût contraire à la Loi naturelle. L'abſurdité ſeroit trop évidente ; puiſqu'au contraire les préceptes évangéliques ne ſont que le développement & la perfection de la morale naturelle. Remarquez bien, je vous prie, qu'on eſt obligé de ſuivre celle-ci parce qu'elle vient de Dieu, & qu'elle eſt conforme à ſes Attributs de Sageſſe, de Vérité, de Bonté & de Juſtice. Or ſi nous vous prouvons que l'Evangile émane de la même ſource, & qu'il a les mêmes caractéres de conformité, il s'enſuivra par la même raiſon que l'on doit également s'y ſoumettre. La conſéquence eſt néceſſaire, & les preuves ſe préſentent ſans nombre en faveur du principe.

I. Les livres de l'ancien Teſtament ſont la premiere baſe ſur laquelle porte l'édifice de la Religion Chrétienne. Or l'authenticité de ces livres eſt inconteſtable. 1°. Quand on les compare avec les Hiſtoires étrangeres, on voit qu'ils ont tous l'ancienneté atteſtée par leurs dates. 2°. Ils ſont liés ſucceſſivement les uns aux autres par la ſuite des faits. 3°. Ceux qui ſont poſtérieurs parlent de ceux qui les ont précédés. 4°. Ils contiennent l'hiſtoire ſuivie de tout un Peuple écrite par des Auteurs contemporains.

porains. 5°. Ce Peuple dans tous les ſiécles les a révérés comme la trace de ſes Annales. 6°. Ils ont été connus & cités par les Ecrivains mêmes du Paganiſme, long-tems avant la venue de Jeſus-Chriſt. 7°. Un des plus illuſtres ſucceſſeurs d'Alexandre voulut, par eſtime, en avoir une Traduction grecque. 8°. Du tems de Jeſus-Chriſt, les Juifs en faiſoient leur unique étude, & les regardoient comme les Archives où étoient dépoſées leur hiſtoire, leur foi, leurs eſpérances. 9°. De générations en générations, ils ſe les ſont tranſmis, & les conſervent encore avec un reſpect ſans égal. 10°. Enfin ces Livres ſont parvenus juſqu'à nous ſans la moindre altération eſſentielle. Donc ils ſont certains & authentiques; & jamais Livre n'en eut tant de preuves.

II. Ils ſont inſpirés. Pourquoi le tems ne me permet-il pas d'expoſer à vos yeux la ſublimité du fonds, des penſées, des images & du ſtile que les plus habiles connoiſſeurs en ce genre admirerent toujours? Le langage des hommes n'atteignit jamais à ce caractère de majeſté; il falloit encore moins l'attendre d'une ſuite d'Ecrivains, tous originaires d'une nation groſſière, où les Lettres ne furent jamais cultivées. Mais les Prophéties ſemées à chaque page de ces Livres en portent l'inſpiration divine au plus haut degré d'évidence. Leurs Auteurs

ont annoncé un Meſſie qui viendroit du Ciel ; & cela pluſieurs ſiécles avant qu'il dût deſcendre ſur la terre pour y opérer le ſalut des hommes. Si cette multitude infinie de traits divins, par leſquels ils l'ont déſigné, convient & ſe rapporte à Jeſus-Chriſt, il s'enſuit évidemment que ces Livres ſont inſpirés, & que Jeſus-Chriſt eſt Dieu. Il ne s'agit plus que d'en faire un parallele dont tout homme eſt capable, en comparant les Prophéties avec la Vie de Jeſus-Chriſt.

III. Or ce parallele a été mis cent fois dans le plus grand jour. On a fait voir clairement que Jeſus-Chriſt étoit venu au monde dans le tems même que les Prophéties avoient fixé : Qu'il étoit né dans la petite ville de Bethléem, comme un Prophête l'avoit prédit : Que l'or & l'encens de l'Arabie lui avoient été offerts dès ſon enfance, ſelon la parole de David : Qu'un ſaint Précurſeur étoit venu avertir les hommes de ſe préparer à le recevoir, lorſqu'il étoit ſur le point d'annoncer lui-même ſon Evangile, comme Iſaïe l'avoit marqué : Qu'il a enſeigné préciſément la même doctrine pour laquelle il étoit écrit qu'il deſcendroit ſur la terre : Qu'il y a fait exactement les mêmes miracles que les Prophêtes avoient prédits : Que toutes les circonſtances de ſa Paſſion & de

ſa Mort ſe liſoient dans les Livres prophétiques : Que ſa Réſurrection y étoit contenue en termes exprès & en figures : enfin que ſon retour triomphant dans le ciel avoit été peint par David avec des emblêmes & des couleurs admirables. Que vos Ecrivains nous diſent ce qu'ils demandent de plus pour croire que les Livres de l'Ancien Teſtament étoient inſpirés, & que Jeſus-Chriſt eſt Dieu.

IV. Sa Divinité eſt confirmée par un titre que les Ecritures avoient annoncé, & ce titre eſt celui de PROPHÊTE. S'il avoit ſeulement prédit ce qu'il devoit ſouffrir de la part des Juifs, leur réprobation dans la parabole des Vignerons ingrats & meurtriers, la deſtruction de Jéruſalem, & la publication dans tout l'Univers d'un événement auſſi ſimple que celui par lequel la Magdeleine répandit un vaſe de parfum ſur ſes pieds ; peut-être n'y auroit-il rien en cela qui le mît au-deſſus des autres Prophêtes. Mais je le vois d'un ordre infiniment ſupérieur à eux, quand je conſidere que non-ſeulement il prédit l'avenir, mais qu'il promet encore d'accomplir par lui-même ſes prédictions ; ce qu'aucun des Prophêtes n'a jamais fait. Lorſqu'il envoie ſes Apôtres prêcher l'Evangile, il les prévient ſur les perſécutions qu'ils auront à ſouffrir pour la défenſe de ſon nom ; &

il les avertit en même tems de ne point craindre, parce qu'il ſera avec eux, & que ſon Eſprit parlera en eux. *Gravez* (a) *bien*, leur dit-il, *cette penſée dans vos cœurs, de ne point préméditer ce que vous aurez à répondre. Car je vous donnerai moi-même une bouche & une ſageſſe, à laquelle tous vos ennemis ne pourront réſiſter, & qu'ils ne pourront contredire.* Toute l'hiſtoire des perſécutions prouve l'accompliſſement de cette prophétie; & cette prophétie démontre la Divinité de Jeſus-Chriſt qui opére dans les eſprits & ſur la terre, lors même qu'il n'y eſt plus.

V. Je ne vois à vos Ecrivains Déiſtes qu'un ſeul moyen d'écarter le coup déciſivement meurtrier que ces raiſonnemens leur portent. C'eſt de nier la vérité des faits rapportés par les Evangéliſtes. Ils diront peut-être que les Diſciples ſont pour le moins ſuſpects dans le merveilleux & dans les grandes louanges qu'ils donnent à leur Maître. Mais qu'il eſt foible ce retranchement, derriere lequel vos Meſſieurs ſe réfugient pour ſe défendre!

Si les Apôtres avoient été des hommes façonnés dans l'art de compoſer des Romans & d'en impoſer au public par leur ſtile ſéducteur; s'ils avoient écrit dans un

(a) *Luc.* 21, 14 & 15.

pays fort éloigné du théatre où les événemens qu'ils racontoient s'étoient paſſés ; ſi après avoir compoſé leurs ouvrages, ils avoient recommandé qu'on ne les publiât qu'un ou deux ſiécles après ; s'ils n'avoient parlé que de ces choſes indifférentes, qui n'influent en rien ſur la Religion, les mœurs & la conduite des hommes, on pourroit croire qu'ils ont conté de belles fables, & que le genre humain les a témérairement adoptées, comme il en a reçu tant d'autres. Mais tout détruit ces ſuppoſitions.

Soupçonna-t-on jamais les Apôtres d'avoir eu le funeſte talent de cette éloquence inſidieuſe, qui ſait jetter des charmes enchanteurs dans les eſprits & leur faire prendre le vrai pour le faux? Votre Oracle eſt bien éloigné de le croire, lui qui dit que les Apôtres ne ſavoient ni lire ni écrire. Un autre de vos Ecrivains (*b*) traite avec un ſouverain mépris tout le corps de nos Lettres ſacrées quant au ſtile & quant au fonds. Ce n'eſt pas-là croire les Apôtres capables de bâtir un ſyſtême de Religion ſur des fables attribuées à Jeſus-Chriſt.

Que d'autres, s'ils le veulent, en faſſent des Rhéteurs habiles. Comment nous perſuadera-t-on que prêchant au milieu de

(b) *Penſées Philoſophiques.*

Jéruſalem les miracles, la mort, & la réſurrection de Jeſus-Chriſt cinquante jours après que les choſes s'y étoient paſſées, ils n'ont avancé que des fictions, qui néanmoins ont ſéduit des milliers de perſonnes? Les Livres évangéliques ſont conformes à la prédication qui eut de ſi prodigieux ſuccès. Loin de n'avoir paru que des ſiécles après l'événement, ils furent publiés & cités par les Ecrivains diſciples des Apôtres. Jamais les Juifs, ni les autres ennemis de la Religion n'ont attaqué la vérité des faits. Cependant leur importance méritoit bien qu'on s'élevât contre l'impoſture, ſi elle eût été réelle. Mais les preuves de fait étoient ſi certaines, que les Chrétiens n'héſitoient pas de donner leur ſang pour les atteſter. Enfin les Livres évangéliques ſont tels aujourd'hui qu'ils étoient dans leur origine, malgré la fraude des Hérétiques, qui auroient voulu les altérer pour les aſſortir à leurs erreurs. Les termes dans leſquels ils étoient cités au premier, au ſecond & au troiſiéme ſiécle, ſont les mêmes que nous liſons dans nos exemplaires. Les Chrétiens n'eurent rien tant à cœur que de conſerver dans toute leur pureté ces monumens de leur foi & de leurs eſpérances. Depuis que ces Livres exiſtent, il n'y a jamais eu que l'Ecrivain hardi dont je viens de vous parler qui ait eu l'impudence d'a-

vancer, que nous ſommes forcés de convenir qu'ils ont été corrompus.

Reprenons en deux mots ce que je vous ai dit ſur la certitude & la Divinité de la Religion Chrétienne.

Les Livres de l'Ancien Teſtament qui en forment la baſe ſont authentiques. Ils contiennent des Prophéties qui ont eu leur accompliſſement; ceux qui les ont écrits étoient donc inſpirés. Ces Oracles annonçoient un Meſſie, à qui ils donnoient les caractères de la Divinité, & tous ces caractères ſe trouvent en Jeſus-Chriſt; Jeſus-Chriſt eſt donc Dieu? S'il eſt Dieu, donc la Religion qu'il a établie eſt divine; donc elle eſt pour nous d'une même obligation que la Loi naturelle; donc celle-ci ne ſuffit pas. Dites-moi quels paralogiſmes il y a dans ces conſéquences.

Il peut n'y en avoir aucun, me répondit mon Ami. Mais vous ne me perſuaderez pas qu'il n'y ait de bonheur dans l'autre vie que pour les Chrétiens, & que quiconque aura vécu en honnête homme, Chrétien ou non, en ſoit exclu. Parmi nous, on ne gêne perſonne, on laiſſe chacun croire & vivre à ſa mode, on tolere toutes les Religions.

Tant pis, lui dis-je. S'il en eſt une prouvée clairement vraie & divine, on eſt certainement obligé de la ſuivre, dès qu'on

admet qu'il en faut une. Ainſi finit notre entretien en revenant de chez l'Oracle.

III. CONVERSATION.

J'ALLAI le lendemain matin dans l'appartement de mon aimable Hôte, pour lui faire une politeſſe. Après quelques propos indifférens, il fit tomber la converſation ſur la diverſité des Religions, à laquelle il m'avoit vû très-oppoſé, & ſur la liberté qu'on devoit leur accorder dans toutes ſortes d'Etats. Notre Oracle, me dit-il, eſt très-décidé ſur ce point; & il vous a dit nettement que ſi nous avions un peu plus de *Charité*, nous ſouffririons parmi nous l'exercice de la Religion des Chinois, & nous excuſerions le culte qu'ils rendent à Confucius & à leurs autres Philoſophes ou Souverains. Le Gentilhomme m'aſſura que c'étoit l'avis de tous les nouveaux Philoſophes.

Je le leur ai entendu répéter ſi ſouvent, lui dis-je, je l'ai tant lu dans leurs Livres, que je n'en peux pas douter. Mais permettez moi de vous demander ſi ceux qui donnent cette permiſſion générale, de ſuivre telle Religion que l'on voudra, & de les tolérer toutes également, profeſſent eux mêmes quelque Religion. Car enfin,

il faut en avoir une, ou consentir à passer pour impie. L'alternative est forte ; mais elle est nécessaire, & il n'y a point de milieu.

Pardonnez-moi, reprit mon Ami ; il y a la Religion Naturelle.

Quoi ! auriez-vous donc oublié les raisons par lesquelles je vous fis voir hier les ténèbres où elle nous laisse, & son insuffisance actuelle depuis la publication de l'Evangile, dont l'autorité vient du Ciel aussi certainement que celle de la Loi naturelle ? Ne vous ai-je pas fait toucher au doigt que ses obscurités laissent l'homme dans des incertitudes continuelles, & le conduisent à toutes sortes d'égaremens ? Permettez-moi de vous le dire ; c'est l'usage parmi vous de revenir sans cesse au cercle vicieux, en dissimulant les preuves démonstratives que nous vous avons données de nos dogmes & de nos raisons de croire, & en nous répétant sans fin des raisonnemens que nous avons cent fois mis en poudre : je dirai même, que vos propres Ecrivains les ont détruits pour la plûpart, en combattant pour nous les uns contre les autres. Est-ce ainsi que l'on cherche de bonne-foi à s'instruire de la vérité ?

Je ne veux qu'un exemple pour vous convaincre de l'incompatibilité des Religions contradictoires, que votre Religion

Naturelle prétend allier toutes indifféremment. Laiſſons-là le Mahométiſme, le Wicléfiſme & le Spinoſiſme. Je ne citerai que la prétendue Réformée, exempte certainement de toutes ces horreurs, & je dis: Si Jeſus-Chriſt eſt dans l'Euchariſtie, tous les Chrétiens ſont obligés de l'y adorer, comme ils l'auroient adoré durant ſa vie mortelle, & ceux qui lui refuſent ce culte, ne le peuvent ſans renoncer à leur religion. S'il n'y eſt pas, les Catholiques ſont donc non-ſeulement dans l'erreur, mais encore de groſſiers Idolâtres. Dieu eſt donc néceſſairement outragé par les uns ou par les autres. Il eſt impoſſible qu'il agrée ni qu'il tolére les deux partis, ſans approuver l'impiété; ce que l'on ne peut entendre qu'avec horreur. D'où vous devez conclure que le Tolérantiſme n'eſt point fait pour les Religions contradictoires.

C'eſt l'affaire des Souverains, me répondit le Gentilhomme. Leur conduite ne nous regarde pas; nous ne juſtifions que notre façon de penſer.

Vous n'êtes pas ſincere, lui répondis-je; car non-ſeulement vous deſirez pour vous-même la Tolérance univerſelle, mais vos Livres ſont remplis des prétendus avantages que vous y trouvez; vous devez vous ſouvenir de tout ce que M. de Voltaire nous a dit avoir fait pour l'établir en Pruſſe.

Vous ſerez bien ſurpris, ſi je vous faiſois voir que, peu d'accord avec lui-même, & oubliant aujourd'hui ce qu'il avoit écrit hier; il a paru ſentir les inconvéniens que le Tolérantiſme entraîne néceſſairement dans un Etat. Liſez ſon *Siécle de Louis XIV*, & vous le verrez infiniment plus modéré ſur ce point. Examinez ſon article du *Calviniſme*, & vous ſerez convaincu par ſon propre récit, des raiſons eſſentielles qui doivent proſcrire toute Religion nouvelle & ſon Tolérantiſme. Il conſultoit la Raiſon & la ſaine Politique, quand il diſoit, au ſujet d'Henri VIII, Roi d'Angleterre; & l'auteur des fatales révolutions arrivées dans ce Royaume: „ Que (c) la différence des Religions „ dans un Etat y eſt toujours dangereuſe; „ & que les Souverains qui l'ont changée, „ ont été des Tyrans „. N'eſt-ce pas changer la Religion, que de permettre qu'il s'en introduiſe d'autres, différentes de celle qui ſeule y avoit été connue de tous les tems, & d'expoſer tout Citoyen à les embraſſer, quand il voudra? N'en attendez que le déſordre & des ſuites funeſtes. M. de Voltaire nous en donne la preuve par les faits. „ Henri VIII, dit-il, (d) n'a-

(c) *Tome 14. pag. 232.*
(d) *Ibid. pag. 225.*

„ brogea d'abord que l'union avec l'Egliſe de Rome, qui ne pouvoit approuver la multitude ſcandaleuſe de ſes mariages, & il demeura toujours oppoſé „ aux erreurs de Luther. Ce fut un crime „ capital ſous lui, de croire au Pape; „ c'en fut un d'être Proteſtant. Il fit brûler dans la même place ceux qui parloient pour le Pontife, & ceux qui parloient pour la Réforme d'Allemagne;... „ ſa volonté faiſoit toutes les Loix „. Voilà donc ce Prince devenu tout à la fois Evêque, Controverſiſte, Novateur & Tyran.

Ce premier éclat d'innovation entraîna bientôt le changement du dogme, & la contagion ſe répandit au loin. Inſenſiblement on ne fit plus un crime à ceux qui abandonnerent la croïance Romaine. On les toléra; on leur permit l'exercice de la nouvelle Religion; les diſpenſes qu'elle accordoit de tout ce qui gêne dans l'Egliſe, multiplierent les transfuges; les diſputes s'échaufferent dans les deux partis; & le ſang fut répandu en Allemagne, en Angleterre, en Hollande & en France. A qui les Puiſſances pouvoient-elles ſe plaindre de ces guerres civiles & cruelles, qui dévaſtoient leurs Etats, ſi ce n'eſt à la faute qu'elles avoient commiſe, de favoriſer les Novateurs en les tolérant, quoique

d'abord elles n'approuvaſſent point leurs écarts ? Jamais ils ne trouverent aucun accès en Eſpagne & en Italie ; & voyez le calme dont on y jouiſſoit, tandis que tout le reſte de l'Europe étoit en armes, & que les Têtes couronnées voloient ſur les échaffauts d'Angleterre.

Croit-on que nous avons oublié les violences affreuſes, & les impiétés commiſes de toutes parts dans notre Royaume par les premiers Réformés durant près d'un ſiécle, & que leurs deſcendans blâment aujourd'hui ? Qu'ils ſe rappellent donc les maiſons des particuliers attachés à la Religion de leurs peres, forcées & miſes au pillage, les aziles de la vertu violés hoſtilement ; celles qui les habitoient outragées ſans pudeur ; les Temples profanés ; les Autels renverſés ; nos ſaints Myſtères foulés aux pieds ; les Vaſes précieux, deſtinés au culte Divin, mis en piéces, & partagés entre les raviſſeurs ; les reſtes vénérables de ceux qui l'avoient ſervi avec piété, traités indignement ; les buchers allumés au milieu des Egliſes, pour réduire en cendres les édifices mêmes, & tout ce qui ne pouvoit pas ſervir à l'avidité de ces nouveaux Zélateurs. Voyez ce tableau de ſacriléges & d'horreurs, bien plus en grand dans l'*Hiſtoire des Variations* (e) que les

(e) *Hiſt. des Variations*, Liv. 10. n. 50. & ſuiv.

Proteſtans n'ont jamais pu contredire ni effacer.

Qui étoient alors les Perſécuteurs & les Fanatiques ? Sur qui falloit-il rejetter ces affreux déſordres, ſinon ſur François I, un peu ſur Henri II, & preſque entiérement ſur Catherine de Médicis, qui avoient eu la foibleſſe de laiſſer introduire l'erreur dans le Royaume, & d'en tolérer l'exercice ? Leurs ſucceſſeurs crurent appaiſer l'orage & les diſputes par l'impoſition du ſilence. Mais les eſprits échauffés & devenus préſomptueux, n'étoient plus diſpoſés à ſe taire & à plier. Ils ſervent d'exemple pour apprendre qu'il eſt plus ſage de prévenir les inconvéniens attachés aux différences, ou même aux querelles de Religion, que de compter ſur la puiſſance que l'on a en mains, pour en arrêter les effets : *Principiis obſta.*

Vous vous oppoſerez tant qu'il vous plaira, dit mon Ami, à la liberté de Religion ; elle eſt fondée ſur l'équité naturelle & ſur le droit des gens. Quoi de plus injuſte & de plus cruel, que de vouloir forcer des hommes à croire ce qu'ils ne penſent pas ? C'eſt un projet inſenſé, dont tous les Souverains, tous les Docteurs & tous les ſupplices de la terre ne viendront jamais à bout.

Eh ! qui s'en eſt flatté, répondis-je ?

Qui de nous entreprit de faire croire à un homme ce qu'il ne veut ni connoître ni penſer? Nous ſavons, comme vous, que la Religion & les ſentimens ne ſont pas l'ouvrage de la contrainte; & que la perſuaſion fondée ſur de juſtes & ſolides motifs, peut ſeule gagner l'eſprit & le cœur. C'eſt la voie que les Prédicateurs de l'Evangile ont toujours ſuivie depuis les Apôtres juſqu'à nous. Ils ont eu la douce conſolation de voir que les Païens, les Hérétiques & autres Incrédules, qui ont voulu écouter la Raiſon, ſe ſont rendus à ſa voix, & qu'ils n'ont cru que parce qu'ils étoient ſincérement perſuadés. En moins de deux ſiécles, tout l'Univers connu embraſſa l'Evangile; & qu'on nous cite les violences employées pour forcer les Païens à croire.

J'avoue, reprit le Gentilhomme avec un ris moqueur, que les progrès allerent aſſez rapidement; mais ce fut parmi le Peuple, facile à éblouir par la nouveauté, & qui croit toujours ſans ſavoir pourquoi. Les Philoſophes ſurent réſiſter; & les vrais Génies, qui veulent de bonnes raiſons, ne ſe laiſſerent point ſéduire. Tels encore ceux de notre ſiécle.

Quoi! les Juſtin, les Irénée, les Ammonius, les Origène, les Tertulien, les Arnobe, les Lactance, les Baſile, les Gré-

goire, les Cyrille, les Athanaſe, les Hilaire, les Euſebe, les Jérôme, les Auguſtin, & tant d'autres (*f*) qui ont marché ſur leurs traces dans la ſuite des ſiécles juſqu'à nous, étoient des eſprits foibles, à qui on en impoſoit aiſément; incapables de découvrir les ſophiſmes de l'erreur, & toujours prêts à adopter ſes illuſions! J'aime la belle Modeſtie qui oſe accuſer de foibleſſe & de crédulité les Oracles de tous les tems, & renverſer leurs Statues

(*f*) Le grand *Aphoriſte* M. Diderot, l'un des plus zélés ennemis du Chriſtianiſme, quoiqu'il en diſe, compare dans ſes *Penſées Philoſophiques*, les Peres de l'Egliſe avec les Prêtres de l'Egypte païenne: & il ajoute que, comme l'autorité de ceux-ci n'étoit pas une preuve que leur culte fût bon, celle de tous les Peres ne prouve pas davantage en faveur de la Religion Chrétienne. Que répondre à une ſi juſte comparaiſon? Ecoutez encore deux phraſes de ce Philoſophe merveilleux: „ Je ſuis né dans l'E-„ gliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, & „ *je me ſoumets de toute ma force à ſa déciſion*..... „ Mais les preuves de la Religion ſeroient-elles cent „ fois plus grandes, le Chriſtianiſme ne me ſeroit „ point encore démontré. Pourquoi donc exiger „ de moi que je croye qu'il y a trois Perſonnes en „ Dieu? *n.* 58. *& ſuiv.* „ Quand un Ecrivain raiſonne ainſi, le plus foible de ſes Lecteurs dira tout auſſi-tôt: *Cet homme-là n'eſt ni Philoſophe ni Chrétien.* Tout ce Livret ſi fameux eſt rempli de ſemblables paradoxes. Voilà cependant une des principales colonnes du parti: la belle idée qu'il nous en donne!

pour

pour s'en faire un piedeſtal. Comparez le nombre, la force & la beauté de leurs Ouvrages avec les brochures, démenties entre vous, qui entreprennent d'attaquer leur réputation, leur doctrine, leurs raiſonnemens; & vous nous direz, ſi vous êtes ſinceres, de quel côté vous aurez vu pencher la balance.

Je vous demande encore quel affoibliſſement ont reçu les motifs qui ont déterminé ces grands hommes à croire? Quelles raiſons ſupérieures & convaincantes avez-vous données pour les anéantir? La curioſité m'a porté à lire attentivement les Livres de vos principaux Ecrivains, & j'ai trouvé que tout s'y réduit à ces deux chefs: 1°. A répéter cet admirable Adage de Loke, qui met en problême de ſavoir ſi la matiere eſt ſuſceptible de penſée; queſtion que vos Antimatérialiſtes traitent d'abſurde: 2°. A s'inſcrire en faux contre les dogmes du Chriſtianiſme, pour ſe concentrer dans les bornes de la Religion Naturelle.

Mais depuis quand ſuffit-il de nier des vérités prouvées de cent manieres, pour ſe flatter de les avoir détruites? Depuis quand ne faut-il qu'avancer des abſurdités, pour oſer dire qu'on les a établies? On a démontré la Divinité de la Religion Chrétienne par l'inſpiration de ſes Ecritures, par la certitude des miracles de

Jeſus-Chriſt ; par le rapport de toutes les circonſtances de ſa vie, avec tout ce que les Prophêtes en avoient annoncé ; par l'établiſſement incroyable de l'Evangile ; par la ſainteté & la perpétuité inaltérable de ſes dogmes. On a fait voir que les caractères de la Penſée ſont inconciliables avec ceux de la Matiere : voilà nos raiſons de croire.

Dites-nous à préſent leſquelles de ces Vérités vous avez détruites, pour avoir droit de les rejetter ? Indiquez-nous du moins dans lequel de vos Livres ſont les argumens par leſquels vous les avez renverſées ? où je vous applique l'ancien Proverbe : *Plus negaret...* Je ſuis en poſſeſſion de ces Vérités ; mon titre eſt public ; il eſt dans toutes les régles : prouvez, pour m'évincer, que le vôtre eſt meilleur. C'eſt ainſi que Deſcartes, Mallebranche & Newton ont fait éclipſer la Philoſophie d'Ariſtote. Mais tant que vous vous en tiendrez à déclamer dans les airs, chacun dans votre ſens, jamais vous ne perſuaderez les eſprits équitables. Quel nom donneriez-vous à un homme qui, en plein ſoleil & au milieu de la campagne, s'obſtineroit à fermer les yeux, & à ſoutenir qu'il eſt dans les ténébres ? Vous abandonneriez cet inſenſé dans ſon entêtement ; vous lui repréſenteriez que ce n'eſt pas

la faute de la lumiere, s'il ne voit point; & vous le laiſſeriez dire qu'il eſt injuſte & cruel de vouloir le forcer à croire ce qu'il ne penſe pas. Plus il perſévérera dans ſon obſtination, plus vous gémirez de ſon délire.

Mais, reprit mon Introducteur, pourquoi voulez-vous que je profeſſe une Religion, qui me paroît contraire à la Raiſon que le Ciel m'a donnée pour me conduire?

A Dieu ne plaiſe, lui dis-je, que je penſe ſeulement à vous le propoſer; il y auroit en moi de l'impiété & de l'extravagance. Mais où avez-vous trouvé que la Religion Chrétienne eſt contraire à la Raiſon? Eſt-ce parce que celle-ci n'en comprend pas les Myſtères? J'aimerois autant vous entendre dire, qu'un groſſier forgeron eſt bien fondé à ſoutenir que le feu qui le brûle, a la même chaleur qu'il reſſent dans ſa main; parce qu'il ne conçoit pas qu'il pût ſe brûler autrement. Combien d'exemples ſemblables ne pourrois-je pas vous citer? Votre cher frere J. J. Rouſſeau vous dit ſi bien (*a*) que le Monde intellectuel, ſans excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables.

(*a*) Réponſe à M. d'Alembert, *pag.* 6.

Si vous êtes Déiſte, je vous défie de comprendre, non-ſeulement la nature & les perfections infinies de la Divinité, mais encore ſon action continuelle ſur tous les Etres qui ont exiſté & qui exiſtent dans tout l'Univers. Niez donc par cette raiſon l'exiſtence de Dieu. Si vous êtes Matérialiſte, faites-nous entendre comment le choc fortuit des atomes a pu produire, de tous les tems & avec la même uniformité, toutes les merveilles que vous attribuez à une Nature purement corporelle & aveugle. Montrez-nous comment les chefs-d'œuvres, que dis-je ? les plus petits ouvrages de ce que nous appellons les Arts & les Sciences, peuvent naître du ſeul mouvement qui n'eſt dirigé par aucune Intelligence. Quelque parti que vous embraſſiez, vous voilà forcé de convenir qu'il eſt une infinité de choſes que vous ne pouvez pas comprendre, quoique vous n'en puiſſiez nier l'exiſtence.

La Divinité & la Nature ſont remplies de myſteres impénétrables ; & vous ne voulez pas que la Religion, qui vient néceſſairement de Dieu, & qui l'a pour objet, en renferme quelques-uns auxquels la Raiſon ne ſauroit atteindre ! Direz-vous pour cela qu'ils lui ſont oppoſés, & que dès-lors il ne faut pas les croire ? Je parle à un enfant de la diſtance, de l'immenſité

& de la rapidité des Aſtres dans leur mouvement périodique... Je lui dis que la Terre tourne ſans ceſſe ſur ſon axe, & que tous les jours, ceux qui habitent ſous la ligne, font un circuit de neuf mille lieues; & il ne peut le comprendre. Conclûrai-je de-là que ce que je lui ai dit eſt contraire à ſa Raiſon? Non : je dirai ſeulement que toutes ces choſes ſont au-deſſus de ſa portée. Quoi ! nous concevons clairement des Vérités que cet enfant ne ſauroit comprendre; & nous ne voulons pas qu'il y en ait d'incompréhenſibles à nos lumieres dans la Sageſſe éternelle, dans ſes Conſeils & dans ſa Religion ! Nous refuſons de les croire, quoique Dieu nous les ait manifeſtées par ſa parole & par des preuves de fait, autant qu'il étoit néceſſaire pour nous en convaincre ! Notre orgueil s'élevera-t-il juſqu'à ſe flatter que nous devons être auſſi pénétrans vis-à-vis de Dieu, que nous le ſommes à l'égard d'un enfant ?

J'apperçois dans votre Bibliothéque le Dictionnaire de Bayle qui me rappelle pluſieurs choſes que j'y ai lues ſur ce ſujet, leſquelles prouvent bien qu'il n'y a pas ſi long-tems que l'Incrédulité eſt parvenue à ce dernier période. Vos Meſſieurs citent à tout propos cet Ecrivain, & ſe font gloire de le ſuivre à titre d'excellent Philoſophe. Croiriez-vous néanmoins qu'il rejette hau-

tement & par principe ce qu'ils oſent avancer aujourd'hui (*b*) en faveur de la pretendue Raiſon ? Ecoutez cet endroit dans l'Article des Manichéens. „ La Raiſon eſt un principe de deſtruction & „ non pas d'édification ; elle n'eſt propre „ qu'à former des doutes à droite & à „ gauche, pour éterniſer les diſputes ; à „ faire connoître à l'homme ſes ténébres „ & ſon impuiſſance, & la néceſſité d'une „ autre Révélation, qui eſt celle des Ecritures ; qu'il n'y a rien de plus inſenſé que „ de raiſonner contre des faits ; & que le „ Tribunal de la Philoſophie pour juger de „ la Religion Chrétienne eſt incompétent ". Liſez avec moi ce qu'il dit dans ſes Eclairciſſemens ſur le Pyrrhoniſme : „ Que „ perſonne ne doit être reçu à examiner „ s'il faut croire ce que Dieu dans les „ Ecritures ordonne de croire ; que le „ devoir de l'homme eſt de faire taire la „ Raiſon, de captiver ſon Entendement „ ſous l'obéiſſance de la Foi, & de ne „ jamais diſputer ſur les choſes révélées ;

(*b*) Suivant J. J. Rouſſeau dans ſa *Réponſe à M. d'Alembert*, *pag.* 5. chacun a ſa propre Raiſon qui le détermine ; & les bornes de celle-ci ne ſont point fixées... La belle choſe, qu'une Raiſon qui croit n'avoir point de bornes, & qui ſe perſuade que tout ce qu'elle penſe eſt vrai !

„ que leur grandeur & leur ſublimité ne
„ leur perm[illegible]pas de la ſubir ; que leur
„ caractère eſſentiel eſt d'être un objet de
„ foi, & non pas un objet de ſcience ;
„ qu'ils ne ſeroient plus des Myſtères
„ divins, ſi la Raiſon en pouvoit réſoudre
„ toutes les difficultés ; qu'ainſi au lieu de
„ trouver étrange que quelqu'un avoue
„ que la Philoſophie peut les attaquer,
„ mais non pas repouſſer l'attaque ; on de-
„ vroit ſe ſcandaliſer, ſi quelqu'un diſoit
„ le contraire „. Ecoutez encore ces deux mots qu'il dit dans ſes Remarques ſur les Pauliciens & les Marcionites : „ Si les
„ Partiſans de la Raiſon contre la Révé-
„ lation veulent continuer à diſcourir opi-
„ niâtrément, il faut les laiſſer parler ſeuls,
„ & ils ſe tairont bientôt „.

Voyez le prodigieux eſpace qu'il y a entre les ſentimens de Bayle & ceux de vos Ecrivains. Ils le reclament & l'exaltent comme le premier de ces courageux Philoſophes qui ayent oſé parler librement ; & d'avance il les a déſavoués & réfutés dans le point fondamental de leur ſyſtême. Ils ſe portent à des excès que Bayle faiſoit hautement profeſſion d'anathématiſer ; mais depuis lui l'Incrédulité a fait bien du chemin dans le pays de l'erreur.

Si c'étoit ici le lieu, ajoutai-je à mon Introducteur, j'aurois beau jeu pour vous

faire voir que cette Religion Chrétienne, qui vous paroît si contraire à la Raison, y est parfaitement conforme. La Raison, vous dirois-je, demande que vous reconnoissiez pour authentiques des Livres (*c*)

(*c*) L'incomparable Auteur des *Pensées Philosophiques* n'avoit garde de manquer à dresser ses plus redoutables batteries contre nos Livres saints. Cet homme conséquent, qui se dit Chrétien, soumis de toute sa force aux décisions de l'Eglise, & qui ne peut pas croire qu'il y ait trois Personnes en Dieu, attaque le Christianisme jusques dans ses premiers fondemens. Voici des *Adages*, car c'est ainsi qu'il aime à parler. „ La Divinité des Ecritures n'est „ point un caractère si clairement empreint en elles, „ que l'autorité des Historiens sacrés soit absolu- „ ment indépendante du témoignage des Auteurs „ profanes. « (C'est-à-dire, qu'Hérodote, Thucidide, Dibdore, Plutarque, devoient nous attester & nous prouver l'inspiration divine des Livres de Moïse & des Prophêtes. Admirez la justesse & la solidité de cette réflexion. Continuons :) „ Où en „ serions-nous, s'il falloit reconnoître le doigt de „ Dieu dans la forme de notre Bible ? ... Les Ori- „ ginaux mêmes ne sont pas des chefs-d'œuvres de „ composition. Les Prophêtes, les Apôtres & les „ Evangélistes ont écrit comme ils s'y entendoient... „ Moïse & ses Continuateurs ne l'emportent pas sur „ Tite-Live, Salluste, César & Josephe, tous gens „ qu'on ne soupçonne pas assurément d'avoir écrit „ par Inspiration ; & ne préfere-t-on pas même le „ Jésuite Berruyer à Moïse ? *n.* 45. « (On trouve là tout ce que l'on peut demander : un homme qui se connoît admirablement en style, & un Chrétien bien convaincu des fondemens & des principes de

dont une Nation eſſentiellement intéreſſée à les rejetter pour ſon honneur, ne peut s'empêcher de révérer l'ancienneté & la

---

ſa Foi. Allons un peu plus loin, au *nombre* 60.) „ Pourquoi la collection de vos Ecritures eſt-elle à „ préſent moins ample qu'elle ne l'étoit il y a quel„ques ſiécles? « (Cela eſt faux. Les Livres qui étoient univerſellement reçus dans le Canon des Ecritures depuis le Ve ſiécle y ſont encore. La priere de Manaſſés & les deux derniers Livres d'Eſdras, déclarés apocriphes par le Concile de Trente, n'étoient admis que par quelques Particuliers, qui les croïoient inſpirés. Mais il s'agit ici du ſentiment & de la pratique de l'Egliſe univerſelle.) „ De quel „ droit a-t-on banni tel ou tel ouvrage, qu'une autre „ Secte révéroit « ? (Les Peres des premiers ſiécles n'ont rejetté que les Livres compoſés par les Hérétiques, pour établir leurs erreurs; & ils ont religieuſement conſervé ceux qui venoient des Apôtres.) „ Sur quel fondement avez-vous donné la préfé„ rence à ce manuſcrit? Qui vous a dirigé dans le „ choix que vous avez fait entre tant de copies dif„ férentes, qui ſont des preuves évidentes que ces „ Auteurs ſacrés ne vous ont pas été tranſmis dans „ leur pureté originale & premiere? « (Eſt-on bien convaincu que l'Auteur n'y va pas de main morte, pour anéantir l'autorité des Livres ſaints, & pour prouver qu'étant corrompus, ils ne méritent plus aucune foi? Je lui réponds par ce ſeul mot: Je vous défie, ſavant Auteur, de me montrer un ſeul paſſage de nos Ecritures, cité dans les Peres, avec des différences eſſentielles de ce que nous le liſons dans notre Texte ſacré. Juſqu'à ce que vous nous en ayiez donné des preuves, je vous accuſe d'impoſture au premier chef. Nous convenons qu'il s'eſt introduit des variantes par l'inattention, l'ignorance, ou

certitude. La Raiſon veut que vous les regardiez comme inſpirés du ciel, puiſque les événemens qu'ils avoient annoncés ſe trouvent clairement accomplis. La Raiſon ne permet certainement pas de douter que Jeſus-Chriſt a exiſté ſous l'empire d'Auguſte & de Tibere ; & que le don des

---

peut-être par la mauvaiſe foi des Copiſtes. L'inconvénient étoit inévitable ſans un miracle continuel. Mais ou ces variantes n'ont pas été adoptées dans les éditions authentiques, & alors elles ſont comme n'aïant jamais exiſté : ou, s'il s'y en trouve quelques-unes, on vous défie d'en citer qui ſoient contradictoires à la ſubſtance de la foi, ou à *la régle des Mœurs Chrétiennes.* Puiſqu'il n'y en a point, ces variantes ne forment donc aucune objection ſolide & raiſonnable.) „ Mais, continuez-vous, ſi l'ignorance des Copiſtes, ou la malice des Hérétiques a „ corrompu ces Livres, *comme il faut que vous* „ *en conveniez :* (Quelle atroce calomnie de nous „ imputer un tel aveu !) Vous voilà forcés de les „ reſtituer dans leur état naturel, avant que d'en „ prouver la Divinité ; car ce n'eſt pas ſur un recueil d'Ecrits mutilés que tomberont vos preuves, „ & que j'établirai ma croïance. Or qui chargerez-„ vous de cette réforme ? l'Egliſe ? Mais je ne peux „ convenir de l'infaillibilité de l'Egliſe, que la Di-„ vinité des Ecri. res ne me ſoit prouvée. Me voilà „ donc dans un ſcepticiſme néceſſité..... Les Livres „ qui contiennent les motifs de ma croyance, „ m'offrent en même tems les raiſons de l'Incrédu-„ lité. " O l'Ecrivain ſincere ! ô le judicieux Critique ! ô le parfait Chrétien, *ſoumis de toute ſa force aux déciſions de l'Egliſe !* Cur portenta refellam ? Expoſuiſſe ſat eſt.

miracles lui étoit familier ; puiſque des milliers de Juifs qui en avoient été témoins l'ont atteſté hautement, de même que ſa Réſurrection, cinquante jours après ſa mort. La Raiſon ne peut nier que les Peuples voiſins l'ont également reconnu de proche en proche juſqu'aux extrémités de la terre, & en ont ſcellé le témoignage par l'effuſion de leur ſang, tant les faits étoient certains. La Raiſon dit que ceux qui vivoient dans le premier & le ſecond ſiécle étoient plus à portée d'en juger que nous. La Raiſon ſent que les livres Apoſtoliques n'aïant point été attaqués ſur les faits, il s'enſuit que les miracles, les prophéties, la mort & la réſurrection de Jeſus-Chriſt ſont donc inconteſtables. Voïez à préſent ſi la Raiſon nous défend de croire la Divinité du Chriſtianiſme ; & ſi au contraire elle ne nous y force pas, quoiqu'il ne lui ſoit pas donné de pénétrer dans ſes Myſtères.

A vous permis, reprit mon Introducteur avec un peu de vivacité, d'en penſer tout ce qui vous plaira. Mais il n'eſt porté par aucune Loi, que les motifs qui font impreſſion ſur vous doivent m'obliger à croire. Chaque eſprit a ſa trempe & ſon point de ſenſibilité. N'eſt-il pas affreux que vous vouliez mettre des entraves à ma conſcience, & que vous prétendiez

m'interdire la liberté de propoſer & d'éclaircir mes doutes, de dire franchement ce que j'ai dans l'ame & de le rendre public, comme il vous eſt permis d'expoſer vos propres ſentimens ? Il me ſemble que la condition doit être égale entre vous & moi.

Vous voudriez, répondis-je, nous faire prendre le change par l'amertume de vos plaintes inſidieuſes. Mais nous ne donnons pas dans le piége. Qui vous empêche de croire intérieurement tout ce que bon vous ſemble ? Va-t-on dans vos maiſons vous demander ſi vous êtes Sociniens, Spinoſiſtes ou Athées ? Vous cite-t-on devant les Tribunaux, pour vous obliger de déclarer à quelle Religion vous donnez la préférence ; ſi vous reconnoiſſez les dogmes de la Révélation, ou ſi vous vous en tenez à la Religion naturelle ? On vous défie de rapporter un ſeul exemple de pareille vexation ; nous nous bornons à déplorer votre ſort. Comment pouvez-vous donc dire que l'on veut mettre des entraves à votre eſprit & à votre conſcience, dès qu'on vous laiſſe libre de penſer tout ce qu'il vous plaît ſur la Religion & ſur Dieu même ?

Mais ce que nous ne croïons pas devoir tolérer en vous, c'eſt l'enſeignement de l'Erreur, par la publication que vous en

faites dans vos Livres. Depuis plus de dix-ſept ſiécles, le Chriſtianiſme eſt en poſſeſſion de ſes dogmes, comme d'un héritage qui lui a été tranſmis de main en main. Il a triomphé des Légions ennemies, qui dans tous les âges lui déclarerent la guerre. La force du Tout-Puiſſant peut ſeule lui avoir donné tant de victoires. Il eſt le titre de nos eſpérances éternelles, & ſes biens nous ſont plus chers que tous les domaines de la terre. Comment le laiſſerions-nous attaquer impunément ? pourrions-nous demeurer tranquilles, en voïant renverſer ſon Culte, ſes Autels, & élever ſur leurs ruines les Idoles d'Epicure, de Socin ou de Spinoſa ? *In his omnis Homo miles.*

Votre doctrine eſt nouvelle ; elle n'eſt pas même conſtante parmi vous ; un de vos derniers Ecrivains ſent dès ſa Préface, qu'il va s'égarer ; & *il compte marquer l'erreur par ſon naufrage.* Il n'eſt pas difficile d'être Prophête en pareil cas. La nôtre au contraire eſt de tous les tems ; elle porte tous les caractères de la vérité : & dès-lors, la condition n'eſt plus égale entre vous & nous.

A vous entendre dans la converſation ou dans vos préambules, vous n'avez d'autre objet que de propoſer les doutes qui vous inquiétent, de vous en éclaircir ;

& par vos recherches, de parvenir à connoître le vrai. Mais quand on lit vos Ouvrages, on vous voit employer tous les efforts & les ruſes de l'art, pour détruire les vérités les plus généralement reçues, & les plus ſacrées. Comment nous ſeroit-il permis d'obſerver le ſilence & le Tolérantiſme, quand nous voyons l'Auteur trop connu des *Penſées Philoſophiques* pointer droit & nommément ſur les trois Perſonnes Divines, ſur Jeſus-Chriſt, ſur la certitude de ſes miracles ; déclarer nettement qu'il ne peut les croire, & les traiter de merveilleuſes illuſions, pareilles à celles de l'Augure *Navius*, &c. couvrir d'un mépris ignominieux nos Livres inſpirés ; ſoutenir hardiment qu'ils ſont corrompus ſans reſſource, & nous imputer d'en convenir ; vouloir ravir l'eſtime ſi juſtement dûe aux Peres de l'Egliſe ; s'épancher en regrets amers & en gémiſſemens ſur la perte qui a été faite des Livres de Celſe, de Porphyre, ou des autres ennemis de l'Egliſe ; nous accuſer de les avoir détruits, pour écarter les coups mortels qu'ils portoient au Chriſtianiſme ; ſe déclarer l'Apologiſte de toutes les paſſions ; dédier ces belles maximes aux Eſprits forts par une allégorie fadement ironique ; enfin conſacrer un autre Ouvrage du même goût aux jeunes gens ?

Que penſeriez-vous des Chrétiens, s'ils voyoient tranquillement déchirer ainſi l'Evangile ? Vous les prendriez pour des hommes vaincus, qui n'ont rien à répondre, ou pour des lâches & des indifférens, que les intérêts de leur Religion n'émeuvent point. Si nous repouſſons l'attaque en vous réfutant, nous ſommes, ſelon vous, des Perſécuteurs & des Fanatiques. Croyez-moi, vous nous imputez ici vos défauts, & j'en appelle au Public ſenſé. Il en jugera par cet exemple entre mille autres. Après que votre dernier Ecrivain a ſi bien prouvé par ſa propre conduite, de quels égaremens l'*Eſprit* eſt capable, il prévoit qu'on ne manquera pas de relever les ſiens ; &, pour parer les coups, il veut ſe mettre ſous la ſauve-garde de la Liberté & du Tolérantiſme. Qu'on liſe le 24e. chapitre du *IIe. Diſcours*, & l'on y verra un Fanatiſme réel, armé contre un Fanatiſme imaginaire ; & non content de s'être ſi violemment emporté dans cet endroit, il y revient avec une nouvelle fureur au 10e. chapitre du *IVe. Diſcours*. Voilà ce que vous prétendez que nous devons voir & écouter en ſilence ; mais ne vous y attendez pas. Le Ciel ſuſcitera toujours parmi nous des défenſeurs de ſa cauſe, comme les Hiſtoires vous apprennent qu'il en a ſuſcité dans tous les ſiécles, pour

confondre les erreurs. Nous avons la confiance qu'il diſſipera ces torrens fangeux, trop foibles pour renverſer les arbres ; mais qui abattent le roſeau, & le couvrent de leur limon. Oui, ſi nous avions la foibleſſe de nous taire, les pierres crieroient pour nous : *ſi hi tacuerint, lapides clamabunt.* (d)

Ne perdez point de vûe, je vous prie, que vous êtes ici les agreſſeurs, & que nous demeurons ſur la défenſive, en repouſſant les traits que vous lancez contre une Religion démontrée vraie de cent & cent manieres. Or, ſi la défenſe en général eſt de droit naturel, en cette occaſion elle devient un devoir. Où en ſeroient les hommes & la Religion quelconque, ſi l'on avoit laiſſé introduire dans le monde toutes les Sectes qui ſe ſont élevées depuis dix-ſept ſiécles ? Je ne ſerois pas embarraſſé d'en compter trois cens, qui deshonorent eſſentiellement la Divinité & la Raiſon humaine. Il n'y en avoit aucune qui ne pût reclamer comme vous en faveur du Tolérantiſme, & de la liberté de penſer & d'écrire. Eh bien ! que verrions-nous ſi on les eût ſouffertes ? une foule innombrable d'infâmes Gnoſtiques qui,

(d) *Luc*, 19, 40.

ſous

ſous le voile d'une prétendue Philoſophie ſublime, de la Raiſon & des droits de la Nature, ſe formoient à l'envi des ſyſtêmes plus qu'abſurdes ſur la Divinité, par la chimère de leurs Eons; qui aſſocioient ſon culte à celui des Puiſſances infernales dans les opérations de la Magie; qui, dans leurs aſſemblées ténébreuſes, ne reſpectoient ni l'âge, ni le ſang, ni le ſexe, & s'abandonnoient à des abominations que l'on n'oſe décrire. Nous verrions régner publiquement toutes les impiétés, les horreurs & les extravagances du Manichéiſme & de ſes branches. Que dis-je? Les Moſquées ſe croiroient en droit de diſputer la premiere place à nos Temples; & nous verrions encore fumer l'encens des Païens aux pieds de leurs Idoles, puiſque votre *Oracle* voudroit qu'on les excusât & qu'on les tolérât comme les autres. Dans vos principes, tous pourroient dire d'après vous, qu'il eſt affreux de vouloir mettre des entraves à leur eſprit & à leur conſcience, ſi on ne leur permettoit pas d'expoſer leurs ſentimens, & d'exercer leur Religion.

Nous n'entreprenons pas, me dit le Gentilhomme, d'exclure le Chriſtianiſme, ni même le Catholiciſme de la France. Nous les laiſſons ſubſiſter comme toutes les autres Religions; & nous prétendons

que ce Tolérantiſme univerſel, loin de troubler l'Etat, y feroit au contraire régner l'union entre les Citoïens. Voyez ſi les choſes ne ſe paſſent pas ainſi en Angleterre, où toutes les Sectes ſont permiſes. Tout y eſt tranquille dans le Gouvernement. Le Déiſte écrit en faveur des Unitaires ; le Chrétien défend l'Evangile ; le Proteſtant ſoutient la Réforme ; les Hobbiſtes combattent la Loi naturelle ; les différentes claſſes du Matérialiſme travaillent, chacune de leur côté, à établir le régne univerſel de la matiere : Berkley ſoutient qu'il n'exiſte pas même de corps dans la Nature ; & ainſi des autres. Toutes ces Sectes publient hautement leurs opinions ; il eſt permis d'écrire indifféremment pour & contre. Pourquoi ne nous accorde-t-on pas la même liberté en France ?

Voilà en peu de mots, répondis-je, beaucoup de choſes qui mériteroient bien d'être examinées ; mais je n'y répondrai que ſuccintement.

1°. Eſt-il bien vrai que vous conſentiez à laiſſer ſubſiſter en France le Chriſtianiſme & le Catholiciſme ? J'ai bien de la peine à me le perſuader ; & vous nous aſſurez vous-mêmes (*a*) avec enthouſiaſme,

(*a*) Je ne ſerois pas embarraſſé d'en donner cent preuves formelles, tirées des *Oeuvres de M. de Vol-*

que, ſi vous pouviez extirper juſqu'à la racine & au dernier germe de la Religion Chrétienne, l'œuvre ſeroit bientôt con-

---

taire, des *Mœurs*, des *Penſées Philoſophiques*, de *l'Hiſtoire de l'Ame*, de *l'inégalité des conditions*, &c. On dit qu'il y en a grand nombre dans le *Dictionnaire Encyclopédique*; mais je n'ai point lu ce Livre. Je ne citerai que cet échantillon de l'*Eſprit*, *pag.* 229. „ A quel mépris faut il donc condamner quiconque veut retenir les Peuples dans les „ ténébres de l'ignorance? On n'a point encore, „ juſqu'à préſent, aſſez inſiſté ſur cette vérité... „ Avant d'attaquer des erreurs généralement re„ çues, il faut envoyer, comme des colombes de „ l'arche, quelques Vérités à la découverte, pour „ voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point en„ core la face du Monde: ſi les erreurs commen„ cent à s'écouler; & ſi l'on apperçoit çà & là dans „ l'Univers quelques Iſles, où la Vertu & la Vérité „ puiſſent prendre terre, pour ſe communiquer aux „ hommes.

„ Mais tant de précautions ne doivent ſe prendre „ qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit„ on à des hommes qui, jaloux de la domination, „ veulent abrutir les Peuples, pour les tyranniſer? „ Il faut d'une main hardie briſer le taliſman d'im„ bécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces „ Génies malfaiſans: découvrir aux Nations les „ vrais principes de la Morale; leur apprendre „ qu'inſenſiblement entraînés vers le bonheur appa„ rent ou réel, la douleur ou le plaiſir ſont les ſeuls „ moteurs de l'Univers moral, &c. «

On ne ſait à qui il en veut le plus, ou aux Croyans ou au Chriſtianiſme, dans cette *Déclaration de Guerre*, où il s'arme en Fanatique réel, contre

ſommée. Vous l'attaquez avec trop de zéle & d'ardeur dans ſes fondemens & dans ſes principes, pour nous en laiſſer douter un inſtant. Eh ! comment n'en ſerions-nous pas convaincus, quand vous ne la déſignez que par les noms odieux de foibleſſe, d'ignorance, de préjugés, de crédulité, d'imbécillité & de fanatiſme ? Conviendroit-il que vous lui permiſſiez de ſubſiſter plus long-tems, ſi vous étiez

---

un Fanatiſme imaginaire. Quoi qu'il en ſoit, voici comment il traite ceux qu'il appelle *Moraliſtes*: „ Ces Ambitieux hypocrites & diſcrets ſentent que, „ pour s'aſſervir les Peuples, ils doivent les aveu„ gler. Auſſi ces IMPIES crient-ils ſans ceſſe à l'im„ piété contre tout homme né (comme nous) „ pour éclairer les Nations ; toute Vérité leur eſt „ ſuſpecte. Ils reſſemblent aux enfans que tout „ effraie dans les ténébres. Ils ne veulent point de „ *Vérités nouvelles.* Ce ſont des hommes dont l'eſ„ prit eſt dépourvû de talens, & l'ame de vertus, „ auxquels, pour être de grands ſcélérats, il ne „ manque que du courage; incapables de vues élevées „ & neuves, ils croient que leur conſidération tient „ au reſpect imbécille ou feint qu'ils affichent pour „ toutes les opinions & les erreurs reçues. Furieux „ contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, „ ils arment contre lui les paſſions & les préjugés „ mêmes qu'ils mépriſent, & ne ceſſent d'effarou„ cher les eſprits foibles par le mot de *Nouveauté* ; „ comme ſi l'on ne pouvoit être vertueux, ſans être „ imbécille. Ils veulent qu'on tienne les Peuples „ proſternés devant les préjugés comme devant les „ Crocodiles de Memphis. « *Ibid. pag.* 224.

maîtres de ſon ſort ? il eſt dans l'homme de ſouhaiter le dernier anéantiſſement des ſentimens & de la Religion, qui lui ſont diamétralement contraires. Ce n'eſt donc pas pour nous, c'eſt pour vous, que vous demandez le Tolérantiſme.

20. Il s'enſuit de ce ſentiment naturel à l'humanité, que vous êtes dans l'erreur, ou que vous voudriez nous y jetter, quand vous dites que l'union & la concorde régnent entre les différentes Sectes qui ſe trouvent en Angleterre. La poſſibilité s'y oppoſe, & le fait vous dément. Votre très-cher frere l'Auteur *des Lettres Juives* a vu les choſes par lui-même, & voici comme il nous les rend. „ Quant à la „ Religion, dit-il (*b*), chaque Anglois „ paroît en avoir une à ſa mode. Si l'on „ obligeoit tous les habitans de cette Iſle „ de mettre en écrit leur profeſſion de Foi, „ il y en auroit autant de différentes, „ qu'il y a de différens particuliers. Un „ Anglois *hait ſouverainement* un Presby- „ térien ; & celui-ci lui rend parfaitement „ le change ". Doutez-vous que les autres Sectes, oppoſées en des chefs bien plus importans, ne ſe traitent de la même maniere ?

(*b*) Lettre 122. *Item*, 128 & 146.

Vous ne parlez jamais de l'Angleterre que ſur le ton de l'enthouſiaſme ; & cela, parce qu'on y profeſſe hautement toutes ſortes de Religions, & même l'Athéiſme, qui les exclut toutes, ſans excepter celle dont les ſentimens & les devoirs ſont gravés en nous des mains de la nature. Renaiſſez donc de vos cendres, infâmes Gnoſtiques, blaſphémateurs Manichéens, Idolâtres inſenſés. Cette Iſle fortunée vous ouvre ſes ports, & vous offre un aſile & un théatre, où vous pouvez prêcher auſſi librement vos dogmes impies, que le Wiclefiſte & le Quaker. Le beau ſujet d'éloge pour un Royaume qui, en admettant toute Religion, autoriſe les monſtres mêmes qui la mettent en piéces ! „ Nos „ Inſulaires, me diſoit un jour à Paris un „ Anglois ſincere, de beaucoup d'eſprit, „ & qui occupe actuellement une des pre„ mieres places de l'Etat, tiennent quelque „ choſe de toutes les Religions, & fon„ ciérement n'en ont aucune. Comparez„ les à ces hommes prétendus univerſels, „ qui s'imaginent poſſéder toutes les ſcien„ ces, & qui, au vrai, ne ſçavent rien. „ Je tremblerai, ajouta-t-il, aux premiers „ troubles civils que je verrai dans ma „ Patrie : la diverſité des Religions y groſ„ ſira furieuſement l'orage ".

Eh ! reprit mon Introducteur, comment

l'Etat pourroit-il empêcher cette variété? Il n'a nulle inſpection ſur la Croyance des Citoyens. Quand je ſuis ſoumis au Tribut, à la Police & aux Loix du Royaume, que lui importe ſi je crois, ou non, la Divinité de Jeſus-Chriſt, l'inſpiration de vos Ecritures, la Révélation de vos Dogmes, la Spiritualité de l'Ame? Si je ſuis dans l'erreur, ce ſont mes affaires, j'en porterai la peine. Mais vous n'avez nul droit de me contraindre & de me damner.

Vous confondez encore, lui dis-je, la croyance intérieure avec les démarches publiques. Le Miniſtère ne vous fait aucune queſtion ſur vos ſentimens perſonnels. Mais il eſt de ſon devoir de vous réprimer, quand vous publiez une Doctrine contraire à la Religion profeſſée dans l'Etat. Alors, vous devenez perturbateurs de ſon repos, dignes des peines que mérite ce crime, & vous n'avez plus de droit à la Tolérance ſecrette. L'Etat, dit le véritable *Ami des Hommes*, ne punit pas les Omiſſions, mais ſeulement les Commiſſions.

Si l'on veut en croire les grands termes dont vous vous parez, il n'eſt point de ſujets plus fidéles que vous aux Loix du Royaume où vous vivez. Mais dans le fait, vous employez tous vos efforts pour anéantir la principale de ſes Loix, la baſe

de toutes les autres, je veux dire ſa Religion.

Que faites-vous pour éluder le reproche que nous vous en adreſſons ? Vous ſoutenez, & je l'ai entendu moi-même, que le Chriſtianiſme n'eſt point une Loi de l'Etat. Il faut que l'antipathie que vous avez conçue contre lui, vous ait jettés dans un prodigieux aveuglement, pour avancer un paradoxe auſſi énorme. Mais à qui appartient-il d'en décider ? Eſt-ce à vous, ou au Souverain ; aux Magiſtrats qu'il a rendu dépoſitaires de ſes ſentimens & de ſon autorité ; enfin à la voix publique ? Eh bien ! interrogez le Monarque, & priez-le de vous décider la queſtion. Il le fera avec cette bonté & cette droiture d'ame qui forment ſon caractere ; il vous dira ſincérement ce qu'il en penſe. Conſultez ſes Organes, qui préſident avec tant de ſageſſe à ces auguſtes Tribunaux, où la Juſtice & la Vérité ſe font entendre par leurs bouches. Adreſſez-vous au Corps célébre des Juriſconſultes. Raſſemblez tous les Ordres de l'Etat, & demandez leur ſi le Chriſtianiſme n'en eſt pas la premiere Loi.... Vous êtes trop ſûrs de la réponſe, pour riſquer la queſtion à viſage découvert. Pourquoi donc mettez-vous le fait en doute ; ou plutôt pourquoi le niez-vous ?

Parcourez l'Hiſtoire du Monde depuis l'origine des Empires & des Républiques, vous y verrez que chaque Etat eut toujours ſa Religion pour premiere Loi ; & que tous les particuliers qui entreprirent de l'attaquer, ou d'en introduire une nouvelle, ſoit par leurs écrits, ſoit par la prédication, en furent toujours punis par le Miniſtère public. Une Miſſion divine, conſtatée par de vrais prodiges ſurnaturels, ou une Doctrine prouvée par cette voie, peuvent ſeules autoriſer les hommes à vouloir changer la Doctrine préexiſtante. Quelle pitié de voir pluſieurs de vos Ecrivains faire ici la comparaiſon de la Philoſophie d'Ariſtote, qu'un antique & aveugle préjugé avoit, diſent-ils, rendu auſſi ſacrée que la Religion, & dont on a enfin abjuré les erreurs ! Un tel raiſonnement ſe couvre aſſez de honte lui-même, ſans qu'il ait beſoin que l'on y en ajoute.

J'oſe le dire ; quelqu'abſurdes que fuſſent les impiétés de l'Idolâtrie, les Païens euſſent été en droit de demander aux Apôtres & à leurs ſucceſſeurs, par quel titre ils venoient attaquer le culte des Dieux, & propoſer une Doctrine inconnue, s'ils n'avoient vû les Miniſtres de l'Evangile opérer des Miracles, & produire ainſi leurs Lettres de créance

avec la preuve de leur Miſſion. Auſſi Jeſus-Chriſt y avoit pourvû, en leur donnant le pouvoir de chaſſer les Démons, de guérir ſubitement toutes les maladies, & de reſſuſciter les morts. Il continua ce don à ſon Egliſe juſqu'à ce que la Doctrine Evangélique fût ſuffiſamment établie.

Vous faites jouer tous vos reſſorts pour la détruire par vos Ecrits inſidieux, & pour lui ſubſtituer le Déiſme, le Matérialiſme, le Naturaliſme, ou même l'Antinaturaliſme de Hobbes; car il s'en faut bien que vous ſoyez tous du même avis. Eh bien, ſi vous voulez que l'Univers ſe range ſous vos drapeaux, donnez la preuve de votre miſſion, citez vos miracles, ou montrez vos titres d'exception. Pour moi, je ne vois d'autre prodige en vous qu'un excès d'aveuglement & de témérité. Où nous conduira-t-on, ſi tout particulier a droit de s'ériger, de ſa propre autorité, en dogmatiſte & en prédicant, pour renverſer l'ancienne croyance, & en établir une nouvelle?

Loin de vous plaindre, & de dire que le Miniſtère public vous perſécute injuſtement, ſachez lui gré au contraire de ce qu'il ne condamne que vos Ecrits. Il a même le ménagement de ſupprimer vos noms, quoiqu'ils ne ſoient que trop con-

nus ; & il ne bleſſe vos perſonnes que lorſque vous vous êtes mis totalement à découvert, & témérairement préſentés ſous ſes coups. Mais ſouffrez que je vous renvoie ſur tout ceci à *l'Ami des Hommes*, II. Partie, ch. IV.

Quand votre Oracle s'eſt mis en vivacité de ce que nous le *damnons*, & ceux qui penſent comme lui, que n'ai-je oſé lui répondre par ces belles paroles de Tertullien : *O teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ !* O témoignage précieux d'une ame qui tient naturellement le langage du Chriſtianiſme, tant il eſt profondément gravé en elle ! Vous craignez donc d'être damné ; & vous le craignez ſi fort, que vous redoutez juſqu'à l'arrêt que nous en portons. *O teſtimonium !* Mais qu'appréhendez-vous, ſi, comme vous dites le croire, les Ecritures qui vous en menacent, ne ſont que des Livres purement humains ; ſi Jeſus-Chriſt, qui a prononcé votre condamnation, n'a été qu'un homme tel que les autres ; ſi l'idée d'un Dieu vengeur n'eſt qu'une idée fauſſe & barbare, ou l'imagination de quelques fanatiques atrabilaires, qui ſe le repréſentent tel qu'ils ſont eux-mêmes ; ſi la Religion Chrétienne que vous rejettez, n'eſt que chimère & ſuperſtitions ; ſi enfin il n'y a pas même de châtiment éternel pour les Idolâtres,

les Mahométans & les Libertins ? Quelle contradiction entre vos diſcours & les frayeurs de votre conſcience ! Le trouble dans lequel elle vous jette eſt ſi grand, qu'il offuſque votre Raiſon. *O teſtimonium !*

Eh quel mal peut vous faire le jugement que je porte ſur votre ſort à venir ? Ai-je le pouvoir de vous précipiter dans les abîmes éternels ? Vous vous effrayez ſur la ſimple menace que je vous en fais. Sur quoi eſt-elle fondée cette menace ? Eſt-ce ſur mon autorité propre ? Non, car elle ne mériteroit que vos mépris. Mais je vous juge d'après la Loi de l'Evangile, dont vos frayeurs mêmes atteſtent la Vérité. *O teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ !*

Voilà aſſurément la plus palpable de toutes les contradictions : la perſuaſion de l'impunité, & la crainte d'être puni. Votre Oracle aura beau s'étourdir tant qu'il voudra ; il aura beau nier en nous l'idée innée d'un Etre ſuprême, juſte Juge & Vengeur des infidélités commiſes contre ſa Loi ; je le défie d'en jamais rien croire ſincérement, ni d'impoſer ſilence aux remords de ſon Ame. Et en dernier reſſort, j'en appelle à la premiere maladie ſérieuſe dont il ſera attaqué. C'eſt alors que l'on verra encore bien mieux, (& je le demande au ciel par l'eſtime très-réelle que j'ai pour

lui), combien ſa conſcience eſt en oppoſition avec ſa plume. Souffrez que je vous rappelle ces beaux vers que vous me citiez hier, & que je lui en faſſe l'application.

. . . . . .
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la Vertu, l'Homme en fit l'apparence;
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur,
Il ne peut la changer; *ſon Juge eſt dans ſon cœur.*

Vous me paroiſſez bien aigri contre notre Oracle, me dit le G. H. Seriez-vous tellement rebuté que vous ne vouluſſiez plus le voir? Certes, lui répondis-je, il s'en faut beaucoup que j'y renonce. Je ſerois même très-fâché, ſi les réflexions que je viens de vous confier, parvenoient juſqu'à lui. Car je compte bien lui faire ma cour, toutes lès fois qu'il voudra me le permettre, & que vous aurez la bonté de m'y introduire. Je vous le conſeille, dit mon Ami; les converſations ſuivantes éclairciront ſans doute ce que vous ne comprenez pas encore; & je me prêterai de grand cœur à ſatisfaire vos deſirs.

IV. CONVERSATION.

MON Ami me tint parole. Deux jours après, il me demanda obligeamment ſi je voulois aller voir l'Oracle. Très-volontiers, lui dis-je ; vous ne ſauriez me propoſer une partie plus agréable. Sur le champ nous nous mîmes en chemin.

L'Oracle me reçut avec beaucoup d'amitié, me témoigna la joie qu'il avoit de me revoir, & me fit entendre qu'il n'y comptoit preſque plus. N'avez-vous pas été un peu ſurpris, me dit-il, des principes que je vous ai donnés dans notre premiere Converſation ? Ils ont dû vous paroître étranges ; car j'avoue qu'ils ſont fort différens de ceux que l'on enſeigne parmi vos Croyans. A ce mot, je regardai mon Introducteur qui ſourioit. Je compris auſſi-tôt qu'il m'avoit décelé, & que ces Meſſieurs ne ſe piquent pas d'une grande exactitude ſur le ſecret qu'ils ont promis. Je convins avec l'Oracle que j'avois trouvé des difficultés ſur certaines choſes qu'il m'avoit dites, très-contraires aux maximes que l'on m'avoit enſeignées dès l'enfance. Mais j'ajoutai que c'étoit peut-être ma faute, ou l'effet des préjugés, & que la ſuite de ſes Inſtructions leveroit

probablement tous mes doutes. Vous avez eu tort, me dit-il, de ne me pas faire part de vos Réflexions ſur ce qui vous embarraſſoit. Je ne l'aurois point trouvé mauvais. Je vous aurois ſatisfait avec plaiſir ; & je vous en donne toute permiſſion pour l'avenir. Reprenons le ſujet où nous l'avions laiſſé.

J'avois commencé à vous parler du Chriſtianiſme, & je vais vous faire voir que j'en ai dit pluſieurs choſes qui y ſont parfaitement conformes. Liſez ces belles paroles qui commencent mon Ode à Meſſieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle polaire & ſous l'Equateur, pour déterminer la figure de la Terre ; j'invoque ainſi le ſecours du Verbe, cette Sageſſe éternelle, engendrée du Pere, & ſource de toutes nos lumieres (*c*).

O Vérité ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit de l'Eſprit qui forma l'Univers,
Qui meſure des Cieux la carrière infinie,
Et qui peſe les airs ;
. . . . . .
Entens ma foible voix.

Je louai beaucoup l'Oracle ſur la ſublimité de ce début ; & je lui dis, qu'un homme qui n'auroit aucune connoiſſance

(c) *Tome 6, pag. 94.*

de la Révélation, ou qui ne l'admettroit pas, ne s'exprimeroit jamais en termes auſſi divins, la plûpart tirés de nos Ecritures. Les *Nouveaux Philoſophes* ne ſont pas aſſez reconnoiſſans à cet égard.

Ecoutez ce que j'ai dit de la même Sageſſe incarnée dans mon Poëme ſur *la vraie Vertu.* (d).

Quand l'ennemi Divin des Scribes & des Prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des Traîtres;
De cet air inſolent, qu'on nomme *Dignité*,
Le Romain demanda: *Qu'eſt-ce que Vérité?*
L'Homme-Dieu, qui pouvoit l'inſtruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſoit aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché n'étoit pas fait pour nous.
Mais lorſque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple Citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, Diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'Homme, & quel eſt ſon devoir;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavoit tout ouvrit alors la bouche;
Et dictant d'un ſeul mot ſes Décrets ſolemnels:
Aime Dieu, lui dit-il, mais aime les Mortels.
Voilà l'Homme & ſa Loi.

Je ne pouvois parler plus correctement ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt quand j'ai dit, que „ la Phyſique (e) n'a rien de „ commun avec les Miracles. La Religion „ ordonne de les croire, & la Raiſon

(d) *Tome 6, pag.* 43.
(e) *Tome 9, pag.* 333.

„ défend

„ défend de les expliquer ". Auparavant j'avois reconnu celui des 4000 personnes rassasiées avec cinq pains & trois poissons.

J'ai rendu hautement témoignage à l'établissement divin de l'Eglise Chrétienne, à la Primauté de celle de Rome, à la pureté de sa Foi, & à la Sainteté de l'auguste Sacrifice qu'elle célébre (*a*).

Près de ce Capitole, où régnoient tant d'allarmes,
. . . . . .
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante.
Là, son premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imiterent;
D'autant plus respectés, que plus ils s'abaisserent.
Leur front, d'un vain éclat, n'étoit point revêtu;
La pauvreté soutint leur austere Vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
Du fond de leur chaumiere ils voloient au martyre.
. . . . . .
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle (*b*),
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'Homme, & confond la Raison.
Il reconnoît l'Eglise, ici-bas combattue;
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais sous un Chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

(*a*) Henriade, *Chant* 4.
(*b*) La Vérité; ceci est du *Chant* 10, vers la fin.

J'ai rendu publiquement hommage de mon reſpect & de ma ſoumiſſion au Pape Benoit XIV, en lui dédiant ma Tragédie de *Mahomet*. Je lui parle en ces termes: „ Si je ſuis (*c*) un des moins élevés des „ Fidéles, je ſuis un des plus grands ad- „ mirateurs de votre Vertu. J'eſpere donc „ que Sa Sainteté voudra bien me pardon- „ ner la liberté que je prens de ſoumettre „ *au Chef de la vraie Religion* un Ouvrage „ fait contre le Fondateur d'une Secte „ fauſſe & barbare. A qui mieux qu'au „ *Vicaire* & à l'imitateur d'un Dieu de Paix „ & de Vérité, pourrois-je dédier cette „ ſatyre de la cruauté & des erreurs d'un „ faux Prophête "?

Après des témoignages auſſi formels, rendus publiquement à la Religion des Chrétiens, peuvent-ils douter que je n'en ſois un fidéle diſciple? Et vous-même, qu'en penſez-vous? Laiſſez parler votre cœur. Tels que ſoient ſes aveux, je vous proteſte qu'ils ne vous feront aucun tort dans mon eſprit.

Puiſque vous me défendez expreſſément, répondis-je à M. de V. de vous rien diſſimuler, je vous avouerai que je ſuis dans la plus grande indéciſion. D'une part, vous venez de me faire une confeſſion

(c) *Tome 3, pag. 116.*

exacte, ſublime & complette de nos dogmes fondamentaux. Il me paroîtroit injuſte de rien exiger de plus précis ; & il ſemble que la perſuaſion ſeule peut tenir un ſi beau langage. Je dois vous ſuppoſer de la ſincérité dans une matiere auſſi grave ; & avec ce préjugé favorable, dû aux honnêtes gens, je ne ſaurois croire que vous ne penſiez rien de ce que vous dites avec tant d'éloquence. D'autre part, je ſais des hommes bons connoiſſeurs en ce genre, qui n'ont aucun motif de rivalité ou de haine contre vous, incapables de calomnie, qui, après avoir lû attentivement vos Ouvrages, aſſurent que le plus ſubtile poiſon de l'incrédulité y eſt par-tout répandu avec un art infini ; & qui ſoutiennent que l'enfer ne pourroit en produire de plus funeſte à la Religion.

Eh bien, reprit l'Oracle en riant, dites-leur de ma part qu'ils ont raiſon : j'ai été charmé de vos aveux ; je vais vous en faire à mon tour.

Né avec une paſſion extrême de me faire un nom parmi ceux que l'Eſprit philoſophique a rendu célébres, j'y aſpirai dès ma jeuneſſe, par la liberté que je donnai de ſecouer le joug de tout ce qui peut contraindre l'Eſprit & la Nature. Plus d'une fois mon bon-homme de pere en verſa des larmes amères. Le Pere le Jay, mon

Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, s'apperçut comme lui du penchant qui me dominoit, & fit un jour mon horoscope. En me prenant par la boutonniere, il me dit en pleine classe : *Malheureux, tu seras le drapeau des Incrédules & des Impies.*

Il étoit trop honnête homme pour que je vouluſſe le faire mentir. Je me sentois du talent pour les vers ; & les premiers essais de ma muse furent déjà des escarmouches d'Incrédulité & de Libertinage. J'entrepris ma *Henriade* à vingt-cinq ans à la sortie de la Bastille. La nature de ce Poëme, le sujet que je traitois, la Cour & la Nation à qui il étoit présenté, demandoient que je parlasse de la Religion en termes aussi avantageux que je l'ai fait, & que vous l'avez entendu dans les vers que je vous en ai rapportés. Mais dès-lors même, la politique seule conduisoit ma plume. Depuis ce tems, je n'ai plus gardé qu'un coin du masque, dont je crois encore devoir me couvrir, comme il est de régle parmi nous. Les esprits superficiels ou prévenus en ma faveur y sont trompés : mais les Philosophes ne s'y méprennent pas ; & c'est par-là que je suis devenu leur Oracle.

Ceux d'entre vous qui se disent attachés à leur Religion, & qui ne croyent pas que

je m'en écarte jamais, ſont donc bien ſimples & bien bornés, s'ils penſent que je n'avois pas J. C. en vue, quand, ſans le nommer, j'en fais le parallele avec (*d*) l'Idole de *Fo*, ou *Foé*, adorée par les Indiens & les Chinois ; quand j'ai dit que préciſément dans le premier ſiécle de notre Ere, ſon culte commença à devenir célébre ; qu'il paſſa pour un Dieu deſcendu ſur la terre, à qui on rendit le culte le plus ridicule, & par conſéquent le plus fait pour le vulgaire ; que cette Religion infecta l'Aſie ; que les Bonzes (les Prêtres & les gens de Communautés) ſont les principaux Adorateurs de ce Dieu prétendu ; que c'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle ; qu'ils conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effrayent la nature ; que leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini ; qu'ils paſſent pour lui offrir des prieres & des ſacrifices agréables, pour chaſſer les démons, pour opérer des miracles, & qu'ils vendent au peuple la remiſſion des péchés ; que cette ſecte ſéduit quelquefois des Mandarins ; & que par une fatalité qui montre que la ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques Mandarins ou grands Seigneurs ſe ſont fait tondre en Bonzes par piété.

(d) *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, chap. 1.

Le vulgaire de vos Croyans eſt donc bien aveugle, s'il ne voit pas que j'ai ajuſté à ma façon l'hiſtoire du *Dalaïlama*, pour tourner en ridicule votre Egliſe & le Pape, que j'avois appellé en lui écrivant, *Le Chef de la vraie Religion, le Vicaire & l'Imitateur du Dieu de Paix & de Vérité.* Ce Dalaïlama, ai-je dit, paſſe pour Succeſſeur & Vicaire du Dieu *Fo*, & l'on croit ſon Trône éternel. Les Princes lui parlent à genoux. Il décide ſouverainement les points de la Foi, ſur leſquels les *Lamas* ou *Prêtres* ſont diviſés. Il s'eſt depuis quelque tems fait Souverain ; l'Empereur reçoit ſes Ambaſſadeurs, & lui en envoye avec des préſens conſidérables. Ces Sectes ſont tolérées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers faits pour le nourrir ; tandis que les Magiſtrats & les Lettrés, ſéparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure. Je laiſſe à faire l'application de ce parallele.

Elle eſt auſſi claire qu'ingénieuſe, dis-je à l'Oracle. C'eſt un tableau ſi bien allégoriſé, que tout le monde en voit le rapport. Vous vous feriez même fait injure & à vos Lecteurs, ſi vous euſſiez cru qu'il a beſoin de commentaire.

Celſe & Julien, continua-t-il, quoique gens d'eſprit, n'y entendoient rien quand

ils combattoient votre Religion par le raiſonnement. Cette voie ne réuſſira jamais ; auſſi n'en veut-on point parmi nous. Ils devoient déguiſer leur marche & les coups qu'ils vouloient porter à leur adverſaire, afin de le ſurprendre, & de le percer lorſqu'il ne s'y attendoit pas. Ils devoient, comme moi, imaginer d'ingénieuſes fictions, par leſquelles ils auroient d'abord amuſé l'eſprit ; & enſuite lui faire voir dans des ſujets étrangers & biſarres les abſurdités de la Foi Chrétienne. Voilà ſenſiblement où j'en voulois venir dans ce que j'ai écrit ſur le Dieu *Fo* & ſur le *Dalaïlama* des Tartares.

Je conviens, Monſieur, qu'il y a beaucoup d'eſprit dans cet emblême. Mais qui ſait manier le pinceau, & aſſortir les couleurs & les caractères avec autant d'art que vous l'avez fait ? Il y a dans ce tableau des licences & des traits hardis dont vous ſeul êtes capable.

Penſez-vous encore, reprit-il, que j'avois un autre but quand j'ai donné l'Hiſtoire des Quakers ? Ces dévots fanatiques & du premier ordre ne méritent que le ſouverain mépris d'un homme ſenſé. Mais je m'en ſuis ſervi comme d'une allégorie, pour montrer que ce qu'ils ont conſervé de l'Evangile & de la Religion Chrétienne n'eſt qu'un tiſſu de folies ; & que ce qu'ils

en ont rejetté eſt, au jugement de la Raiſon Philoſophique, une preuve de leur ſageſſe. Je ſuppoſe qu'un ancien de leur ſecte répondit ainſi aux queſtions que je lui avois faites.

„ Non (*e*) je ne ſuis point baptiſé, & „ cependant je ſuis Chrétien. Mais je ne „ crois pas que le Chriſtianiſme conſiſte à „ jetter de l'eau ſur la tête d'un enfant „ avec (*f*) un peu de ſel. Le Chriſt reçut „ le baptême de Jean ; mais il ne baptiſa „ jamais perſonne. Nous ne ſommes pas les „ diſciples de Jean, mais du Chriſt, & nous „ croyons que ceux qui profeſſent une Re- „ ligion toute ſainte & toute ſpirituelle, „ doivent s'abſtenir des cérémonies Judaï- „ ques. Nous n'avons point d'autre Com- „ munion parmi nous que celle des cœurs. „ Tous vos Sacremens ſont d'invention „ humaine ; & ce mot ne ſe trouve pas une „ ſeule fois dans l'Evangile. Tu peux lire „ l'expoſition de notre Foi par *Robert Bar-* „ *cley* ; c'eſt un des meilleurs livres qui ſoit „ jamais ſorti de la main des hommes. „ Nos ennemis conviennent qu'il eſt très- „ dangereux ; cela prouve combien il eſt „ raiſonnable. Nous affirmons la Vérité par

(*e*) Religion des *Quakers*, *t.* 7, *p.* 196, & ſuiv.
(*f*) On n'a jamais jetté du ſel ſur la tête de ceux que l'on baptiſe.

„ un *oui* ou par un *non*. Les Juges nous en
„ croyent ſur notre ſimple parole, lorſque
„ tant d'autres Chrétiens ſe parjurent ſur
„ l'Evangile. Le premier d'entre nous,
„ homme ou femme, jeune ou vieux, qui
„ ſe ſent inſpiré, explique l'Evangile aux
„ autres. A Dieu ne plaiſe que nous oſions
„ ordonner à quelqu'un de recevoir le
„ Saint-Eſprit le Dimanche, à l'excluſion
„ de tous les autres Fidéles. Graces au
„ Ciel, nous ſommes les ſeuls ſur la terre
„ qui n'ayons point de prêtres. Nous nous
„ en trouvons bien, & ne nous enviez
„ point ce bonheur. Ces mercénaires do-
„ mineroient bientôt parmi nous, & nous
„ opprimeroient. Irons-nous marchander
„ l'Evangile, vendre l'Eſprit ſaint, & faire
„ d'une aſſemblée de Chrétiens une bouti-
„ que de marchands ? Nous ne donnons
„ point d'argent à des hommes vêtus de
„ noir pour aſſiſter nos pauvres, pour
„ enterrer nos morts, pour prêcher les
„ Fidéles. Nous remontons notre établiſſe-
„ ment juſqu'à Jeſus-Chriſt qui fut le pre-
„ mier Quaker. Mais il fut renouvellé &
„ réformé en Angleterre en 1642 par
„ *George Fox*, qui prêcha en vrai Apôtre,
„ c'eſt à-dire, ſans ſavoir ni lire, ni écrire.
„ Il fut mis en priſon, & traité comme un
„ fou. Un ſoldat lui ayant donné un grand
„ ſoufflet, parce qu'il tutoyoit le Juge,

„ Fox préſenta l'autre joue, ſelon l'Evan-
„ gile, & le pria de lui donner un autre
„ ſoufflet pour l'amour de Dieu, &c ".

Un badinage tel que celui-là, ſemé d'ironies & de traits lancés contre votre Religion, ſera plus d'effet ſur les trois quarts des Lecteurs que tous les argumens de la Métaphyſique & de la Théologie.

Vous avez raiſon, lui dis-je; car il y a peu de perſonnes qui aiment ces raiſonnemens abſtraits, & même qui ſoient en état de les ſoutenir. Ils gênent l'eſprit, & vos apologues l'amuſent. On eſt bien près de croire un Ecrivain qui a le talent de plaire; & dans notre ſiécle, ce talent vaut beaucoup plus que le ſolide & le vrai. Quand on le poſſéde comme vous, on peut hardiment tout hazarder, & l'on eſt sûr de trouver des Approbateurs.

Je vous avouerai franchement, me répondit M. de V. que j'y compte un peu. Pour varier mes armes, tantôt j'avance un paradoxe, & je dis (g) que tout ce qui compoſe votre Religion, juſqu'aux noms, aux uſages, aux cérémonies & aux dignités de l'Egliſe Romaine, eſt de l'inſtitution des Grecs : *Baptême, Euchariſtie, Liturgie, Diocèſe, Paroiſſe, Evêque, Prêtre, Diacre, Moine, Egliſe*, tout eſt grec.

(g) *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, chap. 21.

Rien de plus pitoyable que ce ſophiſme, par lequel je veux faire croire que toutes ces choſes ont été inventées par les Grecs, parce qu'elles en portent le nom ; comme ſi les noms d'une langue ou d'une autre prouvoient l'origine de la choſe. Je ſais que ce raiſonnement eſt ridicule. Mais qu'importe ? le plus grand nombre de mes Lecteurs y ſera trompé, & c'eſt tout ce que je demande.

Tantôt j'attaque les premières ſources & les fondemens de votre Foi, en niant l'authenticité & l'inſpiration de vos Ecritures ; & cela par deux raiſons qui n'ont pas l'ombre de la ſolidité & de la vraiſemblance. Premièrement, je ſoutiens que les Livres des Chinois (*h*) précédent de pluſieurs mille ans ceux de Moïſe, & que le *Hanſcrit* des Brachmanes Indiens (*i*) eſt le plus ancien Livre de toute l'Aſie. Il ne manque à cela qu'un témoin qui les ait vûs, & qui ait ſçu les lire. C'eſt la première fois qu'on a cité un Livre des Brachmanes. Ainſi on doit me croire en faveur d'une ſi belle découverte ; de même que quand je donne (*k*) neuf mille ans aux dogmes de Zoroaſtre.

(h) *Tome* 8, *pag.* 530.
(i) *Tome* 7, *pag.* 177.
(*k*) *Tome* 11, *pag.* 48.

Secondement j'établis pour principe certain & pour Pierre (*l*) de touche que tout Livre qui péche contre la Phyſique, n'eſt point inſpiré du Ciel ; parce que Dieu n'eſt ni abſurde ni ignorant. Or il y a dans vos Ecritures des fauſſetés groſſieres en ce point. Les Eaux (*m*) ſupérieures, la Création des Etres (*n*) auſſi impoſſible que leur anéantiſſement, le période journalier du ſoleil autour de la terre démontré faux, quoique cette derniere expreſſion doive naturellement être excuſée par le langage commun fondé ſur l'apparence, & que moi-même je m'en ſuis ſervi pluſieurs fois (*o*). Je ſais bien que ces coups ne feront pas d'impreſſion ſur les connoiſſeurs & ſur les gens ſenſés ; mais ils ne compoſent pas le grand nombre, & les autres ne doutent point de ce que je dis.

Comme je m'étois contenté de répandre des nuages ſur l'authenticité & l'inſpiration de vos anciennes Ecritures, je ſuis la même méthode ſur la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui eſt le point capital de votre Religion. Pour abréger la diſcuſſion infinie de cette matiere, j'oppoſe à toutes vos

---

(l) *Tome* 11, *pag.* 55.
(m) *Tome* 9, *pag.* 115, & *tome* 11, *pag.* 114.
(n) *Tome* 7, *pag.* 204.
(o) *Tome* 11, *pag.* 38, & alibi.

raiſons l'autorité & le ſentiment des immortels Wolf, Leibnitz, Newton, Clarke, Milord Bolinbrok, & de pluſieurs autres Philoſophes, dont les génies ſublimes ont pénétré dans le Sanctuaire de la Nature & de la Raiſon. „ Or ces Oracles de l'hu-
„ manité entiere ne ſont (p) point du tout
„ de l'avis de Saint Athanaſe ſur le Cha-
„ pitre de la Trinité; & ils vous diſent
„ nettement que le Pere eſt plus grand
„ que le Fils.... Le célébre M. Newton
„ faiſoit à cette opinion l'honneur de la
„ favoriſer. Ce Philoſophe incomparable
„ & toujours ſûr dans ſes déciſions, pen-
„ ſoit que les Unitaires ou Déiſtes (q) rai-

(p) *Des Sociniens & Ariens*, tome 7, pag. 231, & ſuivantes.

(q) Ce chapitre 28 des Oeuvres mêlées de M. de Voltaire, traite *des Ariens*, ou *Sociniens*, ou *Anti-Trinitaires*, parmi leſquels il range beaucoup de grands hommes, comptant que leur autorité donnera de la force au parti, & il voudroit les confondre avec les Déiſtes modernes. Mais la différence eſt extrême. Les Ariens, les Diſciples de Servet & de Socin reconnoiſſent tous l'Inſpiration divine des Ecritures, & ils anathématiſent nos Déiſtes Eſprits forts, qui rejettent les Livres Saints. Les vrais Ariens ne s'entretiennent dans l'erreur ſur la Divinité de Jeſus-Chriſt qu'à la faveur de quelques paſſages de l'Ecriture expliqués trop à la lettre; & il n'eſt pas difficile de les ramener au vrai par une infinité d'autres qui les condamnent. Mais les Incrédules modernes ont ſenti qu'en admettant l'Inſpi-

„ ſonnoient plus géométriquement. Mais „ le plus ferme Patron de la Doctrine „ Arienne eſt l'illuſtre Docteur Clarke, „ uniquement occupé de calculs & de „ démonſtrations, aveugle & ſourd pour „ tout le reſte, une vraie machine à rai- „ ſonnemens. C'eſt lui qui eſt Auteur d'un „ Livre aſſez mépriſé ſur *la Vérité de la* „ *Religion Chrétienne.* Il ne s'eſt point „ engagé dans de belles diſputes ſcholaſ- „ tiques, que notre Ami appelle de *véné-* „ *rables Bilveſées.* Il s'eſt contenté de faire „ imprimer un Livre qui contient tous les „ témoignages des premiers ſiécles pour „ & contre les Unitaires, & a laiſſé aux „ Lecteurs le ſoin de compter les voix, & „ de juger. Ce Livre du Docteur lui a „ attiré beaucoup de partiſans, mais l'a

---

ration des Ecritures, il falloit reconnoître la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui y eſt clairement atteſtée en mille endroits. C'eſt pour cela qu'ils ont pris le parti de renoncer à la parole de Dieu écrite. Quand ces Meſſieurs ont nié les principes qui les confondent, ils s'imaginent que tout eſt dit & réfuté. Je n'ai qu'un mot à dire ſur cela : C'eſt que de tous les Héréſiarques, de tous les Hérétiques & de tous les Sectaires, ils ſont les premiers qui aient jamais porté l'audace juſqu'à cet excès. Preuve de ce que j'ai avancé dans mon *Avertiſſement* : Qu'ils ont imaginé des erreurs, auxquelles on n'avoit jamais penſé avant eux. Ce trait de diſtinction leur fait honneur.

„ empêché d'être Archevêque de Cantor-
„ bery.... Je crois que Clarke s'eſt trompé
„ dans ſon calcul, & qu'il valoit mieux
„ être Primat orthodoxe d'Angleterre (à
„ la maniere du pays) que Curé Arien ".

Ici je pris la liberté d'interrompre l'Oracle, pour lui repréſenter que je ſavois de bonne part ſur M. Clarke & ſur ſes Ouvrages des Anecdotes qui ne s'accordoient nullement avec ce qu'il venoit de dire.

Quelles ſont ces Anecdotes, me dit-il ? je ſerai charmé de les apprendre.

1°. On voit bien que vous n'avez pas lû ſon Livre ſur *la Vérité de la Religion Chrétienne*, & que vous vous en êtes rapporté à des Juges impoſteurs qui vous ont trompé. Vous dites que c'eſt un Ouvrage mépriſé. Il ne peut l'être que parmi les Déiſtes, qui voudroient ſe venger d'y être confondus par la force convaincante des raiſonnemens de l'Auteur.

2°. On convient que M. Clarke a été long-tems dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déjà Curé de la Paroiſſe Royale de S. Jacques de Londres. A ce titre il étoit odieux aux vrais Proteſtans ; & par la même raiſon, grand ami de la Reine Caroline, femme du Prince aujourd'hui régnant, qui jouoit l'eſprit fort, pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par

les inſtances de la Reine, qui la preſſoit de renoncer au Catholiciſme, promit d'embraſſer ſa Doctrine, ſi on lui prouvoit que le Verbe n'eſt pas Dieu. Elle pria M. Hooke de lui procurer une converſation entre M. Clarke & un Théologien Catholique, où l'on diſcuteroit la matiere. M. Hooke lui amena le Docteur Hawarden de la Faculté de Douai, qui commença la Conférence par demander à M. Clarke *s'il croyoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti ?* S'il le peut, ajouta-t-il, il eſt au rang des ſimples créatures; s'il ne le peut pas, il eſt donc Dieu, conſubſtantiel à ſon Pere. M. Clarke fut tellement embarraſſé & interdit par la queſtion, qui alloit droit au fait, qu'il ne put pas répondre une ſeule parole. M. Hibſon Evêque de Londres, préſent à la Conférence, éclata tellement de rire en voyant le grand Docteur des Ariens réduit au ſilence dès le premier mot, qu'il ſe retira, pour ne point augmenter ſa honte, & alla publier l'avanture par toute la ville. Il y eut d'autres Conférences qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de Saint Jacques. M. Hawarden les a fait imprimer en Anglois.

M. Clarke étoit de bonne foi dans l'Arianiſme, parce qu'il croyoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur

par

par ſa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire, pour concourir au prix des 50 liv. ſterling, ou environ 50 louis, fondé par M. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient mieux *la Vérité de la Religion Chrétienne, contre les Athées, les Déiſtes, les Païens, les Juifs, les Mahométans & autres Incrédules.* Digne fondation d'un homme tel que M. Boyle, qui produit tous les ans d'excellens Ouvrages en Angleterre, & qui mériteroit bien d'avoir des Imitateurs en France, pour y animer les Apologiſtes de la Religion.

M. Clarke prêcha donc dans l'Égliſe de S. Jacques ſes faux Sermons de Controverſe, où il ſuivit, dit ſon Editeur, tout le plan d'Abadie, & qui ont été réduits en ſon Traité ſur la Vérité de la Religion Chrétienne. Liſez le Chap. XVIIe. ſur la Trinité, & vous verrez comment il y parle de la Divinité du Verbe qui s'eſt incarné. „ Le ſecond Article de notre Foi, „ dit-il, porte que cet Etre exiſtant par „ lui-même (la Cauſe ſuprême & le Pere „ de toutes choſes) a engendré une Per„ ſonne divine, qui eſt émanée de lui „ avant tous les ſiécles, & cela d'une ma„ niere incompréhenſible ; Que cette Per„ ſonne eſt appellée *Logos, la Parole*,

„ *la Sageſſe, ou le Fils de Dieu; Qu'elle eſt* „ *Dieu de Dieu, & qu'en elle habite toute* „ *la plénitude de la Divinité*, c'eſt-à-dire „ qu'elle poſſéde tous les Attributs divins „ dans toute leur perfection ; Qu'elle eſt „ l'Image du Dieu inviſible, la ſplendeur „ de la Gloire du Pere, & l'empreinte de „ ſa Perſonne ".

„ Que cette Perſonne étoit au commen- „ cement avec Dieu ; qu'elle jouiſſoit avec „ Dieu de ſa gloire avant que le monde „ fût fait ; qu'elle ſoutient toutes choſes „ par ſa parole puiſſante ; qu'elle eſt enfin, „ pour tout dire, *Dieu ſur toutes choſes*, „ *béni éternellement* par communication de „ la gloire du Pere. J'avoue, continue M. „ Clarke, que la raiſon toute ſeule n'eſt „ pas capable de nous donner la connoiſ- „ ſance de ce Dogme. Mais elle acquieſ- „ ce à la découverte qui en eſt faite par la „ Révélation, & elle n'y trouve rien qui „ ſoit abſurde ou contradictoire. On ne „ ſauroit aſſez s'étonner de la hardieſſe de „ certains partiſans prétendus de la Raiſon, „ qui ſe récrient étrangement contre ce „ Dogme, & qui s'efforcent, &c ".

Après une Profeſſion de Foi auſſi ample & auſſi préciſe, je ſoutiens que M. Clarke n'a été dans l'Arianiſme ou le Déiſme que pendant un tems ; & que mieux inſtruit, il abandonna l'erreur en conſéquence de

ſes Conférences avec M. Hawarden. Témoignage authentique, qui prouve la force victorieuſe de nos Raiſons, ſous leſquelles le plus Savant des Ariens d'Angleterre ſuccomba. Eh pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les diſcuter d'auſſi bonne foi que lui? La ſincérité demandoit donc, à mon avis, que vous reconnuſſiez ſon changement. Car enfin, s'il étoit encore Arien, lorſqu'il fit l'Ouvrage dont nous parlons, ce Docteur, que vous appellez *une vraie machine à raiſonnement*, ne ſavoit nullement raiſonner, & la preuve s'en préſente d'elle-même par ce ſimple argument: Jeſus-Chriſt a dit qu'il étoit le Fils de Dieu, une même choſe avec lui; que toutes choſes leur étoient communes; qu'il avoit opéré de tout tems, & qu'il opéroit encore avec lui; & il faiſoit des miracles pour le prouver. S'il a dit vrai, donc il étoit Dieu, donc ſa Religion eſt divine. Mais s'il a trompé les hommes, donc ſa Religion n'eſt plus qu'impoſture; parce que Dieu ne peut approuver ni le menſonge ni le blaſphême. Or pour prouver, comme M. Clarke l'a fait, que la Religion Chrétienne eſt divine, il eſt indiſpenſable de croire que Jeſus-Chriſt eſt Dieu; ſans quoi le fondement même de l'édifice s'écroule. Il faut donc opter entre ces deux partis: Ou M. Clarke avoit

changé de ſentiment quand il prêcha ſes Sermons ſur la Vérité de la Religion Chrétienne ; ou, s'il étoit encore Arien, le voilà manifeſtement en contradiction avec lui même, & perſonne ne ſut moins raiſonner. Voulez-vous bien me réſoudre le problême ?

Je n'entre point dans vos queſtions, me répondit M. de Voltaire avec un peu d'humeur. *Ce qui eſt de certain* (*a*), c'eſt que M. Clarke avoit trop d'eſprit & raiſonnoit trop bien pour penſer comme les Catholiques. Ces misères ne ſont pardonnables qu'à des Philoſophes de vos écoles. Je les abandonne à votre Pere Mallebranche, dont on fait tant de cas parmi vous, & qui, au fond, n'étoit qu'un (*b*) Quakre. Mais reprenons le fil de notre Diſcours & les différentes manieres dont j'attaque votre Religion.

Ecoutez ce que j'ai répondu à la conſultation de Mad.... dans ma fameuſe *Epitre à Uranie*, que le Parlement s'aviſa de condamner au feu.

(*a*) Mot favori & tranchant de M. de Voltaire, dans ſes choſes les plus douteuſes & les plus fauſſes. C'eſt l'expédient par lequel il ſe tire de tout, & décide tout.

(b) *Tome 7, pag. 206.*

Tu veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucréce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau ;
Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés, dont la terre eſt remplie ;
Et qu'enfin ma Philoſophie
T'apprenne à mépriſer les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes ſens,
De ma Religion blaſphémateur profane,
Je veuille, par dépit pour mes égaremens,
Détruire, en libertin, la Loi qui les condamne.
Examinateur ſcrupuleux,
Je prétens pénétrer, d'un pas reſpectueux,
Au plus profond du Sanctuaire
Du Dieu mort ſur la Croix, que l'Europe révere.
L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher ſon Temple à mon œil téméraire ;
Mais la Raiſon qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi ſon flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un ton ſévere ;
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr ;
Un Dieu qui nous forma pour être miſérables ;
Qui nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir ;
Qui nous créa d'abord à lui-même ſemblables,
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais ſouffrir
Des tourmens plus épouvantables.
. . . . . .
Je ne ſuis pas Chrétien, mais c'eſt pour t'aimer mieux.
. . . . . .

On ſupprime ici plus de 80 vers, remplis d'imputations ſi atroces, & de blaſphêmes ſi affreux contre le Créateur & contre Jeſus-

Christ, qu'on n'ose les exposer aux yeux du Public. L'Auteur, après avoir feint que Jesus-Christ lui apparoît & lui reproche son Incrédulité, continue ainsi :

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure Vérité ;
A toi que la Nature honora d'un Génie
Qui seul égale ta beauté.
Songes que du Très-Haut la Sagesse immortelle
A gravé de sa main, dans le fond de ton ame,
La Religion Naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur,
Ne sont point les objets de sa haine éternelle.
Crois que, devant son Trône, en tous tems, en tous lieux,
Le cœur du Juste est précieux.
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,
Trouve plutôt grace à ses yeux,
Qu'un Janséniste impitoyable,
Ou qu'un Jésuite ambitieux.
Eh! qu'importe en effet sous quel titre on l'implore?
Tout homme le connoît, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas besoin de nos vœux assidus:
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices.
Il nous juge sur nos Vertus,
Et non pas sur nos Sacrifices.

Voilà le centre & les principes auxquels se rapporte tout ce que j'ai dit dans mes Ouvrages. Lisez-les avec attention, & vous verrez que je suis systématique.

Cela est clair, dis-je à l'Oracle ; après des sorties aussi vives sur Jesus-Christ & sur la Religion, on ne peut pas douter que vous ne soyez parfait Arien, parfait

Déiſte. Mais une choſe qui m'étonne, c'eſt que vous & vos Meſſieurs qui enſeignez le Déiſme dans vos Ecrits, & qui y faites tous vos efforts pour l'établir, vous rougiriez & ſeriez très-offenſés, ſi dans une compagnie reſpectable, ou même dans la ſociété ordinaire, on vous donnoit le nom de *Déiſtes*; vous vous retireriez bientôt avec la honte & la colere. Un Catholique ſe donne pour ce qu'il eſt; un Proteſtant avoue qu'il ſuit la Réforme; un Turc mettroit le ſabre à la main plutôt que de renier Mahomet & l'Alcoran; en général perſonne ne rougit de ſon ſentiment quand il le croit vrai; & aucun de vous ne veut convenir qu'il eſt Déiſte. Voilà une étrange Religion, & de bien foibles diſciples, qu'un enfant ou une femmelette font auſſitôt apoſtaſier! La plûpart de vos Ecrivains n'oſent finir leurs Ouvrages, ſans y avoir inſéré quelques correctifs en notre faveur; mais ſi groſſiers que perſonne n'y eſt trompé. S'ils ſont repris par le Miniſtère public, ils donnent ſur le champ les *Rétractations* les plus fortes & les plus humiliantes; je ne parle pas de la ſincérité. Quoi! ſeriez-vous contredits par la conſcience, confondus par la vérité, dépourvûs de réponſes, arrêtés par la politique, effrayés par la crainte du public qui ſe ſoulève contre vous? Ces motifs combattroient

bien votre cauſe. Quelle idée nous donnez-vous d'une Religion que vous abandonnez ſi promptement ? Je me rappelle que de tous les tems les Hérétiques ont eu pour maxime générale de déguiſer ou de renier leur ſentiment quand on le leur demandoit. Ils ne ſympathiſoient point avec la lumiere. Excuſez, je vous prie, la liberté de ma comparaiſon.

La prudence inſpire, me dit l'Oracle, la conduite que tiennent nos Ecrivains. Les préjugés ſont encore trop forts, & la lumiere trop foible, pour ſe déclarer ouvertement. Ceci eſt la réforme d'une Doctrine illuſoire, malheureuſement enracinée dans les eſprits. Il faut que la Philoſophie ait fait plus de progrès avant de s'en déclarer les Protecteurs. Donnez-vous patience, & vous verrez que nous nous montrerons un jour à viſage découvert.

Je n'en ſuis pas bien convaincu, lui répondis-je. Le Livre de l'avenir eſt un Livre bien obſcur & bien incertain pour les hommes ; ils y voient volontiers les Prophéties & le ſuccès des projets qui les flattent. Tout ce que l'on peut dire juſqu'à préſent, c'eſt que le paſſé ne vous donne pas de grandes eſpérances. Mais en attendant, ſi vous regardez votre entrepriſe comme une réforme de la Philoſophie, que vous voulez rendre meilleure

par une autre dont la Vérité vous paroît ſûre, pourquoi rougir des ſentimens nouveaux? Dès les commencemens du Carteſianiſme, tous les gens d'eſprit ſe diſoient Carteſiens. Dès que le Syſtême de Newton parut, une foule de Philoſophes ſe fit gloire de le ſoutenir hautement; & aucun de vos Meſſieurs n'oſe avouer le Déiſme, le Matérialiſme, ni la Religion purement naturelle. Pourquoi cela?

Ce ſont des lâches, me répondit l'Oracle avec vivacité. Pour moi, je dis nettement ce que je ſuis. Non-ſeulement je ne diſſimule point dans la converſation les bons mots & les ſatyres qui me viennent dans l'eſprit contre votre Religion; mais je les ai fait imprimer publiquement dans le Recueil de mes Ouvrages. Mon nom eſt à la tête, & mes diſciples (*c*) n'oſent encore mettre le leur.

Par exemple, vous regardez comme un miracle éclatant en faveur de votre Religion, qu'elle ſe ſoit établie dans le monde malgré les obſtacles qu'elle avoit à vaincre de la part des Empereurs Romains, & de

(*c*) D'environ trente Brochures que ces MM. ont données pour établir leurs différens ſyſtêmes, aucun n'a oſé mettre ſon nom que M. Touſſaint; encore l'a-t-il défiguré, en le gréciſant ſous celui de *Panage*.

leurs Miniſtres dans les Provinces, que vous dites avoir répandu des torrens de ſang, pour détruire juſqu'au dernier des Chrétiens : & moi pour vous enlever cette preuve de la Divinité du Chriſtianiſme, je ſoutiens hardiment, dans mon *Hiſtoire Générale*, que c'eſt la plus chimérique de toutes les illuſions. „ L'ignorance (*d*) ſe „ repréſente d'ordinaire ces Princes, & „ ſur-tout Dioclétien, comme un ennemi „ armé ſans ceſſe contre les Fideles, & „ ſon régne comme une S. Barthelemi „ continuelle. " Vain préjugé que je laiſſe aux Baronius, aux Pagi, aux Ruinart, aux Boſſuet, aux Fleury, aux Tillemont. Il eſt vrai que je n'ai jamais perdu mon tems comme eux, à étudier les anciens monumens de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*. Mais en revanche, j'ai bien lû la judicieuſe & ſincere Diſſertation du fameux Dodwel, ſur *Le petit nombre des Martyrs*. C'étoit un excellent Cacouac, rempli de l'eſprit Philoſophique, s'il y en eut jamais en Angleterre, & de qui j'ai appris beaucoup de

(d) *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, chap. 5. Liſez tout le chapitre où cette matiere eſt traitée, & vous verrez ſi le langage que je fais tenir ici à l'Auteur eſt autre choſe que le dévelopement de ſes paradoxes ſur ce point, démentis par toute l'Hiſtoire. Il faudroit un Livre pour en réfuter toutes les abſurdités.

bonnes choſes. La lecture de ſes Diſſertations m'a tenu lieu d'une infinité de Livres que je cite, & que je n'ai jamais vus.

Je veux donc vous aſſurer ſur ſa parole, qu'il n'y a pas eu la millieme partie des Martyrs, dont vos Hiſtoriens anciens & modernes ont fait mention. Les roues, les chevalets, les ongles de fer, les chaudieres bouillantes, les buchers ſont autant de fables inventées dans les ſiécles d'ignorance & de ſuperſtition par les faiſeurs de Légendes. N'allons point rendre barbares des Princes remplis de ſageſſe & d'humanité, pour trouver un miracle de trois ſiécles dans l'établiſſement du Chriſtianiſme. Inſenſiblement il gagna du terrein, & s'étendit naturellement comme toutes les Sectes de l'Erreur & de la Philoſophie; voilà le fait & la vérité.

„ Ce qui eſt de certain, c'eſt que le „ génie du Sénat ne fut jamais de perſé- „ cuter perſonne pour ſa croïance; & au- „ cun des Céſars n'inquiéta les Chrétiens „ juſqu'à Domitien. " Je n'en excepte pas même Néron. Je ſais ce que Suétone, Sulpice Sévère & Paul Oroſe, ont dit des cruautés horribles que ce Prince inhumain fit ſouffrir aux Fideles, & la vive peinture que Tacite nous en a laiſſée. Dodwel eſt bien bon d'en convenir. Pour moi, je nie tout, & je recuſe leur autorité.

Il s'en faut bien que je repréſente Trajan, Marc-Aurele & les Antonins, comme des Princes capables de verſer le ſang. J'aſſure expreſſément qu'ils ne furent point perſécuteurs. Il eſt vrai que les Apologies de S. Juſtin, de Tatien & d'Athénagore, leur furent préſentées pour les conjurer, & en même tems le Sénat, de ne pas ſouffrir qu'on fît mourir les Chrétiens par le ſeul motif de leur Religion. Mais, ou il faut que les Ouvrages qui portent leur nom, ſoient ſuppoſés, ou que les Auteurs aient été bien inſenſés d'oſer parler ainſi à des Empereurs qui ne perſécuterent jamais perſonne. J'en dis autant de l'Apologétique de Tertullien.

Inutilement Lactance & Euſébe, témoins oculaires de ce qui ſe paſſa dans l'Aſie & dans l'Egypte par les ordres de Dioclétien, rapportent des cruautés ſans nombre, & telles que l'on ne conçoit pas comment des hommes ont été capables de s'y livrer. Je ſuis convaincu que le zèle de ces deux Hiſtoriens avoit échauffé leur imagination, & qu'ils ont cru voir ce qui n'exiſta jamais.

A l'égard de tant d'*Actes de Martyrs*, rapportés par Dom Ruinart, ce Bénédictin ſuperſtitieux & fanatique, ce ſont autant de pieuſes rêveries, enfantées dans le cerveau des anciens Moines ſes

Confreres. Dodwel n'y penſoit pas, quand il en a reconnu la plus grande partie pour vraie.

Dès que j'ôte aux Chrétiens la gloire d'avoir verſé leur ſang, pour rendre témoignage à l'Evangile, vous comprenez que je ne ſuis guères diſpoſé à louer leurs vertus. J'ai fait l'éloge des Chinois, que j'appelle (e) le plus ancien & le plus ſage de tous les Peuples. J'ai donné les mêmes qualités aux Indiens. En vingt endroits de mes Ouvrages, j'ai préconiſé Socrate, Platon, Ariſtide, Titus, Trajan, Marc-Aurele, Antonin, Julien, & tant d'autres Païens, que je dis s'être rendus dignes des récompenſes immortelles, dont je les crois couronnés. J'ai cru même devoir rendre juſtice à Mahomet & à ſes Diſciples, des ſages maximes & de la bonne conduite que j'avois reconnues en eux.

Il étoit naturel que, dans une *Hiſtoire Générale*, où je parle de tous les ſiécles, de tous les Peuples, de toutes les Religions, je fiſſe un chapitre ſur celle des Chrétiens; que je diſſe quelque choſe de Jeſus-Chriſt, après avoir tant loué *Confucius*; que je donnaſſe du moins à entrevoir la rapidité inconcevable avec la-

(e) *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén.* chap. 1. & 11.

quelle l'Evangile s'eſt répandu en moins de deux ſiécles juſqu'aux extrémités de l'Univers, dont il a changé la face, comme j'ai remarqué les progrès immenſes du Mahométiſme dans ſes trois premiers régnes. Enfin on devoit s'attendre que je dirois quelque choſe de la ferveur des premiers Chrétiens, & de tant de beaux génies parmi les Apologiſtes & les Peres qui ont écrit en faveur du Chriſtianiſme. Cette matiere auroit fourni d'auſſi beaux traits pour le moins, que les Chinois, les Indiens, les Gaures & les Quakers ſur leſquels je me ſuis beaucoup étendu.

Mais elle étoit inſipide & odieuſe pour moi. Je n'y ai jamais apperçu que des ſuperſtitions, des vices, des cruautés & les horreurs du Fanatiſme. Cherchez bien dans tous mes Ouvrages, je vous défie d'y trouver une ſeule fois l'éloge des Chrétiens. Le premier Prince qui les a protégés, Conſtantin le Grand, étoit un monſtre à mes yeux. Voyez (*f*) toutes les barbaries que j'entaſſe ſur ſa tête, ſans avertir que la haine des Païens l'a chargé de tous ces crimes, la plûpart ſans fondement; & que, s'il en a commis, ils ſont antérieurs à ſon Baptême. Voyez les cruau-

(f) *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén.* chap. 5.

tés effroïables que j'impute aux Chrétiens de ſon tems en Syrie & dans la Paleſtine. Voyez comment je traite Charlemagne, le plus grand de nos Rois, parce qu'il étoit plein de zèle pour la propagation & le bon ordre de l'Egliſe. Je ne lui connois pas l'apparence d'une Vertu. Voyez enfin, ſi lorſque j'ai parlé des Chrétiens attachés à leur foi, j'ai jamais manqué de leur donner les titres de Superſtitieux & de Fanatiques. Je ſuis tolérant pour toutes les Religions du Monde; il n'y a que la leur qui me ſoit odieuſe.

Il en eſt un ſur-tout qui a échauffé ma bile plus que tous les autres, par un certain projet qu'il avoit conçu, mais qu'il n'a pu exécuter. C'eſt ce *Blaiſe Paſcal*, (g) ſi célébre dans le Monde par ſes découvertes, par le ſeul Ouvrage qu'il a

(g) *Voyez* le portrait contempteur qu'il en fait dans une de ſes *Epitres* au R. de P. *tome 6, pag.* 205. L'Auteur des *Penſées Philoſophiques* en juge tout différemment, *n.* 14. „ Paſcal, dit-il, avoit de la „ droiture; mais il étoit peureux & crédule. Elo„ quent Ecrivain & Raiſonneur profond, il eût „ ſans doute éclairé l'Univers, ſi la Providence ne „ l'eût abandonné à des gens qui ſacrifierent ſes ta„ lens à leurs haines, & qui ne méritoient pas d'être „ ſes Diſciples «. Concilie qui pourra ces caractères diſparates de peureux, de crédule, de raiſonneur profond, de beau génie, capable d'éclairer l'Univers, ſupérieur à tout Port-Royal. Voilà comment

donné, & par les matériaux qu'il amaſſoit pour en compoſer un autre ſur la Religion. Les principes qu'il devoit y développer, ſont tellement oppoſés aux miens, que je n'ai pu les lire, ſans en être courroucé juſqu'au fond de l'ame. A peine eus-je parcouru ſes *Penſées*, que je pris la plume pour les réfuter ; mais la colère qui me tranſportoit, m'offuſqua la raiſon. Au jugement de tous les gens ſenſés, on ne me reconnoît point dans un écrit ſi pitoïable ; & je le ſens moi-même, quand, à tête repoſée, je relis mes *Remarques*. La chienne de brochure ! Elle m'a fait mille fois plus de tort, que je n'en comptois faire à *ce Miſantrope ſublime, ennemi du genre humain.*

Je demande donc un peu d'indulgence au Public pour cette éclipſe paſſagere arrivée à mon génie, capable certainement de faire mieux ſur d'autres ſujets ; & j'en reviens au jugement que j'ai prononcé ſur moi-même. „ Quelle défiance (*h*) ne „ dois-je point avoir, moi qui, né avec des „ talens ſi foibles, accablé de maladies „ continuelles, (& d'ailleurs ſi rempli

---

ces Meſſieurs s'accordent avec eux-mêmes, & les uns avec les autres. Voilà l'uniformité de leur ſyſtême & leur judiciaire.

(*h*) Préface ſur la Tragédie de Mariamne.

„ de

„ de préjugés,) n'ai ni le don de bien
„ imaginer, ni la patience de corriger,
„ par un travail assidu, les défauts de mes
„ Ouvrages " !

L'Oracle parloit depuis long-tems, & avec tant de feu, qu'il en étoit épuisé & hors de lui-même. La derniere réflexion avoit sur-tout extrêmement affecté son ame. Il nous congédia, en nous disant de revenir le lendemain, parce qu'il avoit de nouvelles choses à m'expliquer.

Comme mon Introducteur m'avoit trahi sur mes premieres confidences, je ne m'avisai pas de lui en faire de nouvelles. Je me contentai de réfléchir à part moi sur les horreurs que l'Oracle venoit de nous débiter avec enthousiasme. Il m'auroit été facile de le confondre sur tout ce qu'il m'avoit avancé dans nos deux conversations. Mais une réfutation discutée auroit trop coupé le discours; elle nous auroit écartés; elle n'auroit point fini, & la chaleur de la dispute auroit bientôt rompu tout commerce. C'est ce que je ne voulois pas. Mon dessein étoit de laisser parler M. de V. en toute liberté, & de me couvrir du voile de la politesse & de l'admiration, pour voir jusqu'où il porteroit l'excès de ses égaremens. C'est le parti que je pris encore dans les conversations suivantes.

V. CONVERSATION.

JE trouvai l'Oracle bien remis de l'émotion où je l'avois laiſſé la veille, & je vis à ſon air ſerein, qu'il étoit de fort bonne humeur. Eh bien, me dit-il, nous diſcutames hier le fonds de votre Chriſtianiſme, examinons aujourd'hui quelques-uns de ſes Dogmes. Dans ce que j'ai le plus admiré en Angleterre & en Pruſſe, parmi les grands avantages & les traits de ſageſſe que je trouve dans ces deux Royaumes, rien ne m'a tant fait de plaiſir que *la Liberté* ineſtimable, accordée à tout particulier, de penſer, de dire, d'écrire, & de faire tout ce qu'il veut. De-là naît une infinité de Livres ſavans & admirables, où l'on plaide pour & contre la cauſe de tous les ſentimens & de toutes les Religions. Voilà ce que ne connoiſſent pas vos timides Croyans qui, ſe renfermant dans la ſphère étroite d'un ſeul parti, ne donnent aucun eſſor au génie, & aiment mieux le voir languir, que d'oſer franchir les barrieres des préjugés conſacrés par l'imbécillité de leurs peres. De telles chaînes ne ſont pas faites pour moi. J'aime à voyager dans toutes les régions de l'eſprit

humain, & quelquefois à m'y égarer volontairement. Je crois y voir de nouvelles beautés. Que m'importe ſi les autres ne les regardent pas comme telles ? il ſuffit qu'elles me plaiſent. Telle idée me flatte aujourd'hui que je rejetterai demain. Eſt un ſot qui ne trouve pas toujours des probabilités & des vraiſemblances pour contredire les Vérités les plus univerſellement reçues, & celles mêmes qu'il a établies.

J'ai cru, par exemple, pendant un tems la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame, ou du moins je paroiſſois la croire; car je m'exprimois ſur les biens éternels, juſte récompenſe du ſage, comme un homme fermement convaincu de cette eſpérance. Inſenſiblement cette certitude s'eſt affoiblie dans mon eſprit. Je me ſuis approché de ceux qui en doutoient, parce que c'étoient de ces Philoſophes que j'eſtime; j'ai ſouvent rapporté leurs paroles ſceptiques, & enfin j'ai commencé à héſiter comme eux (*a*).

Pour comble de malheur, je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts.
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.

(*a*) Lettre à Monſieur de Genonville, *tome 6, pag.* 240.

Eſt-ce là ce rayon de l'eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux ?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-même ?
Il naît avec nos ſens, croît, s'affoiblit comme eux.
Hélas! périroit-il de même ?
JE NE SAIS ; mais j'oſe eſpérer
Que de la mort, du tems, & des deſtins le Maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

A coup ſûr, ce langage vous paroîtra un peu extraordinaire ; car il y a là de quoi amuſer tous les partis, & rien qui puiſſe les contenter. Je doute de tout ce qui concerne cette matiere ; & je ne veux pas aller plus loin que Newton, qui ne s'étoit (*b*) „ point fait de ſyſtême ſur l'ame, „ ni ſur la maniere dont elle eſt unie au „ corps, & ſur la formation de ſes idées. „ Il croyoit ſeulement qu'il étoit poſſible „ qu'il y eût des millions d'autres ſubſ- „ tances penſantes, dont la nature pou- „ voit être abſolument différente de la na- „ ture de notre Ame... Ennemi des ſyſtê- „ mes, il ne jugeoit de rien que par ana- „ lyſe ; & lorſque ce flambeau lui man-

(b) *De l'Ame & des Idées*, tome 9, pag. 58. On prête ici des ſentimens fort injurieux à la mémoire de M. Newton. C'eſt à ſes Diſciples à le venger. On ne lit rien de tel dans ſes Ouvrages. M. de Voltaire ne l'a jamais vu : ſur quoi eſt-il donc fondé ?

„ quoit, il ſavoit s'arrêter “. Or comme l'analyſe ne démontre ni la Spiritualité ni l'Immortalité de l'Ame, il a dû être abſolument indécis ſur l'une & ſur l'autre ; & c'eſt auſſi à quoi je m'en tiens.

L'analyſe démontre ſi peu ces deux points, que tout ce que M. Loke a dit de mieux dans ſon Traité de l'*Entendement* eſt „ que nous n'avons pas aſſez de „ connoiſſance de la Nature pour oſer „ prononcer qu'il ſoit impoſſible à Dieu „ d'ajouter le don de la penſée à un Etre „ étendu quelconque.... Celui qui peut „ tout, ne peut-il pas faire penſer un „ Etre matériel, un atôme, un élément „ de la matiere? *On* (*c*) aſſure que New- „ ton croyoit la choſe poſſible ainſi que „ Loke.... Cependant affirmer que la ma- „ tiere penſe en effet, parce que Dieu a „ pu lui communiquer ce don, ſeroit le „ comble de la témérité ; mais affirmer „ le contraire eſt-il moins hardi “ ? Pour moi je ſuis ſi convaincu de cette importante Vérité, que je l'ai répétée

(*c*) Voilà la grande reſſource de M. de Voltaire, pour haſarder les plus groſſieres fauſſetés. Il fait toujours parler cet *On* chimérique. *On* aſſure, *on* a dit, *on* a fait imprimer, &c. Eh ! ne ſait-il pas que *on* eſt un menteur ? Les Ecrivains judicieux & ſolides n'emploient pas une pareille autorité.

plus de trente fois dans mes Ouvrages.

J'en ai fait la réflexion en les liſant, pris-je la liberté de dire à l'Oracle; & je n'ai jamais pu comprendre pourquoi vous y reveniez ſi ſouvent. Car enfin, vous convenez qu'on ne peut affirmer que la matiere penſe; & vous vous en tenez à demander ſeulement qu'on vous accorde la poſſibilité du fait. Eh bien! quand les Croyans en conviendroient, je ne vois pas que cette poſſibilité intéreſſe plus que la poſſibilité de mille mondes, différens de celui que nous habitons. Pourquoi donc rappellez-vous cette queſtion à tout propos? Je n'en apperçois ni l'objet ni la conſéquence.

Je le crois, me répondit l'Oracle, & bien d'autres que vous ne pénétrent pas plus loin. Si je n'avois pas des vues, pouvez-vous penſer que je rappellerois ſi ſouvent comme importante, une queſtion qui vous paroît frivole, & qui l'eſt en apparence? Puiſque vous venez ici pour vous inſtruire, je vais vous découvrir ce ſecret. Regardez-moi comme un bon pere de famille, plus que ſexagénaire, qui plante des avenues & des forêts dont il ne jouira jamais, & que ſes neveux ſeuls verront dans leur beauté. Je ne me flatte pas que l'hypothèſe de Loke ſera reçue de mon vivant; mais à force de la répéter & de la

rendre plausible, j'espere qu'un jour on la regardera enfin comme telle; & de cette possibilité une fois convenue, mes successeurs n'auront plus qu'un pas à faire pour passer à la réalité.

Quand on aura accordé que *la matiere quelconque* est susceptible de pensée, on se détachera bientôt de recourir pour cela à l'Ame, que Newton appelle *une substance incomprehensible.* On prouvera aisement que Dieu communique par sa Toute-Puissance (*d*) nos idées à nos sens; on le fera voir par la construction même de notre corps, dont chaque partie a ses propriétés différentes, & a été formée dans cette vue. Ce sera leur configuration particuliere qui déterminera l'espéce de nos pensées. Celles-ci deviendront communes aux Bêtes, qui sont pourvues des mêmes sens que nous. On comprendra désormais comment Archiméde ne différe d'une Taupe que

(d) *Voyez* le chapitre sur l'*Ame*, tome 7, pag. 279. Vous y trouverez que M. de Voltaire nous y égale absolument aux Bêtes sur le principe de la pensée. Est-ce à nous ou aux Bêtes à le remercier? Ailleurs, il nous met au-dessous d'elles. Voici ses termes: „ J'ose dire que la raison de l'homme ainsi „ obscurcie, est bien au-dessous des connoissances „ si bornées, mais si sûres, que nous appellons „ *instinct* dans les Brutes. *Tome 9, pag. 91* «. Ainsi nous voilà plus Bêtes que les Bêtes.

par une plus grande perfection des organes, & comment un enfant n'eſt eſſentiellement rien de plus qu'un petit chien; ainſi que je l'ai avancé. On concevra que les deſirs & les plaiſirs phyſiques ſont auſſi naturels & auſſi licites aux hommes qu'aux animaux; & comme il ſeroit abſurde de dire qu'il y a dans une autre vie des peines & des récompenſes pour les animaux, on ſentira le ridicule de croire qu'il y a quelque choſe à eſpérer ou à craindre pour les hommes. La démonſtration en eſt complette; puiſque les uns & les autres ſont uniquement de la même nature, c'eſt-à-dire, compoſés de la ſeule matiere, dont l'organiſation, qui eſt le ſujet où réſide la penſée, ſe diſſout après la mort. Qu'on vienne après cela menacer le genre humain de la damnation éternelle. Voilà où j'en veux venir en accoutumant les hommes peu à peu à croire que la matiere eſt ſuſceptible de penſée. Je poſe le fondement de l'édifice. Mes Diſciples en ſavent le plan; & ce ſera leur affaire de l'élever quand le moment en ſera venu.

Aſſurément, répondis-je à M. de V. vous aviez bien raiſon de dire, que ni moi ni beaucoup d'autres ne comprenions pas la fin & toute l'étendue de votre projet. Il eſt vaſte, ſolide & digne de vous. Je ne vois qu'une difficulté dans le ſuccès de ſon

exécution. C'eſt que tout porte ici ſur une ſimple poſſibilité, qui eſt de ſavoir ſi la matiere peut être ſuſceptible de la penſée. Or quand on vous l'accorderoit, croyez-vous qu'on ira tout d'un coup conclure qu'elle penſe en nous? Parce qu'une choſe eſt poſſible, donc elle l'eſt. L'Empereur du Mogol peut avoir vingt pieds de haut, donc il les a. En vérité ceux mêmes qui n'ont jamais étudié en Philoſophie ne vont pas ſi vîte en conſéquences. On pourroit bien vous appliquer ces paroles très-ſenſées, par leſquelles vous concluez le jugement que vous portez ſur la diſpute de M. Leibnitz & de M. Newton, au ſujet de la formation des idées: „ Quand même, dites-vous, (e) il ſeroit poſſible „ que Dieu eût fait tout ce que Leibnitz „ imagine, faudra-t-il le croire ſur une „ ſimple poſſibilité? Qu'a-t-il prouvé par „ tous ces nouveaux efforts? qu'il avoit „ un très-beau génie; mais s'eſt-il éclairé, „ a-t-il éclairé les autres? .... Si l'on veut „ ſavoir ce que Newton penſoit ſur „ l'Ame, ſur la maniere dont elle opere, „ & lequel de tous ces ſentimens il em„ braſſoit, je répondrai qu'il n'en ſuivoit „ aucun. Que ſavoit donc ſur cette ma„ tiere celui qui avoit ſoumis l'infini au „ calcul, & qui avoit découvert les Loix

(e) *Tome 9, pag. 67.*

„ de la peſanteur ? Il ſavoit douter “. C'eſt-à-dire, ajoutai-je, qu'après avoir bien donné la torture à ſon eſprit, il en revenoit au mauvais bon mot de Socrate ; & qu'il étoit auſſi peu avancé ſur la connoiſſance de lui-même, que le plus ignorant de tous les hommes. Je doute fort que ce génie ſublime s'y ſoit aſſez mal pris pour n'acquérir que des incertitudes ſur ſon Ame. N'eſt-ce pas bien la peine de conſumer ſon eſprit en frais, pour ne découvrir que des raiſons de douter, tandis que tout le monde en connoît d'invincibles, qui démontrent la néceſſité de croire ?

Puiſque vous m'avez permis les réflexions, ſouffrez que j'en faſſe quelques-unes ſur ce que vous venez de dire touchant la poſſibilité de la penſée comme propriété de la matiere. Vous ſuppoſez cette poſſibilité comme une vérité que perſonne ne conteſte ; & moi je penſe que c'eſt un tiſſu d'abſurdités, dont les preuves peuvent être portées juſqu'à l'évidence & à la démonſtration.

J'obſerve d'abord que vous n'êtes pas sûr de votre fait, puiſque vous dites : „ qu'affirmer que la matiere penſe en effet, „ parce que Dieu a pu lui communiquer „ ce don, ſeroit le comble de la témérité “. Voïez votre grand Panégyriſte *La Mettrie* dans ſon *Traité de l'Ame*, dans ſon *Homme*

machine, & dans ſon *Homme plus que machine*. Il eſt plus franc du collier que vous. Il dit nettement, & s'efforce même de prouver que toutes nos penſées ſont des modifications de la matiere ; & malgré les éloges pompeux dont il vous comble, vous prononcez un Arrêt foudroïant contre lui. Je n'aime pas cette guerre civile entre les gens du même parti. Elle ne marque pas l'union que la vérité met toujours parmi ſes Diſciples.

Je ne ſais ſi c'eſt par reconnoiſſance, ou par réflexion, ou par diſtraction, ou par oubli de votre premier ſentiment, que vous êtes tombé dans le ſien. *Je ſuis corps* (f) *& je penſe ; je n'en ſais pas davantage*, diſiez-vous en 1742. Voilà qui eſt clair. C'eſt déclarer hautement que vous ne connoiſſez dans l'homme rien autre choſe que ſon corps.

D'autres réflexions vous ſont venues avec le tems. Le cri public & un peu de honte vous ont apparemment fait ſentir en 1757, que vous vous étiez trop avancé, & trop mis à découvert par cette belle phraſe : *Je ſuis corps & je penſe ; je n'en ſais pas davantage :* car on ne la trouve plus dans votre édition de Paris. Vous vous bornez à ſoutenir fermement que la matiere eſt ſuſcep-

(f) *Lettres Philoſophiques*, art. de Loke.

tible de penſée. „ Cette idée (g) vous „ paroît digne de Dieu, ſi quelque choſe „ en eſt digne “. Prenant enſuite le ton dévot & ironique, vous nous apoſtrophez ainſi : „ Nous n'oſons affirmer que le Maî- „ tre abſolu de tous les êtres ne puiſſe „ donner auſſi des ſentimens & des per- „ ceptions à l'être qu'on appelle matiere... „ Tout cela nous a fait naître le ſoupçon, „ que, s'il le vouloit, il pourroit faire ce „ préſent à un atôme, conſerver à jamais „ cet atôme & ſon préſent, ou le détruire „ à ſon gré.... Vous bornez la puiſſance du „ Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous „ l'étendons auſſi loin que ſon exiſtence. „ Pardonnez-nous de le croire tout-puiſ- „ ſant, comme nous vous pardonnons de „ reſtreindre ſon pouvoir “.

Nous ſommes bien reconnoiſſans de l'indulgence que vous avez pour nous; mais il ne nous eſt pas permis d'avoir le même ſentiment à votre égard. Nous croïons même devoir vous déclarer que vous êtes dans des erreurs très-groſſieres ſur la nature des choſes & ſur la puiſſance de Dieu.

Des hommes qui prétendent éclairer & réformer la Philoſophie, des génies auſſi

(g) *Voïez* tome 7, chap. 34 & 35.

ſublimes que les vôtres, ignorent-ils donc que l'Etre ſuprême, en fixant la nature de ſes ouvrages, leur a donné des caractères qui les différencient les uns des autres, & les rendent inalliables entr'eux; des attributs, des propriétés incommunicables aux autres eſpèces ? Ne ſavent-ils pas que les eſſences des êtres ne peuvent pas changer; qu'un être ne peut plus demeurer ce qu'il eſt, & en même tems devenir autre choſe; que ſes qualités & modifications propres ne peuvent s'aſſortir avec celles d'une ſubſtance ou d'une faculté, à qui le Créateur a imprimé une nature eſſentiellement différente; en un mot, qu'il ne peut pas faire qu'une choſe ſoit telle & ne le ſoit pas ?

Dieu, dans toutes ces circonſtances, a bien voulu borner ſon pouvoir: en établiſſant de toute éternité l'ordre de l'Univers, il a conſenti de ſe donner à lui-même des impoſſibilités. Or il y en a dans l'ordre moral, & il y en a dans l'ordre phyſique.

Il ne peut pas faire que ce qui lui plaît lui ſoit en même tems déſagréable; que ce qui eſt digne de récompenſe, mérite ſes châtimens; que ce qui eſt vertu, bon, juſte, ſaint, ſoit vice, mauvais, injuſte, criminel.

Il ne peut pas faire qu'un homme ſoit un cheval, qu'un éléphant ſoit une fourmi,

qu'une pierre ſoit un aſtre ; que le feu ait les qualités de l'eau, que l'air ait celles de la terre, qu'un quarré ait la figure d'un triangle, qu'aucune eſpèce de poligone ait les propriétés d'un cercle ; que la racine d'un arbre en ſoit la fleur, la feuille ou le fruit ; que le blanc ſoit tout à la fois noir, jaune ou bleu ; que les modifications conſtitutives d'un métal ſoient en même tems celles d'un autre métal. En un mot, chaque être doit néceſſairement conſerver ſon caractère conſtitutif.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe changer la nature, la configuration d'un être, & de celui-ci en faire un autre. Ces métamorphoſes, au contraire, ſe répétent ſans ceſſe dans la nature par les diverſes formes que prend la matiere. Mais l'être changé, n'eſt plus ce qu'il étoit ſpécifiquement, il devient un Etre différent.

Ces vérités inconteſtables, que les enfans comprennent, ſont la ruine déciſive de votre ſyſtême ſur la poſſibilité de la penſée dans la matiere. Un Philoſophe ne doit avancer que ce qu'il conçoit, & rien de ce qui révolte les notions communes. Or, a-t-on jamais conçu dans elle autre choſe que l'étendue, la diviſibilité, la peſanteur, la couleur, l'inertie & la capacité paſſive d'être tranſportée d'un lieu à l'autre ? Dites-moi, je vous prie, par la-

quelle de ces propriétés elle pourroit devenir un Etre intelligent? En convenant, comme vous le faites, que ce seroit le comble de la témérité de soutenir que la matiere pense en effet, c'est reconnoître que la pensée ne lui est pas essentielle, mais qu'elle en seroit seulement une modification accidentelle, comme toutes celles dont la matiere est susceptible. Or, à quelle qualité rapporterez-vous cette modification? Sera-ce à l'étendue, à la pesanteur, à la couleur, aux poligones, à l'inertie, au mouvement? La pensée sera donc longue, large, colorée, à pans, inerte ou mobile? Il le faut nécessairement, puisque la matiere n'est pas capable d'autres modifications.

Supposons un pied cube de matiere pensante. Sera-ce la totalité, ou ses différentes parties qui auront des idées & des sensations? Si c'est la totalité, il faudra donc tout ce volume de matiere pour penser; on n'en pourra rien retrancher sans affoiblir ou diminuer la faculté & les actes de l'intelligence; une moindre quantité ne sera pas suffisante, & n'aura que des moitiés, des tiers, des quarts de pensées, ou quelques-unes lui manqueront entiérement: voilà des absurdités grossieres & révoltantes.

Mais j'en vois bien d'autres, si les sen-

timens & les perceptions peuvent être attachés à différentes parties de la matiere, ou à des atômes, comme vous le dites. Afin de me faire mieux entendre, je prends le corps humain pour exemple, d'autant plus que c'eſt le vrai ſujet dont il s'agit. Dans le ſyſtême du Matérialiſme, c'eſt par la diſpoſition propre & particuliere des organes que s'operent nos perceptions & nos ſentimens. L'une de ces diſpoſitions organiques me donnera la faculté de voir; une autre, la faculté d'entendre; celle-ci ſentira les odeurs; celle-là diſcernera les goûts; d'autres ſeront deſtinées aux réflexions ou à la mémoire; aucune de ces parties ne ſera propre aux fonctions de l'autre.

Or, s'il n'y avoit point d'autre faculté penſante ou ſentante dans l'homme que ces parties organiques, je ſoutiens que jamais il ne pourroit connoître ſes différentes ſenſations, les comparer entr'elles, ni juger de celle qui l'affecte le plus. Il faudroit pour cela que l'organe de la vue pût ſavoir ce qui ſe paſſe dans celui du goût; celui-ci dans l'organe de l'ouie, de l'odorat, de l'entendement, de la volonté; & voilà ce qui eſt phyſiquement impoſſible, ſans une faculté commune & ſpirituelle, à laquelle toutes les autres ſe rapportent. Je vais vous le démontrer.

Les

Les diverſes parties de la matiere forment chacune leur Tout à part ; toutes ſont diviſibles, différentes, indépendantes, abſolument incommunicables l'une à l'autre. Celles dont nous parlons le ſont d'autant plus entr'elles, que leur configuration eſt ſuppoſée eſſentiellement différente. Elles ne peuvent donc avoir ni rapport ni commerce mutuels. La faculté organique qui verroit, conſerveroit toujours pour elle ſa deſtination ; celle de l'ouie ne feroit pas entendre la faculté du goût ou celle de l'odorat ; l'organe qui réflechit ou qui combine ſeroit à jamais incapable d'avoir les ſenſations du tact & des couleurs. Il eſt donc impoſſible que nos ſentimens & nos perceptions ſoient uniquement attachés à différentes parties de la matiere, puiſque nous connoiſſons toutes les impreſſions de nos ſens. Chaque Etre naturel a ſa configuration & ſes modifications propres ; ni le contact ni le mouvement ne peuvent les communiquer à un autre. Mettez enſemble un globe, un quarré, une fleur, un grain de froment, un inſecte ; agitez-les tant qu'il vous plaira, & vous verrez ſi la nature & les caractères de l'un ſe communiquent jamais à l'autre. Il en eſt de même de nos organes. Ni leur proximité ni leur union au même corps ne peuvent faire paſſer de l'un à l'autre les

opérations qui leur ſont propres. Sentez donc l'impoſſibilité de la penſée dans les différentes parties de la matiere. Cette folle prétention renverſe tout l'ordre établi par la Sageſſe éternelle.

N'importe, pour ſoutenir votre thèſe, vous emploïez un raiſonnement que nous n'aurions jamais attendu d'un Philoſophe tel que vous; & le voici: „ Nous (a) découvrons tous les jours des propriétés „ de la matiere; c'eſt-à-dire, des préſens „ de Dieu, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord „ défini la matiere une ſubſtance étendue; „ enſuite nous avons reconnu qu'il falloit „ lui ajouter la ſolidité; quelque tems „ après il a fallu admettre que cette matiere a une force qu'on nomme *force d'inertie*; après cela nous avons été tout „ étonnés d'être obligés d'avouer que la „ matiere gravite... Enfin que le feu élémentaire ne tend point au centre comme les autres corps; mais qu'il s'échappe „ du centre en lignes droites de tous côtés". D'où vous voulez conclure que la poſſibilité de la penſée dans la matiere, que nous ne concevons pas aujourd'hui, pourra bien être quelque jour une découverte que le tems nous apprendra.

(a) *Tome 7, chap. 35*, ſur l'Ame, *pag. 283.*

Dans quelle Hiſtoire de la Philoſophie avez-vous lu que les propriétés naturelles de la matiere n'ont été découvertes que par degrés, & même dans ces derniers tems? Toute la terre vous dira que depuis Adam, perſonne n'a ignoré que la matiere eſt une ſubſtance étendue, par conſéquent ſolide, tendant vers la terre qui eſt ſon centre, immobile par elle-même; & que par un caractere propre au feu, il ſemble faire des efforts pour fuir ſon foïer, & remonter à la prétendue ſphère que lui attribuoient les Anciens. Les enfans de tous les ſiécles ont connu ce naturaliſme qui frappe les ſens, & vous nous le donnez comme une découverte précieuſe de la Phyſique, qui nous fait eſpérer qu'avec le tems nous découvrirons auſſi la poſſibilité de la penſée dans la matiere. Une cauſe eſt bien déſeſpérée, quand on eſt obligé pour la défendre d'en venir à de tels argumens. Moi, je raiſonne tout autrement que vous, & je dis : Puiſque de tous les tems on n'a connu pour propriétés eſſentielles & homogènes de la matiere, que l'étendue, la peſanteur, la diviſibilité, l'inertie, la gravitation & l'immobilité active, qui fluent toutes de ſa nature, on ne doit pas ſe flatter d'y découvrir des propriétés eſſentiellement contraires. Vous regardez encore l'étendue, la ſolidité, la

diviſibilité, la peſanteur comme des *préſens* faits par le Créateur à la matiere. J'oſe vous prophétiſer à mon tour, que jamais les Académies ne vous paſſeront la notion ni le terme. Dieu a fait à une pierre qui tombe ſur ma tête le préſent de m'aſſommer; à la pluie, le préſent de me mouiller; au feu, celui de me brûler, &c.

Vous êtes révolté, reprit l'Oracle, de m'entendre ſoutenir que la matiere eſt ſuſceptible de perceptions & de ſentimens. Préjugé & aveuglement de votre part.

„ La difficulté (*b*) conſiſte bien moins „ à deviner comment la matiere pourroit „ penſer, qu'à deviner comment une „ ſubſtance quelconque penſe. Vous n'a„ vez des idées que parce que Dieu a bien „ voulu vous en donner; pourquoi voulez„ vous l'empêcher d'en donner à d'autres „ eſpéces?..... J'ignore comment je vis, & „ comment je donne la vie; & vous vou„ lez que je ſache comment j'ai des idées? „ L'ame eſt une horloge que Dieu nous a „ donnée à gouverner; mais il ne nous a „ point dit de quoi le reſſort de cette hor„ loge eſt compoſé ".

S'il ne falloit que de l'eſprit pour perſuader, répondis-je à M. de Voltaire, perſonne ne ſeroit plus ſéduiſant que vous.

(*b*) Au même Chap. *pag.* 285 *& ſuiv.*

Votre ſtile & vos phraſes me rappellent ces ſtatues brillantes & giganteſques de Siam, que l'Abbé de Choiſi & le P. Tachard admirerent, croïant qu'elles étoient d'or maſſif; mais que M. Forbin de Janſon reconnut depuis n'être que de plâtre parfaitement ſurdoré. Tels vos raiſonnemens; il faut les examiner de près pour en connoître la valeur. On y eſt ſûrement trompé quand on s'en rapporte à l'impreſſion que fait leur éclat.

Un Joueur de Gibeciere, par ſes tours d'adreſſes, ſes propos & ſes grands mots, fait ſortir un Lapin de deſſous ſon gobelet, du nez, ou de l'oreille d'un manant. L'imbécille tout interdit, cherche à concevoir comment le Lapin a pu être dans un gobelet, dans ſon nez ou dans ſon oreille; & voilà mon idiot qui veut deviner ce qui ne peut pas être. Comme cet Eſcamoteur, (pardonnez-moi la comparaiſon) vous voudriez nous amuſer à deviner comment la matiere pourroit penſer. Et moi je vous arrête dès le premier mot, en vous ſoutenant l'abſurdité & l'impoſſibilité du fait & de la ſuppoſition. Je vous dis que non-ſeulement il eſt difficile, mais qu'il eſt inſenſé de vouloir deviner ce qui ne peut pas être. Que penſeriez-vous de moi, ſi je voulois deviner comment un muid de vin peut tenir dans une meſure de pinte;

comment, &c.? Vous ririez de ma ſimplicité, & vous auriez raiſon. Il en eſt ainſi de votre problême. Oui, je vous le répete: il eſt impoſſible que la matiere penſe, parce qu'elle n'eſt pas faite pour cela; parce que le Créateur lui a donné une nature toute contraire à la penſée; parce qu'un acte ou une modification qui n'ont ni étendue, ni couleur, ni diviſibilité, ne peuvent être l'acte ou la modification d'une ſubſtance, qui, par ſa nature, eſt étendue, figurée, colorée & diviſible. Il y auroit donc de la folie à vouloir comprendre le contraire de ces vérités inconteſtables.

Je vous embarraſſerois bien en vous demandant, par la raiſon des contraires, ſi vous penſez que Dieu peut donner aux Eſprits les qualités & les imperfections de la matiere? Si vous croïez la choſe poſſible, il pourra donc ſe rendre lui-même étendu, coloré, movible, diviſible, local, corruptible. Il en ſera de même de tous les Eſprits; & dès-lors vous changez leur nature. Si vous le niez, je vous répondrai que vous bornez la Toute-puiſſance divine, & je vous rendrai toutes les ironies par leſquelles vous croïez nous humilier. Vous voilà donc forcé ſans replique de reconnoître que Dieu même ne peut pas changer les natures & les eſſences, telles

qu'il les a établies dans ſes idées & ſes volontés éternelles. Croïez-moi, ſa Toute-puiſſance eſt aſſez grande, ſans qu'elle ait beſoin que vous l'étendiez à des chimères.

Cependant vous trouvez „ qu'il eſt „ moins difficile de deviner comment la „ matiere pourroit penſer, que de devi- „ ner comment une ſubſtance quelconque „ penſe ". Permettez-moi de vous dire que vous ſerez certainement démenti par tous les Philoſophes. Pour ſavoir à quoi s'en tenir avec vous, & fixer les deux termes de la comparaiſon, ils vous demanderont d'abord ſi vous reconnoiſſez des ſubſtances purement ſpirituelles? Si vous n'en croïez pas, vous voilà déclaré Matérialiſte, & qui plus eſt, Athée. Si vous en admettez, ils vous diront que la faculté de penſer eſt la nature même de ces ſubſtances ſpirituelles; & qu'en concevant leur nature, vous concevez dès-lors comment elles penſent. De la même maniere, que ſi j'ai l'idée d'un cercle, j'ai auſſi-tôt celle d'une figure dont toutes les extrémités ſont également éloignées de leur centre. Si donc je reconnois Dieu & les Eſprits créés pour des Etres ſpirituels, dès-lors je conçois & je conclus qu'ils penſent. Il n'y a là qu'une ſeule opération de l'Eſprit, & qui eſt fort ſimple.

Mais les Philoſophes vous diront qu'il y en a trois, & beaucoup plus compoſées, dans ce que vous prétendez être plus facile à deviner. 1°. Il faut ſuppoſer que la matiere change de nature pour devenir ſuſceptible de la penſée ; car vous convenez que ce ſeroit le comble de la témérité de dire qu'elle penſe ; & par ſurabondance de droit, je crois vous l'avoir bien prouvé. 2°. Il faut concevoir comment, reſtant toujours matiere, Dieu peut lui faire le préſent de l'intelligence. 3°. Il vous reſtera encore à deviner comment cette ſubſtance quelconque peut avoir des penſées. Voïez donc s'il eſt plus facile de deviner & concevoir comment la matiere peut penſer, que de deviner comment penſe une ſubſtance quelconque, même ſpirituelle.

Vous dites enſuite que vous ne ſavez pas comment vous avez des idées. Cela peut-être : mais je ne vois pas que vous en puiſſiez tirer aucune conſéquence raiſonnable. Prétendez-vous en inférer que vous n'avez pas d'idées ? Je ne ſaurois vous ſoupçonner d'une pareille rêverie ; car certainement vous croïez penſer. Voulez-vous conclure de ce mot, que nous ignorons ſi la matiere n'a pas des idées ? Si c'eſt là votre but, il eſt contradictoire à vos aveux ; & j'oſe aſſurer que la logique étoit bien loin de vous, quand vous avez

tiré une conſéquence ſi étrangere au principe. Apprenez-moi donc ce que vous voulez dire par cette nouvelle objection que vous nous faites.

Mais après tout, qu'importe que nous ſachions, ou non, comment nous avons des idées, pourvu que nous en ayions. Qu'importe à l'homme de ſavoir comment les alimens ſe convertiſſent en chyle, en ſang, en chair, en muſcles, en nerfs & en os, dès que ces opérations ſe paſſent régulièrement en lui? Ce ſont des ſecrets que le Créateur n'a pas jugé à propos de nous révéler, parce que la connoiſſance nous en étoit inutile, & peut-être dangereuſe, par les fraïeurs continuelles que nous auroit cauſé la vue d'un méchaniſme auſſi fragile. Ni vous ni moi ne ſavons en quoi conſiſte la configuration métallique de l'or & de l'argent. Eh bien, ſeriez-vous inquiet ou fâché, par ce motif d'ignorance, s'il vous arrivoit une ſomme conſidérable de quelque main généreuſe, qui auroit voulu ſe cacher pour ajouter un nouveau mérite à ſon préſent? J'ai de la peine à le croire.

Enfin, vous m'avez ajouté que „ l'Ame „ eſt une horloge que Dieu nous a donnée „ à gouverner; mais qu'il ne nous a point „ dit de quoi le reſſort de cette horloge „ eſt compoſé ". L'Ame, une horloge!...

Il me ſemble qu'à tous égards, il falloit dire le corps. La penſée a toute la gloire de l'invention ; mais je doute que vous y ayiez réfléchi avant de la mettre au jour. Si notre Ame eſt une horloge, voudriez-vous bien me dire en gros quelles en ſont les parties & la ſtatique ; quelle intelligence vous ſuppoſez en nous pour la gouverner ? Juſqu'à préſent nous n'avons connu dans l'homme que ſon corps & ſon ame. Si le corps eſt le gouverneur, il penſe donc ; il a par lui-même la prudence & la ſageſſe néceſſaires pour remplir une fonction ſi belle & ſi difficile ; il tiendra le premier rang ; à lui appartiendra la gloire du mérite des vertus, des grandes actions de l'ame qu'il aura bien gouvernée, &c. Je vous aſſure qu'à tout autre qui avanceroit une telle folie, qui réfléchiroit ſi peu, & ſe démentiroit ſi ſouvent, on pourroit bien lui dire : Monſieur, votre horloge alloit trop vîte avant hier ; elle retardoit hier ; elle s'arrête aujourd'hui ; ſomme toute, c'eſt une horloge en fort mauvais ordre.

Le fonds de votre embarras & de vos erreurs conſiſte en ce que vous cherchez votre ame où elle n'eſt pas. Vous voudriez vous en faire une image corporelle, & vous la repréſenter par des traits & des caracteres ſemblables à ceux qui frappent

nos ſens. Parce que vous ne pouvez y parvenir, vous concluez qu'elle n'exiſte point, ou que nous ne la connoiſſons pas : mais le ſens intime vous permet-il de révoquer en doute ſes opérations ? Si vous vous brûlez la main, vous ſentez de la douleur ; vous diſtinguez cette ſenſation de celles que cauſent en vous la lumiere, les ſons, les odeurs ; vous réfléchiſſez ſur elles, vous les comparez, & vous pouvez nommer celle qui fait plus d'impreſſion ſur vous. Ces opérations n'appartiennent certainement pas à la matiere, quoique la matiere en ſoit l'occaſion & l'inſtrument. Voilà ce que vous confondez par une illuſion peu digne des Philoſophes qui nous objectent leurs faux raiſonnemens. Comment ne voient-ils pas que ſi l'on donnoit une figure corporelle à l'ame, on anéantiroit ſon indiviſibilité & ſa ſpiritualité ; & qu'il y a de l'extravagance à nous demander de mettre ſous leurs yeux, & de leur faire toucher au doigt une ſubſtance que nous diſons être ſpirituelle ? C'eſt vouloir que nous prouvions préciſément le contraire de ce que nous avançons.

Au travers de tant d'obſcurités & de variations, je crois néanmoins appercevoir aſſez diſtinctement quelque choſe de fixe. N'avez-vous pas eu en vue de répandre des doutes ſur la nature, la ſpiritua-

lité, les opérations, & même l'exiſtence de l'ame? Dans les deux célébres chapitres qui traitent ce ſujet, l'un ſur Loke, l'autre ſur l'Ame, vous nommez quelquefois celle-ci, *ce qu'on appelle une Ame*; vous en accordez une aux Bêtes, en leur donnant des idées; vous attaquez plus ou moins ouvertement ce que la Raiſon & la Foi nous en diſent; d'autres fois vous paroiſſez déférer à l'une & à l'autre; vous revenez ſans ceſſe à la poſſibilité de la penſée dans la matiere, & vous n'êtes uniquement occupé qu'à groſſir & à multiplier les objections, ſans jamais établir ni reconnoître aucune vérité. Convenez que le ſcepticiſme ſur toutes ces queſtions étoit votre vrai point de vue.

Vous l'avez deviné, me répondit l'Oracle, & qui lira attentivement ces deux chapitres en ſera convaincu. J'ai ſuivi le ſyſtême de Loke, qui doute de tout ſur ce ſujet. „ Jamais (*c*) il ne fut peut-„ être un eſprit plus ſage, plus métho-„ dique, un Logicien plus exact.... Avant „ lui, de grands Philoſophes avoient dé-„ cidé poſitivement ce que c'eſt que l'a-„ me de l'homme; mais puiſqu'ils n'en „ ſavoient rien du tout, il eſt bien juſte „ qu'ils aient été tous d'avis différens.....

(*c*) Lettres Philoſophiques, chap. 34. *ſur Loke.*

„ Tant de Raiſonneurs ayant fait le rai-
„ ſonnement de l'ame, un ſage eſt venu
„ qui en a fait modeſtement l'hiſtoire....
„ Loke oſe avancer ces paroles : *Nous ne*
„ *ſerons peut-être jamais capables de con-*
„ *noître ſi un être purement matériel penſe*
„ *ou non*.... Pour moi je me vante de l'hon-
„ neur d'être en ce point auſſi ſtupide que
„ que M. Loke “.

J'avoue, répondis-je à M. de Voltaire, que jamais paroles ne furent tant répétées que celles que vous citez ici l'ont été par les Nouveaux Philoſophes. *Les Sentences d'or* attribuées à Pythagore ne furent pas plus révérées parmi ſes diſciples. Cependant ſi l'on vous démontre l'impoſſibilité de la penſée dans la matiere, que deviennent la belle phraſe de Loke & ſon autorité ? L'une & l'autre ne méritent plus que nos mépris. Or nous ne ſommes certainement point en reſte avec vous ſur ce point.

Mais je vois quelque choſe de bien plus embarraſſant pour vous. C'eſt que Loke vous donne des démentis auſſi formels que nous pourrions le faire ; & que lui-même ſe contredit ouvertement dans les principes dont il eſt ici queſtion.

1°. Vous nous dites d'un ton bien affirmatif : „ *Votre imagination* ni la mienne
„ ne peuvent concevoir comment un corps

„ a des idées ; & comprenez-vous mieux
„ comment une ſubſtance, telle qu'elle
„ ſoit, a des idées "?

Voilà préciſément ce que je vous diſois tout à l'heure : Que les *Nouveaux Philoſophes* veulent *imaginer* leur ame, & ſe la peindre comme un objet matériel ; & que ne pouvant y parvenir, ils concluent que nous n'en avons point, ou que nous ne la connoiſſons pas. Ecoutez comment Loke va vous répondre un peu malhonnêtement.

„ Je ſais (*d*) que certaines gens, dont
„ les penſées ſont, pour ainſi dire, en-
„ foncées dans la matiere, ſont portés à
„ dire, qu'ils ne ſauroient concevoir une
„ choſe qui penſe, &c. " Plus haut (*e*) il avoit dit : „ Perſonne ne peut abſolument
„ ignorer ce qu'il fait, lorſqu'il penſe ". Et dans (*f*) la ſuite : „ Voilà un petit
„ nombre d'exemples de divers modes de
„ penſer, que l'ame peut obſerver en elle-
„ même, & dont elle peut par conſé-
„ quent avoir des idées auſſi diſtinctes que
„ celles qu'elle a du blanc & du rouge,
„ d'un quarré ou d'un cercle ".

(*d*) LOKE. Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement, *Liv. II. chap. XXIII. n.* 22, *p.* 241.
(*e*) Ibid. *chap. I. n.* 25, *p.* 74.
(*f*) Ibid. *chap. XIV. pag.* 174.

2°. Toujours aveuglé par les ténébres où vous vous êtes mis vous-même, en fermant les yeux à la lumiere, vous nous faites ces queſtions, qui vous ont paru fort embarraſſantes: „ Vous ne concevez ni la „ matiere ni l'eſprit; comment oſez-vous „ en aſſurer quelque choſe ? Que vous „ importe que votre ame ſoit un de ces „ Etres incompréhenſibles qu'on appelle „ *Matiere*, ou un de ces Etres incompré- „ henſibles qu'on appelle *Eſprits* "? C'eſt-à-dire, ſelon vous, que nous ne concevons ni notre ame ni ſes penſées, & que nous n'avons la connoiſſance que des ſenſations qui ſe paſſent dans les organes de notre corps. Ecoutez M. Loke.

„ C'eſt (*g*) faute de réflexion que „ nous ſommes portés à croire que nos „ ſens ne nous préſentent que des choſes „ matérielles; chaque acte de ſenſation, „ à le conſidérer exactement, nous fait „ également enviſager des choſes corpo- „ relles & des choſes ſpirituelles. Car dans „ le tems que voïant & entendant, je „ connois qu'il y a quelqu'Etre corporel „ autour de moi, qui eſt l'objet de cette „ ſenſation, *je ſais d'une maniere encore* „ *plus certaine*, qu'il y a au-dedans de „ moi quelqu'Etre ſpirituel, qui voit &

(*g*) Ibid. *Liv. II. chap. XXIII. p.* 239.

„ qui entend. Je ne ſaurois, dis-je, évi-
„ ter d'être convaincu en moi-même, que
„ cela n'eſt pas l'action d'une matiere pu-
„ rement inſenſible, & ne pourroit ja-
„ mais ſe faire ſans un Etre penſant &
„ immatériel ".

3°. A votre tour vous démentez M. Loke, cet homme dont l'eſprit, la juſteſſe & la logique abſorbent votre admiration. Voici vos paroles bien remarquables : „ *Tout ce que je ſais*, dites-vous, „ c'eſt que je ne dois pas attribuer à plu-
„ ſieurs cauſes, ſur-tout à des cauſes in-
„ connues, ce que je peux attribuer à une
„ cauſe connue. *Or je peux attribuer à mon*
„ *corps la faculté de penſer & de ſentir ;*
„ donc je ne dois point chercher cette fa-
„ culté dans une ſubſtance appellée *Ame*
„ ou *Eſprit*, dont je ne puis avoir la
„ moindre idée ".

M. ajoutai-je à l'Oracle, vous m'embarraſſez beaucoup pour les termes de ménagement & de politeſſe que je voudrois garder avec vous. Quoi ! celui qui m'a dit que ce ſeroit le comble de la témérité d'affirmer que la matiere penſe, eſt-il le même que celui qui vient de me dire qu'il peut attribuer à ſon corps la faculté de penſer & de ſentir, préférablement à une ſubſtance appellée *Ame* ou *Eſprit*, dont il ne peut avoir la moindre idée ?

Voilà

Voilà ce qu'on ne voudra jamais croire, tant l'égarement & la contradiction ſont inconcevables. Si c'eſt ici votre dernier mot, on ne doutera plus que vous ne ſoïez Matérialiſte bien décidé.

Quand je réfuterois de moi-même cette prétendue attribution de la faculté de penſer & de ſentir à votre corps, vous ririez de mes raiſonnemens. Mais que répondrez-vous, ſi je vous montre que M. Loke, cet homme incomparable, rejette, comme contraire à toutes les lumieres de la Raiſon, ce que vous avancez? Ecoutez-le donc, & je vous en établis le Juge.

„ Le corps, nous dit-il (*a*), autant „ que nous le pouvons concevoir, n'eſt „ capable que de frapper & d'affecter un „ corps; & le mouvement ne peut pro- „ duire autre choſe que du mouvement, „ ſi nous nous en rapportons à tout ce „ que nos idées nous peuvent fournir ſur „ ce ſujet.... Or, dit-il encore (*b*), il „ ſera toujours autant au-deſſus des for- „ ces du mouvement & de la matiere „ de produire de la connoiſſance, qu'il „ eſt au-deſſus des forces du néant de „ produire de la matiere “. Voïez combien vos idées ſont éloignées des ſien-

(*a*) Ibid. *Liv. IV. chap.* 3, *n.* 6, *p.* 447.
(*b*) Ibid. *chap.* 10, *n.* 3, *p.* 518.

nes & de celles de tout le genre humain.

Mais consolez-vous de ces démentis ; M. Loke s'en donne bien à lui-même, & dès-lors, vous n'avez plus droit de vous fâcher contre lui. Un homme qui avance „ que nous ne serons peut-être „ jamais capables de connoître si un Etre „ purement matériel pense ou non “ ; & qui vous soutient après cela, que la pensée ne peut convenir à la matiere, ni comme effet, ni comme modalité, ainsi que vous venez de l'entendre, est un homme qui se contredit manifestement dans ses principes essentiels. D'où je conclus que ce Loke, tant vanté par les *Nouveaux Philosophes*, pour avoir hasardé le premier la possibilité de la pensée dans la matiere, n'est pas un si grand Philosophe qu'on veut nous le faire croire ; & même que vous vous repentez d'avoir dit que jamais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, & un Logicien plus exact.

L'Oracle rit de mes réflexions ; ce qui ne lui est pas ordinaire avec ceux qui le contredisent, & il changea de propos.

On s'étonnera, dit-il, tant qu'on voudra de mes variations, on en fera même l'Histoire si l'on veut ; jamais on ne m'ôtera la liberté de dire ce qui me vient dans l'esprit suivant le tems & les circonstances.

C'eſt une puérile timidité que de vouloir toujours marcher ſur la même ligne, par la crainte de tomber dans des précipices, pour peu que l'on s'en écarte ſur la droite ou ſur la gauche.

L'impreſſion qu'avoit fait ſur moi la force du ſentiment & de la vérité, m'éloignerent d'abord du Manichéiſme & du Fataliſme qu'il enſeigne. J'avois dit de fort belles choſes contre ces impiétés, en parlant de l'exiſtence de Dieu, de ſa Sageſſe & de ſa Providence. Mais comme je ne contractai jamais d'attachement indiſſoluble à aucune idée, je me réſervai la liberté d'écrire en d'autres tems tout ce qui me paſſeroit par la tête.

Ce fut dans un de ces momens où je me crois tout permis, que je compoſai la plus ſanglante & la plus horrible de toutes les Satyres contre le Créateur & contre ſes Ouvrages. L'Antiquité feignit dans les Titans une image des audacieux & des impies; mais elle n'en a fait que des pigmées, des timides & des lâches, par comparaiſon à ce que j'ai avancé. Pour donner à entendre que c'eſt la raiſon & le bon ſens qui parlent dans cette prétendue fiction, je la mets ſous le nom de Platon, le plus éclairé & le plus ſage des Philoſophes. Liſons enſemble cet endroit que les Cacouacs ont fort goûté.

„ Platon (c) rêvoit beaucoup, & „ l'on n'a pas moins rêvé depuis..... Voici „ un de ſes ſonges, qui n'eſt pas un des „ moins intéreſſans. Il lui ſembla que le „ grand *Demiurgos*, l'éternel Géometre, „ ayant peuplé l'eſpace infini de globes „ innombrables, voulut éprouver la ſcien„ ce des Génies qui avoient été témoins „ de ſes Ouvrages. Il donna à chacun „ d'entr'eux un petit morceau de matiere „ à arranger..... *Démogorgon* eut en par„ tage le morceau de boue, qu'on appelle „ *la Terre*; & l'ayant arrangée de la ma„ niere qu'on la voit aujourd'hui, il pré„ tendoit avoir fait un chef-d'œuvre. Il „ fut bien ſurpris d'être reçu avec des „ huées (d).

(c) *Songe de Platon, tome 8, p. 352.* C'eſt l'imitation, ou plutôt la copie d'une pareille chimere imaginée par l'Héréſiarque *Ménandre*, & adoptée par les Gnoſtiques dans leur ſyſtême des *Eons*. Voyez S. IRENE'E *contra Hareſes, Lib. 1, cap. 24. Nova Edit.*

(d) Les Manichéens diſoient que le Dieu de l'Ancien Teſtament étoit un Dieu mauvais & l'Auteur du mal. Leurs raiſonnemens n'avoient rien de plus fort, que ce que dit ici M. de Voltaire. C'eſt préciſément la Doctrine blaſphématoire de l'Anglois Wiclef dans ſon *Trialogue*. Je voudrois bien qu'on lût M. Boſſuet ſur l'impiété qu'il y a de nier la Divinité du Créateur & de ſes Ouvrages. *Hiſtoire des Variations, Liv. 11, n. 201. & ſuiv.* Ce qu'il dit ſemble être fait pour cet endroit.

„ L'un de ſes Confreres, qui étoit un
„ fort mauvais plaiſant, lui dit: Vraiment
„ vous avez bien opéré; vous avez ſéparé
„ votre monde en deux, & vous avez mis
„ un grand eſpace d'eau entre les deux
„ Hémiſphères, afin qu'il n'y eût point
„ de communication entre l'un & l'autre.
„ On gélera de froid ſous vos deux Pôles,
„ on mourra de chaud ſous votre ligne
„ équinoxiale. Vous avez prudemment éta-
„ bli de grands déſerts de ſables, pour
„ que les paſſans y meurent de faim &
„ de ſoif. Je ſuis aſſez content de vos
„ moutons, de vos vaches & de vos pou-
„ les; mais franchement, je ne le ſuis pas
„ trop de vos ſerpents & de vos arai-
„ gnées. Vos oignons & vos artichaux
„ ſont de très-bonnes choſes; mais je ne
„ vois pas quelle a été votre idée, en
„ couvrant la terre de plantes venimeu-
„ ſes; à moins que vous n'ayiez eu le deſ-
„ ſein d'empoiſonner ſes habitans. Il me
„ paroît d'ailleurs que vous avez formé
„ une trentaine d'eſpéces de ſinges, beau-
„ coup plus d'eſpéces de chiens, & ſeule-
„ ment quatre ou cinq eſpéces d'hommes.
„ Il eſt vrai que vous avez donné à ce
„ dernier animal ce que vous appellez
„ *la Raiſon.* Mais en conſcience, cette
„ Raiſon-là eſt trop ridicule & appro-
„ che trop de la folie. Il me paroît d'ail-

„ leurs que vous ne faites pas grand cas
„ de cet animal à deux pieds, puiſque
„ vous lui avez donné tant d'ennemis, &
„ ſi peu de défenſes; tant de maladies,
„ & ſi peu de remédes; tant de paſſions,
„ & ſi peu de ſageſſe. Vous ne voulez
„ pas apparemment qu'il reſte beaucoup
„ de ces animaux-là ſur la terre. Car,
„ ſans compter les dangers auxquels vous
„ les expoſez, vous avez ſi bien fait votre
„ compte, qu'un jour la petite vérole
„ emportera réguliérement tous les ans
„ la dixiéme partie de cette eſpéce; &
„ que la ſœur de cette petite vérole em-
„ poiſonnera la ſource de la vie dans les
„ neuf parties qui reſteront; & comme ſi
„ ce n'étoit pas encore aſſez, vous avez
„ tellement diſpoſé les choſes, que la
„ moitié des ſurvivans ſera occupée à
„ plaider, l'autre à ſe tuer: ils vous au-
„ ront ſans doute beaucoup d'obligation,
„ ils vous en remercieront tous les jours,
„ & vous avez fait-là un beau chef-
„ d'œuvre.

„ Démogorgon rougit; il ſentoit bien
„ qu'il y avoit du mal moral & du mal
„ phyſique dans ſon affaire; mais il
„ ſoutenoit qu'il y avoit plus de bien que
„ de mal. Il eſt aiſé de critiquer, dit-il;
„ mais penſez-vous qu'il ſoit ſi facile de
„ faire un animal qui ſoit toujours raiſon-

„ nable, qui ſoit libre, & qui n'abuſe ja-
„ mais de ſa liberté ? Penſez-vous que,
„ quand on a neuf à dix mille plantes à
„ faire provigner, on puiſſe ſi aiſément
„ empêcher que quelques-unes de ces
„ plantes n'aient des qualités nuiſibles ?
„ Vous imaginez-vous, &c. "

Mon goût pour les critiques hardies en ce genre réveilla ma verve au ſujet des déſaſtres affreux arrivés à Lisbonne au mois de Novembre 1755. Quelques-uns de vos Moraliſtes prétendirent que l'éclat de ces malheurs étoit un ſignal que le Ciel nous donnoit pour nous faire rentrer en nous-mêmes, & nous rappeller à lui ; que nous devions craindre pour nous, adorer les coups de ſa main vengereſſe, & que tout étoit *bien* dans l'ordre de ſes deſſeins éternels. Je ſaiſis l'occaſion d'examiner cette grande maxime : TOUT EST BIEN. Je n'ai omis aucune des raiſons qui peuvent en faire douter ; & je conviens d'avoir imité Bayle, qui a diſcuté le pour & le contre de toutes les queſtions épineuſes, ſur-tout de celle qui regarde la cauſe du bien & du mal, & qui n'a rien décidé. Pour écarter les ſoupçons & les cris auxquels je m'attendois bien, j'ai cru devoir emprunter pour un moment le langage de vos Pié-

tiſtes (*e*), & même le ton dévot, dans ma Préface, dans quelques vers & dans mes notes. Y ſera trompé qui voudra l'être. Mais tenez-vous-en à ces premiers vers : ils vous apprendront ce que je penſe de la nature & de la juſtice de ce fléau (*f*).

O malheureux Mortels, ô Terre déplorable !
O de tous les fléaux aſſemblage effroïable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez : *Tout eſt bien*,
Accourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés,
. . . . . .
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effraïant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix ?
Direz-vous en voïant cet amas de victimes,
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans ?
Lisbonne, qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne eſt abîmée, &, l'on danſe à Paris.
. . . . . .
Croïez-moi : quand la Terre entr'ouvre ſes abîmes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.

(*e*) Épithete que M. Panage nous donne par dériſion.

(*f*) Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, ou Examen de cet axiôme : TOUT EST BIEN : *tome 6, pag.* 335.

Ces deux traits lancés contre le Créateur & contre ſes œuvres, vous apprendront ma maniere ordinaire d'éclaircir & d'établir les dogmes les plus ſacrés : c'eſt en faiſant valoir (*g*) avec force tout ce qui eſt plus capable de les combattre. Quel danger y auroit-il de l'expoſer ſous les yeux de tout homme qui ſait lire ? Il y a dans Ciceron & dans Lucrece mille traits qui paroiſſent plus pernicieux (*h*), & cependant on en a fait de très-belles Editions pour l'uſage de Mgr. le Dauphin : pourquoi n'aurois-je pas la liberté de penſer & de parler comme ces grands hommes ?

On a fauſſement ſoupçonné Bayle de Manichéiſme, parce qu'il en a plaidé la cauſe avec toute la ſagacité de ſon eſprit. Mais l'eſtime (*i*) & le reſpect dont je ſuis pénétré pour ce célébre Sceptique, ſont les deux motifs qui m'engagent à faire ſon apologie. Je ſuis même ſa méthode ſur le chapitre de la *Liberté de l'Homme*. Je la reconnois cette Liberté

(*g*) Voyez *tome 9, p. 11, & ſuiv.* l'affectation avec laquelle il pouſſe au plus loin les objections des Matérialiſtes.

(*h*) C'eſt le raiſonnement de M. de Voltaire dans ſes notes ſur *ce Poëme*.

(*i*) *Voyez* le Temple du Goût, *tome 7*.

dans une (*k*) Lettre que j'eus l'honneur d'écrire au R. de P. & dans un Poëme exprès (*l*), où je ſuppoſe qu'un Ange deſcendu du Ciel eſt venu me convaincre de cette vérité. Mais il n'a pas levé tous les doutes de mon eſprit. Car je prétends qu'on peut faire *d'excellentes objections* contr'elle ; & à tout prendre, la choſe n'eſt pas ſi certaine que cet Eſprit céleſte me l'avoit aſſuré. Avez-vous lu les réflexions (*m*) que j'ai faites ſur cette matiere ?

Oui, Monſieur, je les connois, & elles ſont même aſſez préſentes à ma mémoire. Eh bien, comment les trouvez-vous ? Monſieur, je révere infiniment tout ce qui émane de votre plume. La réponſe eſt obligeante ; mais elle peut bien n'être qu'une politeſſe. Je veux que vous me diſiez franchement ce que vous en penſez, & je vous donne ma parole de ne le pas trouver mauvais. Puiſque vous me l'ordonnez, je le ferai d'autant plus librement, que tout ce que vous dites paroît tiré du fameux *Collins*, Magiſtrat de Londres, Auteur du Livre ſur *la Liberté de penſer*, & de

(k) *Tome 6, pag.* 200.
(l) *Ibid.* pag. 15.
(m) *Voyez tome 9, chap.* 4 & 5. Sur la Liberté de l'Homme.

plusieurs autres Ouvrages aussi hardis que philosophiques. Celui qu'il écrivit contre la Liberté de l'homme est, dites-vous, si bon & si excellent, que le Docteur Clarke n'y put répondre que par des injures. Quoique vous l'ayiez adopté & beaucoup loué, mes réflexions ne tomberont pas sur vous, ce sera l'affaire de Collins.

„ 1°. Les Plantes, dites-vous d'après „ lui, sont des Etres organisés dans les- „ quels tout se fait nécessairement. Quel- „ ques Plantes tiennent au régne animal, „ & sont en effet des animaux attachés à „ la Terre. Ces animaux plantes n'ont „ certainement point de Liberté". D'où vous prétendez conclure que les hommes n'en ont pas davantage. Voilà la premiere de ces *excellentes objections* que vous annoncez. Oh, je vous assure que si c'est-là le bon sens des *Nouveaux Philosophes*, nos cultivateurs & nos enfans en ont mille fois davantage. Car ils ne s'aviseront jamais de mettre l'homme en parallele avec l'herbe des champs.

„ 2°. Les Animaux brutes n'ont-ils „ pas (*n*) un sentiment, un instinct, une „ raison commencée, une mesure d'idées „ & de mémoire?.... Or il n'est pas vrai- „ semblable que ces Etres possédent ce

(n) *Voyez* le chap. sur l'Ame, *tome* 7, *p.* 279.

„ qu'on appelle *la Liberté*; on peut donc „ avoir des idées ſans être libre? " Quoi! vous mettez auſſi les bêtes parmi vos ſemblables; vous leur donnez de la raiſon, des idées & de la mémoire; vous ne connoiſſez de différence entr'elles & vous que du plus au moins?

Oh, que nous ſommes bien plus fiers! nous ne croyons point du tout être de la nature des bêtes, nous ne leur donnons pas même un commencement de Raiſon, ni conſéquemment la Liberté, qui eſt une ſuite de la Raiſon. Il faudroit leur ſuppoſer une ame, & nous ſommes bien loin de le croire.

„ 3°. Les hommes reçoivent & com„ binent des idées dans leur ſommeil. On „ ne peut pas dire qu'ils ſoient libres „ alors. N'eſt-ce pas une nouvelle preuve „ qu'on peut avoir des idées ſans être „ libre? " Si quelqu'un venoit vous faire cet argument: l'homme quand il dort a des yeux, des oreilles, un nez, une langue, & cependant il ne voit, ni n'entend, ni ne ſent, ni ne parle; donc il peut avoir des ſens, & n'en faire aucun uſage: vous lui diriez, mon ami, vous rêvez; apprenez à raiſonner avant de parler à gens qui ont le ſens commun; & ſachez que quand on diſcute la nature de l'Homme, on le prend toujours dans ſon

état naturel, tel qu'il doit être pour agir & converſer avec ſes ſemblables. Ne ferois-je pas un plaiſant argument, ſi je diſois : Tout homme qui a deux jambes, peut marcher. Or un paralytique a deux jambes, donc, &c. ?

„ 4°. L'Homme a par-deſſus les Ani-
„ maux une mémoire plus vaſte. Cette
„ mémoire eſt l'unique ſource de toutes
„ ſes penſées. Or cette ſource, commune
„ aux Animaux & aux Hommes, pourroit-
„ elle produire la Liberté? " Je ne m'étois pas même douté que la mémoire fût l'unique ſource de nos penſées. Si cela étoit, nous ne pourrions rien apprendre de nouveau; parce que, pour apprendre quelque choſe de nouveau, il faut mettre dans ſon eſprit des idées qui n'y étoient pas, & qui par conſéquent ne ſe puiſent pas dans la mémoire, comme dans la ſource de toutes nos penſées. Je vous ayoue que cette Philoſophie eſt toute nouvelle pour moi. Comme je ne l'entends pas trop bien, je ne ſais ſi elle ne ſeroit pas contraire à ce que vous avez proteſté, en réfutant les idées innées de Deſcartes.

„ Pour moi, diſiez-vous alors (o), je
„ me vante de l'honneur d'être en ce point
„ auſſi ſtupide que M. Loke. Je ne me

(o) *Voyez* le chap. 34. ſur Loke, *p.* 176, *t.* 7.

„ ſens pas plus diſpoſé que lui à imaginer
„ que quelques ſemaines après ma con-
„ ception, j'étois une fort ſavante ame ;
„ ſachant alors mille choſes que j'ai ou-
„ bliées en naiſſant, & ayant fort inutile-
„ ment poſſédé dans l'*Uterus* des con-
„ noiſſances qui m'ont échappé dès que
„ j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai
„ jamais bien pu rapprendre depuis ".
Il me ſemble que c'eſt aſſez bien tourner en ridicule cette mémoire univerſelle & préexiſtante, que vous appellez ici la ſource de nos penſées. Vos ennemis n'en pourroient pas dire plus de mal.

„ 5°. Les Hommes ne ſont-ils pas tous
„ déterminés par *leur inſtinct* ; & n'eſt-ce
„ pas la raiſon pourquoi ils ne changent
„ jamais de caractère ? Cet inſtinct n'eſt-
„ il pas ce qu'on appelle *le naturel ?* Si
„ l'on étoit libre, quel eſt l'homme qui
„ ne changeât ſon naturel ? Mais a-t-on
„ jamais vu ſur la terre un homme qui
„ changeât ſeulement de goût ? " Je ſa-
vois bien que les hommes ont chacun des goûts & des attraits naturels, ſuivant leur famille, leur patrie, leur éducation, l'habitude & la diſpoſition de leurs organes ; mais j'ignorois que ce fût-là un *inſtinct*. Je crois même qu'on feroit un fort mauvais compliment à un honnête homme à qui l'on diroit : Monſieur, votre *inſtinct*

vous donne du goût pour le gibier, pour la chaſſe, pour les livres; ou bien: Madame, votre *inſtinct* vous donne de l'amour pour le jeu, la danſe & les ſpectacles. Allez apprendre à parler aux gens, me répondroit-on. Vous nous prenez pour des chiens, des loups & des renards. Il eſt vrai que je pourrois m'excuſer, en citant la phraſe que vous ajoutez pour ſervir d'éclairciſſement & de comparaiſon très-honnête. „ Le loup a la perception de „ quelques moutons paiſſans dans une „ campagne, & ſon inſtinct le porte à les „ dévorer. *Un Conquérant auſſi a la per-* „ *ception d'une Province que ſon inſtinct le* „ *porte à envahir. Y a-t-il une grande dif-* „ *férence entre ce loup & ce Prince* "? Pour moi, je vous avoue que je ne me ſens point d'inſtinct pour ces raiſonnemens-là. Autant que je peux m'y connoître, l'inſtinct dans les animaux conſiſte dans la diſpoſition particuliere de leurs organes; & dès-lors il en réſulte des impreſſions néceſſaires & uniformes dans chaque eſpéce. Mais ce que nous appellons penchant & naturel de l'homme, eſt en lui une inclination bonne ou mauvaiſe, qui varie ſans fin dans les différens ſujets, & qui y change tous les jours. Vous m'étonnez de dire que perſonne ne change jamais de goût. Toute la terre vous démentira.

„ 6°. La volonté, dites-vous, n'eſt-„ elle pas toujours la ſuite des dernieres „ idées que l'on a reçues?" Non, vous répondrai-je, ces dernieres idées ne nous plaiſent pas toujours. Les anciennes, au contraire, ont acquis plus d'empire ſur nous, & ce ſont elles qui nous décident préférablement. La nouveauté n'entraîne que les eſprits foibles & volages, chez qui le dernier venu eſt preſque sûr d'avoir raiſon. „ Ces idées étant néceſſaires, „ ajoutez-vous, la volonté ne l'eſt-elle „ pas auſſi?" Non encore une fois; parce que toute idée ne nous décide pas infailliblement. La preuve en eſt ſenſible. Je délibere ſi je prendrai le parti des Armes ou celui de la Robe. Vingt raiſons de part & d'autre s'offrent à mon eſprit, qui me repréſentent les avantages & les inconvéniens de ces deux états. J'abandonne celles qui favoriſent les Armes. Je préfere les autres qui m'attirent vers le Barreau; & parmi ces vingt raiſons, il n'y en a qu'une qui me détermine: c'eſt la premiere à laquelle j'avois d'abord penſé.

„ 7°. Cet Univers ne paroît-il pas aſſu-„ jetti dans toutes ſes parties à des Loix „ immuables?" Eh, qui en doute? Mais qu'entendez-vous par-là? Voulez-vous dire que l'ordre établi par le Créateur pour les mouvemens céleſtes eſt invariable; que chaque

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 24 SEP 1958 OF OXFORD LIBRARY

chaque ſemence produit avec une uniformité merveilleuſe ſon eſpéce particuliere ; que les corps gravitent toujours vers leur centre commun ; que les Loix du mouvement ſont conſtamment les mêmes, &c. ? Perſonne ne vous le conteſte. Mais prétendez-vous que l'homme (a) eſt tellement aſſervi à des Loix immuables, qu'il en ſuit néceſſairement le cours, de même que les Etres phyſiques ; qu'il eſt entraîné par ce torrent, comme un fétu eſt emporté au gré d'un tourbillon ; que toutes ſes actions ſont auſſi invariablement réglées que les périodes des aſtres & de la Nature ; qu'il n'eſt pas ſeulement le maître de cracher à droite ou à gauche ? Il faudroit avoir perdu le ſens, pour avancer un paradoxe ſi hautement démenti par l'expérience & par la conſcience.

„ 8°. Si un homme pouvoit diriger à „ ſon gré ſa volonté, il pourroit alors dé„ ranger les Loix immuables “. Eh que dérangeroit-il ? Voyons. Le ſoleil iroit-il ſe lever & ſe coucher aux pôles ? Le cumin s'éleveroit-il à la hauteur des cédres, & les cédres ne s'éleveroient-ils plus qu'à la hauteur du cumin ? Les fleuves ſe glaceroient-ils en été ; & ſouffriroit-on des chaleurs

(a) C'eſt l'objet d'un Dialogue ſur la néceſſité & l'enchaînement des choſes, *tome 8, pag. 39.*

étouffantes en hiver ? Les saisons seroient-elles dérangées, & les louves enfanteroient-elles des agneaux ? Ce seroit-là un affreux bouleversement des Loix immuables ; & vous croïez qu'il arriveroit si l'homme pouvoit diriger à son gré sa volonté ? Vous ne sauriez l'avoir dit sérieusement ; & je ne croïois pas qu'on pût même l'écrire en plaisantant, encore moins qu'on pût l'avancer comme une *excellente objection.*

„ 9°. Mais par quel privilége, ajoutez-
„ vous, l'homme ne seroit-il pas soumis à
„ la même nécessité que les astres, les
„ animaux, les plantes, & tout le reste de
„ la Nature ? " Si vous blâmez cette exception comme une faute commise par votre Démogorgon dans la composition de l'Univers, parmi nous on en juge tout autrement. Nous l'admirons comme un trait de la Sagesse suprême, qui créa l'homme à son image, capable de connoître son Créateur, de l'aimer, de lui obéir, de mériter par sa soumission & par ses bonnes œuvres des récompenses ineffables. Il falloit pour cela qu'il fût libre ; qu'il eût la puissance de faire le mal comme le bien, afin que se portant à celui-ci, & préférant à tout la volonté de son Créateur, il.....

Je n'en étois qu'à la moitié de mes re-

marques ſur *les excellentes objections* de l'Oracle, quand il m'arrêta ici pour me dire que mes réflexions ne le convertiroient pas; que la Providence divine (*b*) eſt un myſtère incompréhenſible à la Raiſon; qu'il ne reconnoiſſoit rien de cette eſpèce; „ qu'une biſarre deſtinée (*c*) ſe „ joue de ce monde; & que rien ne juſ„ tifie ſi complettement ceux qui croient „ une fatalité à laquelle rien ne peut ſe „ ſouſtraire, que cette ſuite de malheurs „ qui a perſécuté la Maiſon de Stuart „ pendant plus de 300 ans ". (*d*) Il termina notre entretien par quelques autres ſentences.

Le Sort aveugle, Roi des aveugles Humains (*e*),
Contredit la Nature, & détruit ſes deſſeins.
Il affoiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au haſard, & rien n'eſt à ſa place.

„ A quoi tiennent (*f*) les révolutions? „ Un coup de pierre un peu plus fort que „ celui que reçut Mahomet dans ſon pre„ mier combat donnoit une autre deſtinée „ au monde..... Mais des hommes qui

(b) *Voyez* une Satyre de la Providence dans le Roman de l'Hermite, *tome* 8, *pag.* 256.
(c) *Tome* 14, *pag.* 173.
(d) *Tome* 17, *pag.* 310.
(e) Encouragement des Arts.
(f) De l'Alcoran & de Mahomet, *tome* 7, *p.* 431.

„ penſent (g) peuvent-ils croire que Dieu
„ prenne parti pour un petit peuple qui
„ combat contre un autre petit peuple
„ dans un coin de notre hémiſphère "?

Cette converſation me ſurprit pour le moins autant que les deux précédentes. M. de Voltaire s'y étoit hautement déclaré Déiſte, ennemi des Ecritures & de tout culte religieux. Ici il vient de me prouver bien clairement qu'il eſt Fataliſte & Manichéen. Je ne pus même m'empêcher de m'en expliquer ironiquement avec le compagnon de mon retour, au riſque d'être encore décelé.

Manès, lui dis-je, eſt aux yeux de votre Oracle, non le Saint-Eſprit & l'Apôtre de Jeſus-Chriſt, comme cet Impoſteur croïoit devoir le dire, pour donner du poids à ſes dogmes impies; mais c'eſt un homme divin, le Prophête de la Perſe & du Monde entier. Le Ciel lui avoit ſans doute fait connoître la différence des deux Principes, le combat perpétuel qui régne dans la Nature, & l'erreur où eſt le vulgaire de croire que *Tout y va bien*. Il penſoit en Philoſophe ſur la Fable de la Création rapportée par Moïſe, ſur la prétendue Théocratie des Juifs, ſur la nature de leurs Loix, de leurs Sacrifices, de toute

(g) Des Menſonges imprimés, *tome* 8, *p.* 99.

leur Religion, & sur les Révélations imaginaires faites à leurs Prophêtes. Il étoit sagement persuadé qu'il n'y a point de liberté ni dans Dieu ni dans l'homme ; qu'un aveugle Destin est le grand mobile de la Nature & de nos actions ; que les Juifs, les Chrétiens & les Païens adorent tous le même Dieu ; que cet Etre suprême est content du culte que les uns & les autres lui rendent ; que ce n'est point un mal de fléchir le genou devant une Idole ; que les Païens mêmes ne sont pas exclus de la béatitude céleste ; que notre ame n'est point différente de celle des Bêtes ; que le Baptême ni la Foi ne sont nullement nécessaires ; & que nous ne devons rien croire que ce que la Raison a préalablement bien compris. Enfin Manès eut ses Elus favoris qui possédoient plus éminemment le secret de ses mystères, & qui n'en communiquoient aux simples Auditeurs que ce qui étoit convenable à leur portée. Voilà, dis-je, à mon Introducteur, la pure Doctrine des Manichéens ; & il n'est aucune de leurs erreurs que votre Oracle ne nous ait enseignée. Que pensez-vous du parallele ?

J'avoue qu'il est frappant, répondit mon Gentilhomme. Mais à coup sûr M. de Voltaire n'a pas prévu toutes les conséquences de ce qu'il a dit.... Je changeai

de propos, pour finir cette matiere ; & je priai qu'on ne lui rendît pas ma réflexion, parce que je ne voulois pas me brouiller avec lui.

VI. CONVERSATION.

LORSQUE je retournai voir l'Oracle deux ou trois jours après, je ne m'apperçus pas qu'il eût été informé de ce que j'avois dit sur la conformité de sa Doctrine avec le Manichéisme. Il n'auroit pas manqué de m'en témoigner son mécontentement ; mais il ne m'en parla pas.

Il faut, me dit-il, que je vous entretienne aujourd'hui de la VERTU, suivant les principes de la nouvelle Philosophie.

Oh ! lui répondis-je, vous m'obligerez infiniment. J'ai lû différens livres de vos Messieurs qui m'ont bouleversé la tête sur ce sujet. Nos Docteurs disent tout simplement que la Vertu est une habitude de l'ame qui nous porte à des actions louables & religieuses ; comme le vice nous porte à celles qui sont honteuses & mauvaises. Les vôtres au contraire me donnent des notions toutes différentes, & auxquelles je ne comprens rien.

J'ai lû, par exemple, dans un Livre

fort mal intitulé, DE L'ESPRIT : Que la Vertu n'eſt autre choſe que le deſir du bonheur général ; *p.* 134. *& ſuivante.* Que par-là on nous en donne une idée nette & préciſe ; Que les actes de la Vertu different ſuivant les païs, les nations & les formes du gouvernement ; Que c'eſt une Vertu chez certains Sauvages de faire mourir leurs ſexagénaires ; chez d'autres de ne donner aucun ſecours à leurs malades à quelqu'âge que ce ſoit ; de les étrangler à l'Iſle de Formoſe, pour les arracher à la douleur ; parmi les Chinois, de détruire leurs propres enfans, de peur que les hommes ſe multipliant trop, la terre ne pût pas fournir à leur nourriture ; Qu'il faut ſacrifier à l'utilité publique juſqu'au ſentiment de l'humanité ; & que telle eſt la perfection de la Vertu. *p.* 80.

Ailleurs, l'Auteur renverſe toutes les notions qu'il avoit fait naître dans mon eſprit. La Vertu, me dit-il, *p.* 232. n'eſt & ne peut être fondée que ſur le plaiſir phyſique, l'amour de ſoi & l'intérêt perſonnel. Il m'aſſure, *p.* 276. que ſans la ſenſibilité au plaiſir & à la douleur phyſique, il n'y auroit rien de juſte ou d'injuſte, & que toute action eût été indifférente. Que l'amour, *p.* 361. eſt le principe efficace de la Vertu guerriere. Que

pour animer les jeunes Officiers, & en faire des Héros, il faudroit leur promettre les plus belles femmes du royaume; laiſſer aller leurs maîtreſſes à l'armée, les placer à côté d'eux au combat; que celles qui ne les auroient pas ſuivis, dévroient venir au devant d'eux à leur retour dans ce déſordre d'habillement & de parures que le tranſport leur inſpireroit; & qu'alors ces jeunes guerriers ſeroient yvres de vertu, &c. &c. &c. Que la Pudeur, *p.* 159, eſt une invention de l'Amour & de la Volupté rafinée. Qu'entre une femme prude & une femme galante, *p.* 86, il n'y a jamais que la beauté de différence. Que la Morale, *p.* 164, eſt une ſcience frivole, ſi on ne la confond avec la politique & la légiſlation. Qu'il faut éloigner bien loin de nous ces pédans, épris d'une fauſſe idée de perfection. Que rien n'eſt plus dangereux que ces Moraliſtes, qui recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent en tous les cœurs anéantir les paſſions. Ils ne ſentent pas que leurs préceptes ſeroient la ruine des nations qui les adopteroient.

J'analyſe les avantages qu'il promet de ſon ſyſtême ſur la Vertu, & les voici, *p.* 167. *& ſuiv.*

1°. Le particulier plus inſtruit, ſeroit

moins dépendant de l'opinion des autres.

2°. Il ſeroit affranchi de la crainte puérile du ridicule fantôme qu'anéantit la préſence de la Raiſon.

3°. Il ſecoueroit le joug de ces Moraliſtes atrabilaires, à la critique deſquels on ne peut échapper dès qu'on a le malheur d'en être connu.

4°. Uniquement ſoumis à la Vertu, telle que nous venons de la faire connoître, il pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces ſentimens mâles & courageux, qui forment le caractère diſtinctif de l'homme vertueux.

5°. La connoiſſance de nos principes ci-deſſus établis lui donne une idée nette & sûre de l'honnête.

6°. Elle arrache ſon ame à toute eſpéce d'inquiétude.

7°. Elle aſſure le repos de ſa conſcience.

8°. Elle lui procure en conſéquence les plaiſirs intérieurs attachés à notre vertu.

9°. Conſéquemment à ces principes, on pourroit, ſi j'oſe le dire, compoſer un *Catéchiſme* de Probité, dont les maximes ſimples, vraies, & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux peuples, que la Vertu, invariable dans l'objet qu'elle ſe propoſe, ne l'eſt point

dans les moyens propres à remplir cet objet.

10°. On verroit dans cet admirable Catéchiſme, qu'il faut regarder toutes les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; que c'eſt au beſoin de l'Etat à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris ; & enfin au Légiſlateur à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vicieuſe, & devient vertueuſe.

11°. Par ce moyen le Légiſlateur éteindroit les torches du fanatiſme & de la ſuperſtition. Il ſupprimeroit les abus ; il réformeroit les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'univers.

12°. En affoibliſſant la ſtupide vénération des peuples, on mettroit les Souverains en état de purger la terre des maux qui la déſolent.

Ne venez pas m'alléguer les oppoſitions de la Probité, de la Prudence & du Bon-Sens. Leurs cris ne méritent pas qu'on les écoute. La Probité, *p.* 133. ne peut être que l'habitude des actions utiles à la Nation ; comme perſonnelle, & ſe rapportant au commerce de la ſociété, elle n'eſt encore rien. Cette Prudence, *p.* 582, ſi vantée n'eſt pas une Vertu ſi deſirable qu'on l'imagine ; elle devien-

droit même le don le plus funeſte que le ciel pût faire aux hommes, s'il la rendoit commune à tous les citoïens. Enfin, ce beau ſens commun que je mépriſai toujours, ſa prétendue ſageſſe & bonne conduite ne ſont que l'appanage, *p.* 600. de la médiocrité de génie. Ceux qui s'en glorifient, *p.* 369. ſont plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas que par les biens qu'ils font. Ils ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la Vertu, parce qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter. S'ils connoiſſent le plaiſir, ce n'eſt que pour le fuir. C'eſt néanmoins ſa préſence & ſa vue toute-puiſſante qui brave les malheurs éloignés, & anéantit ſagement la prévoyance. Convenez, M. que l'Auteur de l'Eſprit embrouille furieuſement les idées du genre humain ſur la nature de la Vertu.

Oh, me répondit M. de Voltaire, ne me parlez pas de cet Ecrivain. Sa témérité nous a trop compromis; & nous délibérons ſi nous ne le retrancherons pas de notre Corps. Il a voulu ſe faire un nom dans la poſtérité en compoſant un Livre, & il n'a que trop bien réuſſi pour ſon malheur & pour le nôtre. Vous avez entendu nommer ce fou, qui voulant faire parler de lui dans les ſiécles à venir,

s'en alla, la torche à la main, mettre le feu au Temple de la grande Diane. Au reſte, les idées de cet Auteur lui ſont propres, & vous ne trouverez rien de ſemblable dans nos autres Ecrivains.

Rien de ſemblable! repris-je, je n'en ai que trop lûs pour vous aſſurer le contraire. Eſt-ce pour faire des vertueux & des familles heureuſes que l'Auteur des Lettres Juives (*h*) apprend à la Jeuneſſe, que l'Amour eſt un préſent de la Divinité; qu'on ne doit point rougir d'y être ſenſible, ni d'en ſuivre les impreſſions naturelles, qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par la débauche?

Eſt-ce la Vertu qui inſpiroit l'Auteur hypocrite & inſidieux *des Mœurs*, quand il écrivit ces paroles: " Les Moraliſtes „ déclament contre les paſſions, & ne ſe „ laſſent point de vanter la Raiſon. Je ne „ craindrai point d'avancer qu'au contrai„ re, ce ſont nos paſſions qui ſont inno„ centes, & notre Raiſon qui eſt coupa„ ble (*i*)"?

Eſt-ce une grande preuve de pudeur & de vertu que d'avoir mis pour frontiſpice aux *penſées Philoſophiques* une fem-

(*h*) Lettre 47.
(*i*) Les Mœurs, *pag.* 80.

me nue dans l'attitude la plus indécente ; de commencer l'Ouvrage par faire l'apologie des Passions qui y répondent, & de s'élever avec zéle contre les moyens que la Religion inspire pour les contenir ?

Est-ce la Vertu qui parle ainsi dans l'*Histoire d'Ema*, *p.* 90. " La Raison dit „ aux jeunes personnes qu'il faut être cir„ conspecte avec les femmes & sévére „ avec les hommes ; & moi je vous dis au „ contraire qu'il faut être fiere avec les „ femmes, & facile avec les hommes ?... „ La Raison perd son crédit sur nous, „ pour nous avoir abusés tant de fois. „ *p.* 236.

Meres, mettez les Livres de ces Messieurs entre les mains de vos filles, & vous verrez comment elles deviendront bientôt *vertueuses* à la façon des *Nouveaux Philosophes*.

Ecoutez ce que dit l'Auteur bien connu de *l'Histoire de l'Ame*, *p.* 173. Si ce n'est pas sans plaisirs que la Raison nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainsi.... Pourquoi un Philosophe se refuseroit-il aux plaisirs, pour lesquels les sens ont été faits ?

Mais laissons-là les maximes licencieuses, les obscenités & le Cynisme dont vos Ecrivains sont remplis, & que je me donnerai bien de garde de transcrire. Reve-

nons à la promeſſe que vous m'avez faite de me parler de la Vertu. Ce ſont vos principes que je deſire de ſavoir, bien convaincu qu'ils ſont très-oppoſés à ceux dont je viens de vous donner un échantillon.

M. de Voltaire chercha d'abord dans ſon *Diſcours* (k) *ſur la vraie Vertu* quelque trait qui pût m'en donner une idée, & la peindre par ſa beauté, ſon caractere & ſes œuvres. Mais il n'y trouva que des déclamations vagues contre la bonne foi mutuelle des Princes, contre Brutus, Zénon, les Religieux, les Convulſionnaires, les Magiſtrats, & l'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques.

On ſe forme de la Vertu, me dit-il, un fantôme plus capable de nous en éloigner, que propre à la rendre aimable & praticable. Un antique préjugé a fait croire qu'elle avoit pour fondement les principes d'une Religion véritable, & qu'elle exigeoit de nous des devoirs & un culte pur envers la Divinité. Belle chimère! Je la vois cette Vertu à ſon plus haut degré dans Socrate, Platon, Titus, Trajan, Antonin, Marc Aurele & le célebre Julien; & je n'en apperçus pas même l'ombre depuis le premier des Chrétiens juſqu'à ceux

(k) *Tome 6, p. 42.*

de nos jours. C'eſt ce qui m'a empêché d'en louer jamais aucun.

Je regarde comme une foibleſſe, bonne pour les dupes, de croire que la Vertu défende à l'homme la jouiſſance des plaiſirs & des voluptés qui flattent nos ſens. Liſez mes Lettres libres (*l*) ; & ſi vous avez oublié les mœurs & les maximes des Epicuriens & des Cyniques, vous les retrouverez toutes dans les miennes. J'en faiſois mon ſyſtême & ma gloire.

Voyez mon Poëme du *Mondain*, où j'avois parlé ſi librement ſur la Religion & ſur les mœurs, que le Cardinal de Fleury me fit ſignifier un ordre de ſortir du royaume ; & auſſi pour mon Epître à Uranie. C'eſt l'époque de mon premier voyage en Pruſſe en 1736. Voyez mon *Apologie du Luxe*, où je confirme tout ce que j'avois dit dans le Mondain. Voyez mon *Epitalame* ſur le mariage de M. le Duc de R.... où je conſeille à ſa femme de ſe venger des infidélités qu'elle en recevra.

Il eſt en effet ridicule que les Loix de l'Europe (*m*) répriment les inceſtes, les adulteres & les divorces. Les Orientaux ont été beaucoup plus ſages de n'avoir

(l) *Tome 6, p. 216. & ſuiv.*
(m) *Tome 11, p. 239.*

jamais gêné les particuliers sur les femmes que l'on pouvoit aimer. Voyez surtout mon célèbre Poëme sur *la Pucelle d'Orléans*, auquel j'ai mis la derniere main depuis que je sens & que je répete sans ceſſe qu'il me reſte fort peu de jours à vivre. Mais je me ſuis hâté de le finir comme un monument qui conſtatera à la poſtérité ce que j'ai toujours penſé ſur la Vertu. Cherchez dans telle langue qu'il vous plaira un Poëme auſſi rempli de tout ce que vos Piétiſtes abhorrent; je vous défie d'en trouver un ſeul. Auſſi, aucun d'eux n'oſe le lire, ou ſe vanter de l'avoir lu. Ce ſont des Dévots & des Cagots, qui ne méritent pas les gentilleſſes qu'un Poëte aimable & galant ſe donne la peine d'écrire (*n*).

Il eſt vrai, Monſieur, que vous leur en avez donné cent fois les épithétes, & qu'ils ne s'en fâchent pas. Par ce mot de *Dévots*, diſent-ils, M. de Voltaire entend-il nous reprocher que nous ſommes *dévoués* à

(*n*) On dit qu'un ennemi de M. de Voltaire, que je ne nommerai pas, a ajouté par haine pour lui les deux derniers Chants de *la Pucelle*, que l'on aſſure être plus infâmes que tout ce qui précéde. Si le fait eſt vrai, M. de Voltaire eſt bien en droit d'en porter ſes plaintes au Public, & il ne peut même s'en diſpenſer.

Dieu,

Dieu, à ſa Religion, à ſes Loix; car c'eſt-là proprement ce qui eſt ſignifié par ce terme? Si c'eſt-là ce qu'il veut dire, il nous fait honneur. Nous voudrions qu'il nous reſſemblât. S'il confond ce titre avec celui de *Cagots*, nous mépriſons la calomnie, qui voudroit nous flétrir par des traits dont la haine & la noirceur l'arment contre nous. Les mœurs des vrais Croyans s'accordent avec leur Doctrine. L'une & l'autre ſont le ton de la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, des honnêtes gens. Si vous en voulez la preuve, vos Philoſophes eux-mêmes vous la donneront. Lorſqu'ils ſe trouvent dans un monde décent & reſpecté comme tel, n'ayez pas peur qu'ils oſent ſe mettre à découvert ſur leurs principes & ſur leur morale, ni qu'ils avouent dans la converſation ce qu'ils ont publié dans leurs écrits. Vrais Geais de la fable, ils ſe parent de nos plumes, ils empruntent notre langage, & ils deviennent nos ſinges. S'ils penſent mieux que nous, pourquoi ne parlent-ils pas comme ils penſent? C'eſt donc eux qui méritent les titres d'Hypocrites & de Cagots.

C'eſt une lâcheté, répondit M. de Voltaire, dont je les ai ſouvent repris, & que je voudrois corriger en eux par l'exemple que je leur donne. La liberté mâle avec laquelle je ſuis né m'interdit toute poli-

tique ; & ce que je penſe, je le dis ouvertement.

Je laiſſe au vulgaire la foibleſſe de reſpecter les Rois, de les croire ſenſibles, capables d'aimer la probité & la vertu, d'en ſavoir faire un juſte diſcernement, & de ſe les attacher par des bienfaits. Une expérience perſonnelle ne m'a que trop convaincu du contraire ; & elle m'a déterminé à faire un divorce éternel avec eux, & à dire hautement tout ce que j'en penſe.

Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins (*a*),
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirénes,
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit : je vous aime ; & j'ai cru, comme un ſot,
Qu'il étoit quelqu'idée attachée à ce mot.
J'y fus pris : j'aſſervis au vain deſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et perdant la Raiſon, dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſiere !
A peine de la Cour j'entrai dans la carriere,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs, beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours ſans Maître.

La connoiſſance que j'ai des Cours,

(*a*) De la modération en tout, *tome 6, p. 28.*

tant par l'hiſtoire que par moi-même, m'a convaincu qu'il n'y a dans toutes (*b*) que conflicts d'autorité, mêlange de Religion, de ſuperſtition, de foibleſſe, de méchancetés, d'injuſtice & de cruautés.

Et vous de Borgia déteſtables maximes (*c*),
Science d'être injuſte à la faveur des Loix,
Art d'opprimer la Terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des Rois.

Leurs troupes, dont la fureur ou la licence dévaſte les campagnes, les villes, & l'humanité „ ne ſont pas (*d*) ce qu'il faut „ punir: *ce ſont les Princes mêmes*, ces „ barbares ſédentaires, qui du fond de „ leur cabinet ordonnent dans le tems „ de leur digeſtion le maſſacre d'un mil„ lion d'hommes, & qui enſuite en font re„ mercier Dieu ſolemnellement ". Auſſi détournai-je leurs Sujets autant qu'il eſt en mon poſſible de porter les armes, pour combattre ſous les enſeignes & par les ordres de leur Prince. „ Savez-vous (*e*) „ qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent „ mille fous de notre eſpéce couverts de „ chapeaux, qui tuent cent mille autres

(b) *Tome* 13, *pag.* 234.
(c) Ode au R. de P. *tome* 6, *pag.* 103.
(d) Micromegas, Allégorie, *tome* 8, *p.* 346.
(e) Ibid. *pag.* 344.

„ animaux couverts d'un turban, ou qui „ ſont maſſacrés par eux? Il s'agit de „ ſavoir à qui appartiendra un petit tas „ de boue, auquel nul d'entr'eux ne pré- „ tend un fétu; & preſqu'aucun de ces „ animaux qui s'égorgent mutuellement, „ n'a jamais vu l'animal pour lequel ils „ s'égorgent".

Mortels, vous êtes tous freres (*f*),
Jettez ces armes mercénaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans les horreurs du trépas?

X

Encore ſi, pour votre Patrie,
Vous ſaviéz vous ſacrifier!
Mais non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque Tyran politique,
Que vos yeux ne connoiſſent pas;
Et vous n'êtes, dans vos miſeres,
Que des aſſaſſins mercénaires,
Armés pour des Maîtres ingrats.

Mais pourquoi demeurer ſoumis à des Tyrans qui vexent les hommes & qui deshonorent le trône? La déciſion des Sujets ſuffit pour exclure à jamais celui qui l'occupe. Car je ſoutiens comme une vérité

(*f*) Ode ſur la Paix, *tome 6, pag. 99.*

certaine (g) que tout homme à qui le Peuple veut donner la couronne par voie d'élection, la poſſede à plus juſte titre que celui qui la tient par les droits de ſa naiſſance.

Quand même, repréſentai-je à l'Oracle, il y auroit du vrai dans ce que vous avancez, peut-on le faire imprimer ſans ſonner une eſpéce de tocſin?

La liberté mâle, me répondit-il, dont je fais profeſſion, m'engage à publier tout ce que je penſe, au riſque de ce qu'il en peut arriver. Quoique j'euſſe l'honneur d'être Gentilhomme ordinaire de S. M. & d'avoir été nommé Hiſtoriographe de la France, avec une penſion que je recevois très-gratuitement, je pris tout-à-coup la réſolution de paſſer en Pruſſe, ſans autre raiſon que les eſpérances plus avantageuſes dont le Prince me flattoit, & qu'il remplit généreuſement pour m'attacher à ſa perſonne. Là, d'autres vues s'emparerent de mon eſprit. J'ambitionnois de réunir à la place de Chambellan celle de Préſident de l'Académie de Berlin. Il falloit pour y parvenir faire voir que M. de Maupertuis, qui l'occupoit, ne la méritoit pas, & que j'en étois plus digne que lui. J'entrepris de le prouver, en réfutant

(g) *Tome* II, *pag.* 108.

ſes idées, en lui donnant des ridicules dans ma Lettre du prétendu Docteur Akakia, Médecin du Pape (*h*), & autres Piéces ſuivantes. Le Roi fut indigné de voir ſon protégé attaqué ſi vivement. Il m'accuſa d'en être l'Auteur. Je lui niai le fait. Mais il me convainquit, en me produiſant le manuſcrit de mon Secretaire Francheville que l'Imprimeur avoit eu ordre de remettre. Voilà la cauſe des humiliations ſanglantes que je reçus de la part du Prince, & du commandement qui me fut fait de ſortir de ſon Royaume. Avois-je tort d'aſpirer à une place qui étoit due à l'univerſalité de mes talens & de la mon ſavoir ? En quoi ai-je violé les loix de la modeſtie, de la reconnoiſſance & de la vertu ? Et comment pourrois-je oublier des mauvais traitemens, ſi indignes d'un homme tel que moi ? Ma vie dura-t-elle des ſiécles, le tems ne ſera jamais capable de les effacer.

Auſſi ma bile s'en eſt vengée par les traits ſatyriques que j'ai lancés contre les Princes en général, & contre celui-ci en particulier. Je lui avois dit pluſieurs fois que je le mettois au-deſſus de Salomon, de Titus, de Trajan, d'Antonin & de Marc Aurele. Mais je m'en ſuis rétracté publi-

(h) *Voyez* ces Piéces *au tome* 8, *p.* 372. *& ſuiv.*

quement, en le mettant au-deſſous de mes amis ordinaires.

Vers les champs Hyperboréens (*i*),
J'ai vu des Rois dans la retraite,
Qui ſe croïoient des Antonins.
J'ai vu s'enfuir leurs grands deſſeins
Au premier ſon de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des Rois.
Ils vont, par de ſanglans exploits,
Prendre ou ravager des Provinces:
L'ambition les a ſoumis.
Moi, j'y renonce; adieu les Princes:
Il ne me faut que des amis.

Ce ſentiment, dis-je à M. de Voltaire, eſt digne de votre belle ame. Rien n'eſt plus précieux qu'un ami; & tout l'honneur que nous pouvons recevoir des Grands ne mérite pas de lui être comparé. Mais penſez donc que l'intervalle prodigieux qui eſt entre le diadême & la condition des Sujets, interdit les liaiſons familieres & les intimités que ceux-ci peuvent avoir entr'eux. Peut-être que la ferme perſuaſion de votre mérite vous y faiſoit prétendre. Le vent vous étoit favorable; vous avez déployé toutes vos voiles; & là s'eſt malheureuſement trouvé l'écueil où vous avez fait de ſi fameux naufrages. Je vous demande bien pardon, ſi je m'échappe juſ-

(*i*) Epitre à M. de Cideville, *tome 6, p. 264.*

qu'à ce point. Mais vous m'avez permis les réflexions.

Vous vous plaignez amérement de ce que les Souverains ont péché par les sentimens à votre égard, & de ce qu'ils n'ont rendu juſtice ni à votre cœur, ni à vos talens. Je le crois ſur votre parole. Mais il falloit les reſpecter & les ménager un peu davantage. Vos malheurs ne peuvent apporter de reméde à cette vivacité qui vous a été ſi funeſte. Aujourd'hui qu'il ſeroit queſtion de vous réconcilier avec les Arbitres du ſort des humains, pour filer le reſte de vos jours dans le ſein de la paix & des honneurs que vous méritez très-certainement, vous criez à pleine voix & vous faites imprimer en triomphe: *Que les Souverains ſont incapables d'aimer, de connoître le Mérite, la Vertu, & de les récompenſer: que leur ſcience eſt d'être injuſtes à la faveur des Loix; que leur art conſiſte à opprimer la terre; que ce ſont des barbares ſédentaires, des animaux pour leſquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de ſe faire égorger; que c'eſt eux qu'il faut punir perſonnellement, & non pas les troupes qui dévaſtent les campagnes; enfin que tel homme qu'il plaira au peuple de mettre ſur le Trône en jouira à plus juſte titre que celui qui l'occupoit par le droit de ſa naiſſance.* En tout cela, je vous défie de

me trouver un ſeul mot qui puiſſe entrer dans un *Placet* où vous demanderiez votre raccommodement, une charge, un aſile ou une récompenſe.

Je ſuis cependant aſſez de votre avis quand je vous entends gémir en différens endroits de vos Ouvrages de ce qu'une aveugle faveur emporte tout, & ne laiſſe rien pour le mérite prouvé. Mais j'en jette moins la faute ſur les Souverains, que ſur ceux à qui ils ont confié la diſtribution de leurs bienfaits : quoique ce ne ſoit point la magie noire pour les uns & pour les autres, de découvrir les perſonnes dont l'émulation & les travaux utiles ou honorables à la Patrie demandent d'être encouragés, néanmoins c'eſt ici principalement l'affaire des Miniſtres ; & j'oſe dire que les graces qu'ils accorderoient par choix & par juſtice au mérite reconnu, leur feroient mille fois plus d'honneur que les hautes places auxquelles ils ſont élevés.

Je ne ſaurois blâmer, me répondit Monſieur de Voltaire, la ſageſſe de vos réflexions ſur la conduite peu prudente que j'ai tenue ; mais les choſes ſont faites, ne déſeſpérez point de l'avenir. En attendant, je vais vous continuer ma confeſſion.

J'avois rendu juſtice au Parlement de

Paris, en faiſant un digne éloge (k) de ſes lumieres, de ſa fermeté, de ſon attachement inviolable à la Maiſon de Bourbon, & de ſon oppoſition conſtante aux Ligueurs : autre tems, autres idées. J'ai eu ſujet de prendre de l'humeur contre ce Corps révéré dans toute l'Europe, qui m'a flétri par différens Arrêts ; & j'ai ſoutenu (l) qu'il avoit prêté ſerment ſur l'Evangile au Légat & à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, de ne jamais reconnoître Henri IV. La calomnie eſt auſſi notoire, que la contradiction eſt ſenſible ; mais je ne crois pas avoir rien fait contre la Vertu. Je ſeme des doutes & des obſcurités (m) ſur l'origine de ce Tribunal ; j'en affoiblis les droits & l'autorité, autant qu'il m'eſt poſſible ; j'en attaque les fondemens en rejettant les notions communes & certaines ; je mets ſon établiſſement au nombre des fautes & des maux que commit Philippe le Bel ; & en cela je ne viole pas plus les Loix d'un bon Citoyen, que quand je tourne en ridicule (n) les Libertés de l'Egliſe Gallicane : enfin, j'ai ſouvent répété que tous les gens de Robe acquie-

(k) Henriade.
(l) *Tome* 15, *pag.* 204.
(m) Eſſai ſur l'Hiſtoire, *chap.* 72.
(n) *Tome* 8, *pag.* 359.

rent le droit de juger les autres, comme ils achetent une Métairie, & qu'ils en uſent de même (*o*).

C'eſt une erreur de croire qu'on eſt moins vertueux & plus ennemi de l'humanité, parce qu'on injurie toute la Nature. Sous le nom de (*p*) *Scarmentado*, je parcours toutes les Nations de l'Univers ; je n'y vois aucune bonne qualité ; je n'y découvre que des horreurs. Les Italiens ſont des ſimoniaques, des perfides, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des ſodomites. L'inconſtance eſt le caractere des François ; ils ſont toujours en guerre entr'eux, ou avec les étrangers ; une chimere les fait courir aux armes ; depuis ſoixante ans, leur Pays eſt déſolé pour deux pages de controverſe ; ils ſavent brûler un Maréchal d'Ancre, & faire des SS. Barthelemis : l'indifférence ſur la Religion commence à les calmer ; *Heureux le tems auquel ils ne feront qu'en plaiſanter!* Le plus grand nombre y eſt parvenu chez les Anglois ; le reſte eſt fanatique. Le Hollandois eſt un Peuple flegmatique, groſſier,

(o) *Voyez*, ſur-tout, *tome* 8, *pag.* 296, l'indécente Satyre contre les Conſeillers & les Avocats du Parlement. Elle eſt trop longue pour être rapportée ici.

(*p*) Roman de *Scarmentado*, tome 8, p. 357.

ignorant, qui ne connoît que ſes intérêts & ſes préjugés, & qui verſe le ſang de ſes meilleurs Citoyens, avant que d'avoir examiné s'ils ſont réellement coupables. La fourberie, l'oſtentation, la ſuperſtition, le reſpect pour le Monachiſme & pour l'Inquiſition ſont tout ce que l'on voit en Eſpagne, &c.

Je n'ai point attaqué la Vertu, quand j'ai diffamé toutes les Communautés Religieuſes, quand j'ai rapporté le motif de leur inſtitution & de leur premiere ferveur aux Prêtres du Paganiſme, aux Faquirs des Indiens, & quand j'ai dit que la ſuperſtition & le fanatiſme en étoient l'ame.

Ah, ah, ah! m'écriai-je ici; grace, quartier pour ces pauvres Moines & autres Vous n'en connoiſſez aucun; ils ne vous ont jamais fait de mal; eh! ne leur en faites point! vous allez tout confondre, en concluant du particulier au général, comme l'Auteur des *Lettres Juives*, & vos autres Diſciples. Il y a des hommes partout, & des honnêtes gens par-tout; épargnez les premiers en faveur des ſeconds. Je me meurs de peur que vous n'enveloppiez les uns & les autres ſous le même anathême. Souvenez-vous que tout ce qu'on appelle Corps ou Communauté eſt un animal particulier, à qui man-

que le ſens de la gratitude ; mais qui en eſt amplement dédommagé par celui de la vengeance. Il mérite néanmoins des ménagemens & du reſpect. L'Oracle ſe moqua de ma priere.

Je n'ai jamais ſu, dit-il, en quoi conſiſtoient les vertus des Cloîtres, ni même cru qu'il pût y en avoir. La continence qui s'y obſerve, me paroît un vice qui tend à précipiter la ruine de l'Etat, & je l'ai répété cent fois. Quoique j'euſſe dit (q), pour le plaiſir de contredire M. de Monteſquieu, que le monde eſt infiniment plus peuplé aujourd'hui, qu'il ne l'étoit il y a deux mille ans, ce qui ſeroit très-difficile à prouver ; j'aſſure néanmoins, quelques pages après (r), que " pour „ peu que nous continuyons en Europe à „ peupler les Couvens, je ne donne pas „ encore beaucoup de ſiécles à notre pau„ vre eſpéce ". Cependant je loue fort & j'admire M. Newton (ſ) de ce qu'il a gardé toute ſa vie un célibat rigide. A l'exception des Peres de l'Oratoire & de la Merci, je regarde tous les autres gens de Communauté (t) comme des colom-

(q) *Tome 7, pag.* 493.
(r) Le même, *pag.* 501.
(ſ) Le même, *pag.* 298.
(t) Eſſai ſur l'Hiſtoire, *chap.* 117, *p.* 266.

nes de la Papauté, qui ont à la fin produit celui par qui la Papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, *Luther*.

Je n'ai jamais rien eu à démêler avec les Ordres Religieux; il n'y a aucune rivalité entr'eux & moi; j'abhorre la calomnie; j'ai fait une fort belle Epitre en vers contre ce vice: mais cela ne m'empêche pas de maltraiter tous ces Corps, que je laisse respecter à d'autres que moi. Les richesses, l'orgueil, l'ambition des Bénédictins ont fait oublier & effacer tout ce qu'il pourroit y avoir de louable parmi eux. Leur érudition est bonne à rechercher (*u*) si les Circassiens empruntèrent autrefois des Arabes la méthode d'inférer la petite vérole. Ce point d'Histoire sera un jour éclairci par quelqu'un de ces Savans, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes *in-folio* avec les preuves.

Les Franciscains étoient plus nombreux & plus agissans. François d'Assise qui les fonda étoit pour eux un homme au-dessus de l'humanité. Ils le comparoient au Christ; ils lui attribuoient plus de miracles .... Ces Religieux étoient ardens à tout; Prédicateurs, Théologiens, Missionnaires, Quêteurs, Emissaires, courant d'un bout

(*u*) Sur l'Insertion de la petite vérole, *t.* 7, *p.* 258.

du monde à l'autre, & toûjours ennemis des Dominicains.

J'ai parlé trente fois de ceux-ci, & je n'ai rien oublié de ce que l'on peut dire au ſujet de l'Inquiſition & de la forme judiciaire qu'ils pratiquent dans ce Tribunal, dont ils ſont chargés en Italie & en Portugal.

Les Auguſtins ne ſont gueres connus du monde ſéculier que pour avoir été en poſſeſſion de prêcher & de vendre les Indulgences comme les Cordeliers & les Dominicains, & pour avoir eu Luther dans leur Ordre.

J'aurois dû par une ſorte de reconnoiſſance être plus indulgent en faveur des Jéſuites; premiérement parce qu'ils m'ont élevé & donné du goût pour les Lettres; ſecondement parce que je ſuis redevable de ma place de l'Académie Françoiſe au Pere la Tour, qui eut la bonté de certifier que je profeſſois ſincérement tous les Dogmes de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine; ce que perſonne ne vouloit croire. Mais les Jéſuites ont eu la témérité dans leurs Journaux de cenſurer mes Ouvrages; je me ſuis cru dans l'obligation de les cenſurer à mon tour, & de le leur rendre avec uſure.

Le monde s'eſt épuiſé à en dire du bien & du mal, & moi je prends ce dernier par-

ti. Leur fondation fut l'effort de la politique ; & l'inſtitut de S. Ignace étoit un deſſein formé d'aſſervir les conſciences des Rois à ſon Ordre, de le faire dominer ſur l'eſprit des peuples, & de lui acquérir une eſpèce de Monarchie univerſelle. C'étoit un Gentilhomme Biſcaïen ſans lettres, né avec un eſprit romaneſque, entêté de livres de Chevalerie, diſpoſé à l'enthouſiaſme, & qui avoit ſervi dans les troupes d'Eſpagne. Il y fut bleſſé, ſe dévoua à la mortification, s'arma Chevalier de la Vierge, voulut combattre contre un Maure, qui avoit parlé peu reſpectueuſement de celle dont il étoit Chevalier, & abandonna la choſe à la déciſion de ſon Cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Tout ignorant qu'il étoit, il prêcha de village en village, & vint enſuite commencer ſes études à trente-trois ans dans l'Univerſité de Salamanque. L'Inquiſition l'ayant fait mettre en priſon, parce qu'il dirigeoit des dévotes & en faiſoit des pélerines, il eut l'adreſſe de s'en tirer, & d'aller continuer ſes études à Paris. Il y étoit errant & pauvre ; il y trouva des Eſpagnols dans le même état, & ſe les aſſocia. Ignace & ſes compagnons avoient de la vertu ; ils étoient déſintéreſſés, mortifiés, pleins de zéle. On doit avouer auſſi qu'Ignace brûloit

brûloit de l'ambition d'être Chef d'un Inſtitut. Cette eſpece de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions, & agit d'autant plus puiſſamment qu'elle ſe joint à des vertus. Si S. Ignace n'avoit pas eu cette paſſion, il ſeroit entré avec les ſiens dans l'Ordre des Théatins, comme le Cardinal Cajetan l'en ſollicitoit. Mais l'envie d'être Fondateur l'empêcha d'être Religieux ſous un autre. Enfin, Ignace & ſes Compagnons, pour arracher du Pape une Bulle d'établiſſement, furent conſeillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatriéme vœu particulier d'obéiſſance au Pape. Voilà comme l'eſprit du monde le moins politique donna naiſſance au plus politique de tous les Ordres Monaſtiques.

Les Jéſuites ſe conſacrerent à enſeigner les enfans, & le firent avec un très-grand ſuccès. Mais ce ſuccès même fut une ſource de troubles. Ils eurent à combattre des rivaux dans les Univerſités où ils furent reçus; & les Villes où ils enſeignerent, en concurrence avec l'Univerſité, furent un théatre de diviſions. On les a vu gouverner dans les Cours de l'Europe, ſe faire un grand nom par leurs études & par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeuneſſe, aller réformer les ſciences à la Chine, ren-

dre pour un tems le Japon Chrétien, & donner des Loix aux peuples du Paragai. Ils ſont actuellement dix-huit mille dans le monde, tous ſoumis à un Général perpétuel & abſolu, liés tous enſemble uniquement par l'obéiſſance qu'ils vouent à un ſeul. Leur gouvernement eſt devenu le modele d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maiſons pauvres, mais ils en ont de très-riches. Je n'ai pas manqué de rapporter la fameuſe Lettre de Don Jean de Palafox Evêque du Mexique, qui écrivoit en ces termes au Pape Innocent X..... *J'ai trouvé entre les mains des Jéſuites preſque toutes les richeſſes de ces Provinces. Deux de leurs Colléges poſſédent trois cens mille moutons ; ſix grandes ſucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus. Ils ont des mines d'argent très-riches ; leurs mines ſont ſi conſidérables, qu'elles ſuffiroient à un Prince qui ne reconnoîtroit aucun Souverain au-deſſus de lui.* Ces plaintes paroiſſoient exagérées, mais fondées.

Cet Ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France, & cela devoit être. Il naquit & s'éleva ſous la Maiſon d'Autriche en Eſpagne, & fut protégé par elle. Les Jéſuites du tems de la Ligue étoient les penſionnaires de Philippe II. Les autres Religieux qui entrerent tous dans cette

faction, excepté les Bénédictins & les Chartreux, n'attisoient le feu qu'en France; les Jésuites le souffloient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris, &c.

Il se peut néanmoins, quoique je ne l'ai pas dit, qu'il y ait de la vertu dans ce Corps comme il y a du mérite. Mais on ne peut me faire un procès d'avoir dissimulé le bien & appuyé sur le mal. J'avois mes raisons; & l'une des principales est la conviction où je suis, que l'homme est un animal pétri d'un limon chargé de défauts & de vices, contre lesquels il est permis ou même nécessaire de s'élever hautement, au risque d'être moi-même le vrai Misantrope.

Vivons pour nous, ma chere Rosalie (*a*);
Que l'amitié, que le sang qui nous lie,
Nous tienne lieu du reste des Humains:
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle *le Monde*,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

Continuez la lecture de ces vers, & vous y verrez une piquante satyre de tous les états, soit dans Paris, soit à la Cour; liberté que j'avois blâmée dans Boileau,

(*a*) La Vie de Paris & de Versailles, *tome 6, pag. 46.*

auſſi bien que la dureté de ſa poëſie. Vous y verrez comment je traite les Créſus de notre ſiécle, mes fades adulateurs qui me combloient d'éloges & de careſſes, & qui ſe vantoient à l'Opéra de m'avoir eu la veille à ſouper avec M. le Marquis..... & M. le Duc..... qu'on avoit invités pour me faire compagnie. Liſez & vous trouverez ce beau portrait des Miniſtres, chez qui j'avois toutes ſortes d'accès; & qui ſe ſeroient fait un plaiſir de ne me refuſer aucune grace, ſi jamais j'avois été capable d'en demander pour quelqu'un. J'entendois & je laiſſois dire à mes côtés, qu'un favori qui approche du Trône ou de ſes environs n'eſt pas digne de vivre, s'il n'emploie ſa médiation, quand il le peut, pour y faire appercevoir ceux qui le méritent, & qui ont beſoin d'être annoncés. Loin de déplaire aux Princes, les Princes lui en ſauront bon gré. Ils l'en eſtimeront davantage pour la bonté de ſon cœur & pour la droiture de ſes vues.

Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpéce,
Qui des Mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſpheres,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un ſentiment?
A leur lever, preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler, ſans vous en faire entendre,

Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Vous voyez ſi j'ai raiſon d'être courroucé contre tout le genre humain. C'eſt que je n'y découvre que les vices de l'eſprit & du cœur, nul attachement ſolide, nul trait de cette amitié ſincere, la ſeule Vertu que j'adore & qui fait mon caractère. Je ne ſais s'il eſt un autre honnête homme que moi dans le monde.

Tendre Amitié, don du Ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure:
Puiſſai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du Méchant, qui ne te connoît pas;
Loin du Bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie, & rend la mort affreuſe.

La premiere fois que nous nous verrons, je vous parlerai des particuliers dont j'ai ſujet d'être mécontent.

VII. CONVERSATION.

APRE'S les civilités qui ſont d'uſage, M. de Voltaire commença notre entretien en ces termes: *Les vrais (b) amateurs des Arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit*

(b) Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, *tome* 8, *pag.* 508.

de le dire ? J'applaudis à ſa maxime, & j'ajoutai qu'elle étoit digne d'un cœur tel que le ſien. Quoique le principe ſoit certain, reprit-il, il a néanmoins des exceptions, & de droit il porte ſa diſpenſe. 1°. Envers ceux qui ont des talens ſupérieurs, & qu'il eſt bon d'humilier; 2°. envers d'autres qui courent la même carriere que nous, & qui pourroient nous offuſquer, quand même ils ne ſe ſeroient jamais déclarés nos rivaux; 3°. envers ceux qui auroient terni notre gloire par quelques traits de critique ou d'obſervations haſardées dans leurs Ecrits. Il eſt permis de tomber ſur ces trois ſortes de perſonnes, de répandre des ridicules ſur elles ou ſur leurs Ouvrages, & de les rendre mépriſables aux yeux du Public.

Vous m'étonnez, lui dis-je; on ne reconnoît point ici ces ſentimens admirables que vous avez ſi bien exprimés dans votre *Diſcours ſur l'Envie* (c).

O vous qui de l'honneur entrez dans la carriere,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entiere ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres ?
. . . . . .
Hé bien, pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,

(c) *Tome 6, pag.* 20.

Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le Public applaudit aux vers du *Glorieux* ;
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux.

Le Souverain, me répondit l'Oracle, n'est point asservi aux Loix qu'il impose. Elles ne regardent que les sujets & les ames vulgaires. *La liberté mâle* avec laquelle je suis né m'affranchit de ce joug. Elle me permet de tout dire & de tout critiquer, sans excepter Homere, Virgile, le Tasse, ni Milton (*d*).

Si une fois seulement j'ai rendu quelque justice à Descartes, le peignant néanmoins en pigmée pour rehausser Newton, dix fois je l'ai traité de *Visionnaire* lui avec ses disciples, & le Pere Mallebranche à leur tête. Ma raison est qu'ils ne pensoient pas comme moi.

Les savans Physiologues, à qui les Belles Lettres prétendent avoir des obligations infinies, sont le premier objet de mon mépris. Je les comprens tous (*e*) sous les noms ironiques de *Baldus*, *Sciop-*

(d) *Voyez* les Stances sur les Poëtes Epiques, *tome 6, pag.* 115.

(e) Temple du Goût, *tome 6, pag.* 273. *& suiv.*

pius, *Lexicocraſſus*. Tels les Daciers (*f*) & les Saumaiſes, gens hériſſés de ſavantes Fadaiſes.

J'ai ménagé *M. de Fontenelle*, qui n'a jamais critiqué perſonne, ni même répondu à ſes Critiques. Je me ſuis contenté de lui donner ce petit avis en paſſant :

Votre Muſe, ſage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art.
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eſt aſſez brillante.

Le Cardinal de Polignac a manqué de goût, & a commis une faute en réfutant Lucréce en vers latins. Il auroit mieux fait d'écrire en françois. Les connoiſſeurs jugeront lequel de ces deux partis lui auroit acquis plus de gloire. Mais il ne ſavoit pas faire des vers en notre langue.

Charles Rollin eſt le premier homme de l'Univerſité qui ait écrit purement en françois. Encore eſt-il deſcendu dans des minuties où il a manqué de goût.

Voiture, *Sarazin*, *Bayle*, l'Auteur du Télémaque, *M. Boſſuet*, devroient retrancher la plus conſidérable partie de leurs

(*f*) M. de Voltaire fait une ample réparation d'honneur à M. Dacier dans les Ecrivains du *Siécle de Louis XIV*. Ces contradictions marquent peu de ſolidité dans le jugement, & l'Auteur y eſt très-ſujet.

ouvrages. Il eſt bien vraiſemblable qu'on le dira de moi, comme je le dis de ces Ecrivains célebres.

„ *L'Abbé Bignon* (g) n'y entendoit „ rien quand il fit ces diſtinctions *déſa-* „ *gréables* de diſtribuer l'Académie des „ Sciences en ſavans que l'on penſionnoit, „ & en honoraires qui n'étoient pas ſa- „ vans ". Il falloit apparemment laiſſer les premiers s'encourager eux-mêmes, ſans les exciter par des diſtinctions & des récompenſes *déſagréables*.

L'Académie Françoiſe, où je ſuis parvenu avec tant de peine, n'écrit point; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatre-vingt volumes de Complimens. Au lieu de faire imprimer tous ces diſcours par leſquels ſeuls elle eſt connue, ce devroit être une Loi de ne les imprimer jamais. Je n'excepte pas même le mien, qui eſt un des plus foibles.

Celle des Belles-Lettres devroit plus approfondir les matieres, & n'en pas traiter de frivoles.

Il eſt à croire que celle des Sciences *produira enfin* quelque choſe qui ſervira au bien de l'univers.

Le fils du célebre Racine (un des plus honnêtes hommes du monde) en a impo-

(g) Des Académies, *tome* 7, *pag.* 405.

ſé au public (*h*) quand il a dit que M. Pope lui avoit écrit; & M. de Rampſai a menti d'avoir dit qu'il avoit remis la lettre. Cependant M. Racine la montre à qui veut la voir. Mais il falloit auſſi le décrier, parce qu'il eſt bon Poëte.

Ce fut ſur les ordres de quelques marchands de papier & d'encre, que les metteurs en œuvre compoſerent *les Mémoires d'Artagnan, de Pontis, de Vordac, de Rochefort*, & tant d'autres. *De Pontis* mis parmi les mauvais Auteurs!

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. *M. Rollin* a fait imprimer *in*-12. les Fables de l'Hiſtoire ancienne, qui étoient ci-devant *in-folio* (*i*).

M. le Régent (*k*) païa magnifiquement les barbouillages de *Coypel*.

Boileau (*l*) du fond de ſon cabinet donne des ridicules à Alexandre, qu'il auroit fatigué d'encens, comme Louis XIV, s'il eût vécu ſous lui.

On dit que j'en aurois fait encore plus que Boileau à l'égard de Charlemagne

---

(*h*) Sur M. Pope, *tome* 7, *pag.* 375.

(*i*) Alluſions aux Editions *in-folio* d'Hérodote, de Diodore & des autres Anciens. C'eſt une pointe que tout le monde n'entendra pas.

(*k*) Diatribe d'Akakia, *pag.* 374.

(*l*) Conſeil à un Journaliſte, *tome* 8, *p.* 401.

& de tant d'autres excellens Princes contre leſquels je me ſuis déchaîné ſans raiſon. Car mes Lettres au Roi de Pruſſe montrent que je ſais flatter qui me flatte ; mais que je ne fais pas de quartier quand on me déplait. Voïez comment je traite ce Prince dans ma derniere Epître en vers qui commence par ces mots : *O Salomon du Nord*, &c.

Les meilleurs vers de *Malherbe*, le premier Poëte de notre langue, ſont foibles & ſans imagination.

„ Le Syſtême des *Cartéſiens* (m) a pro„ duit celui de *Spinoſa* ; & j'ai connu „ beaucoup de perſonnes que le Cartéſia„ niſme a conduites à n'admettre d'au„ tre Dieu que l'immenſité des choſes “. Mais qu'on ne me demande pas de les nommer.

Pluche (n) a fait réellement de Moïſe un Phyſicien. Si c'eſt ſimplicité, il faut le plaindre ; s'il croit avec cet artifice groſſier rendre odieux ceux qui ne ſont pas de ſon ſentiment, il faut le plaindre davantage.

Je n'ai donné tant d'éloges à *M. le Cardinal de Polignac* dans mon Temple du Goût que par maniere d'acquit, &

(m) *Tome 9, pag.* 13.
(n) *Tome 9, pag.* 113.

parce qu'il étoit flatteur pour moi d'avoir le ſuffrage d'un ſi grand homme. Mais dès qu'il eut ceſſé d'être, je devins ſon Minos, & je le jugeai comme les autres.
„ Je ſuis (o) encore étonné qu'il ait pu
„ écrire un ſi long ouvrage en vers dans
„ une langue étrangere, lui qui auroit à
„ peine fait quatre bons vers dans ſa pro-
„ pre langue.... Son *Anti-Lucrèce* eſt trop
„ diffus & trop peu varié. Une auſſi belle
„ ame que la ſienne devoit rendre plus
„ de juſtice aux Mœurs d'Epicure, qui
„ étant à la vérité un très-mauvais phy-
„ ſicien, n'en étoit pas moins un très-
„ honnête homme, & qui n'enſeigna ja-
„ mais que la douceur, la tempérance,
„ la modération, la juſtice ; Vertus que
„ ſon exemple enſeignoit encore mieux....
„ Un véritable Epicurien étoit un hom-
„ me doux, modéré, juſte, aimable,
„ duquel aucune ſociété n'avoit à ſe
„ plaindre, & qui ne païoit pas des bou-
„ reaux pour aſſaſſiner en public ceux qui
„ ne penſoient pas comme lui. Epicure
„ pouvoit même mériter ſa grace ſur l'im-
„ mortalité de l'ame en diſant : Plaignez-
„ moi, d'avoir combattu une Vérité révé-
„ lée (p) cinq cens ans après ma naiſſan-

(o) Sur l'Anti-Lucrèce, *tome 9*, *p.* 358. *& ſuiv.*
(p) Il faut être de bien mauvaiſe foi, ou bien

„ ce. J'ai penſé comme tous les Légiſla-
„ teurs du monde, qui tous ignoroient
„ cette Vérité. J'aurois donc voulu que
„ le Cardinal de Polignac eût plaint Epi-
„ cure en le condamnant. A l'égard de
„ la Phyſique, l'Auteur a perdu beau-
„ coup de tems & beaucoup de vers à ré-
„ futer la déclinaiſon des atômes. C'eſt
„ emploïer de l'artillerie pour détruire
„ une chaumiere. Pourquoi encore vou-
„ loir mettre à la place des rêveries de
„ Lucréce les rêveries de Deſcartes? &c.“.
Voilà comment je reviens ſur mes pas contre celui que j'avois fait le premier favori du Dieu du Goût. J'ai cru devoir ajouter ailleurs (*q*) qu'il avoit conſpiré contre le Régent.

Mais il s'agiſſoit de vers, & je ſuis convaincu qu'il n'y a qu'un ſeul vrai & bon Poëte dans le monde. Le Pere Commire, Jéſuite (*r*) ne réuſſit que parmi ceux qui

---

ignorant, pour dire qu'on ne connoiſſoit pas l'immortalité de l'Ame avant l'Evangile. Un Cacouac même, Auteur du Livre qui a pour titre: *De l'Ame & de ſon Immortalité*, a démontré le contraire par une foule d'autorités.

(*q*) Siécle de Louis XIV. Art. de l'Abbé de S. Pierre.

(*r*) Le même dans le catalogue des Ecrivains. Il faut ſe ſouvenir que M. de Voltaire a envoyé des vers latins au Pape, pour mettre au bas du portrait de Sa Sainteté.

croient qu'on peut faire des vers dans une langue qu'ils ne ſavent pas même prononcer. Santeüil auroit été un excellent Poëte latin, ſi on pouvoit l'être. Il ne ſavoit pas ſeulement faire des vers françois.

Ceux qui ont paſſé pour avoir reçu ce don du ciel, n'en poſſédoient que l'apparence, & ſe flattoient follement de me faire ombrage. " *Iro* (Roi) poëte (*ſ*) „ médiocre, & qui n'étoit pas médio„ crement dur, fit de mauvais vers à ma „ louange, dans leſquels il me faiſoit deſ„ cendre en droite ligne de Minós. Mais „ mon pere ayant été diſgracié, il fit „ d'autres vers, où je ne deſcendois plus „ que de Paſiphaé & de ſon amant. C'é„ toit un bien méchant homme que cet „ *Iro*, & le plus ennuïeux coquin qui fût „ jamais ".

Rouſſeau jouiſſoit déjà d'une brillante réputation lorſque je commençois à paroître. Il eut l'audace de mépriſer ma jeuneſſe, & de ſe plaindre de ce que je le mépriſois à mon tour. Je l'attaquai ouvertement ; & de ma vie je n'ai vomi une bile ſi noire que contre ce rival, que j'accuſai de m'avoir calomnié.

(*ſ*) Voïage de *Scarmentado*, tome 8, p. 357.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies (*t*),
Organe impur de tant de calomnies ;
Cet ennemi du Public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé ;
Ce vil *Rufus*, que jadis votre pere
A, par pitié, tiré de la miſere,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avoit ranimé :
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence :
L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié François, & moitié Germaniques,
Pétris d'horreur, & de haine & d'ennui ?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces Recueils d'impure médiſance ?
Le malheureux, délaiſſé des Humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.
. . . . . .
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſouffle cauſtique,
Je ſais jouir, en dépit des Cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

Vous m'étonnez bien, lui dis-je, de traiter ſi mal le célebre Rouſſeau. Je ne

(*t*) Epître ſur la Calomnie, à Madame du Chatelet, *tome 6, pag. 67.*

crois pas qu'il ſoit poſſible de charger plus impétueuſement le plus indigne des ſcélérats & le plus mépriſable de tous les Poëtes. Comme le public ignore de quel genre de forfait il s'eſt rendu coupable envers vous, on ne ſoupçonne que quelque querelle ou rivalité de métier, qui ne mériteroit pas les injures plus qu'atroces dont vous l'avez accablé. Si vous avez voulu venger la perſonne attaquée par les fameux couplets, il en a fait un déſaveu ſi ſolemnel, que les honnêtes gens ne croient plus aujourd'hui qu'il en ait été l'Auteur.

Vous lui reprochez tout à la fois la foibleſſe, la langueur & la dureté de ſes vers. Néanmoins il a beaucoup de partiſans, & même d'admirateurs. Je ne vous citerai à ce propos que le plus grand de tous vos adorateurs, l'auteur de *l'Hiſtoire de l'Ame*. Voici comment il s'exprime : „ Rouſſeau (*u*) eſt, je l'avoue, *un plus* „ *grand Poëte que Voltaire*. Quel feu ! Quel „ enthouſiaſme ! Quelles images ! Quelle „ richeſſe & de rimes & d'idées ! Quel „ heureux délire ! Quelle fougue ! Que de „ nobles écarts ! Tous les reſſorts de l'ima- „ gination ſe ſeroient-ils à la fois débandés ? Ou plutôt bornée aux petites ſphe-

(*u*) Hiſtoire de l'Ame, *pag.* 260.

„ res

„ res des objets qu'elle embraſſe, ſembla-
„ ble à ces jets d'eau, dont le diamétre
„ eſt anguſtié, cette riante & féconde
„ partie de l'ame n'en deviendroit-elle pas
„ en quelque ſorte plus élaſtique, & par-
„ là plus forte & plus magnifique dans
„ ſes productions ? Oui ſans doute " &c.

Le plaiſant Juge que vous me citez-là, reprit l'Oracle avec indignation ! Un enthouſiaſte, qui dans ſon imagination extravagante, s'eſt élevé un trône ſur le Parnaſſe, & veut régler le rang que doivent tenir les hommes illuſtres, en décidant de leur mérite reſpectif ; un déclamateur, qui ne connoît que le ton du cor ; un Médecin toujours armé des grands mots de ſon art ; un Néologue, qui fourniroit lui ſeul à pluſieurs harangues de Mathanaſius, & qui, pour me ſervir de ſes termes, ne ſe met jamais *à hauteur d'appui* ; un Anatomiſte viſionnaire qui s'eſt imaginé avoir vû, manié & diſſéqué notre ame dans cet endroit du cerveau où aboutiſſent les nerfs, & qu'il appelle le *Senſorium*. Je ſais que pour gagner mon ſuffrage il m'encenſe (*a*) juſqu'à la fadeur. Mais je mépriſe un Juge de cette eſpece, aſſez mauvais connoiſſeur pour

(*a*) Son Eloge commence à la *page* 253, & ne finit qu'à 276.

me mettre au-dessous d'un Poëte barbare, & pour dire que ma prose (*b*) vaut mieux que mes vers. Ses ouvrages en faveur du Matérialisme, du Déisme moderne, & peut-être de l'Athéisme, lui avoient acquis beaucoup d'estime parmi nous. Mais il l'a perdue en rétractant tous ses sentimens au lit de la mort en Prusse, où il finit ses jours misérablement. Revenons à Rousseau.

Il avoit plus de cinquante ans lorsque j'entrai en lice avec lui; & je lui appris qu'à cet âge la saison des vers est passée. C'est le Dieu du Goût qui m'en avoit averti à son sujet.

> Mais n'imite pas la foiblesse (*c*)
> Qu'il eut de rimer trop long-tems.
> Les fruits des rives du Permesse
> Ne croissent que dans le printems;
> Et la froide & triste vieillesse
> N'est faite que pour le bon sens.

Je ne suivis pas assez fidélement le sage conseil que me donna le Dieu; & j'avoue que les vers que j'ai faits depuis une quinzaine d'années, sur-tout depuis que ma santé est si chancelante, ne paroissent pas

(*b*) J. J. Rousseau dit au contraire, qu'il y a de très-beaux vers dans M. de Voltaire, mais que sa prose est sans nerf.

(*c*) Temple du Goût, *tome 6*, *p.* 285.

être de la même main & de la même imagination que ceux de la Henriade. Il m'en a puni par quelques échappées d'imprudence que le bon ſens ne devoit pas me permettre, & qui m'ont cauſé de grands chagrins. Je ſerois aujourd'hui tranquille & honoré dans le ſein de ma patrie, ſi j'avois fait uſage de ce que j'ai écrit contre M. de Maupertuis. " Cet homme (*d*) „ ne par leque d'affliction. Il dit ſur-tout „ que tous les fous ſont malheureux. Nous „ faiſons à tous ceux qui le ſont un com„ pliment de condoléance". Qu'ils ne s'en plaignent qu'à eux-mêmes.

Comme eux, un autre Brigand de la littérature mérita également mon courroux. " J'avois, (*e*) je ne ſais comment, „ rendu à l'illuſtre *Abbé Desfontaines* un „ léger ſervice. Mais comme ce ſervice „ ne lui donnoit pas de quoi vivre, il ſe „ mit d'abord un peu à ſon aiſe au ſortir „ de la maiſon (de Biſſêtre) dont je l'a„ vois tiré, par une douzaine de libelles „ (ou feuilles d'obſervations) contre moi, „ qu'il ne fit à la vérité que pour l'hon„ neur des lettres, & par un excès de zéle „ pour le bon goût". C'étoit bien à un Juge de ſa trempe à cenſurer un homme

(*d*) Diatribe du Docteur Akakia, *tome* 8, *p.* 387.
(*e*) Des Menſonges imprimés, *tome* 9, *p.* 90.

comme moi. Aussi a-t-il mérité que je l'accolasse par-tout à l'affreux *Rufus*.

Oh ! pour cet Abbé Desfontaines, dis-je à l'Oracle, je vous l'abandonne. Faites-en tout ce que vous voudrez ; il a mérité par plus d'un titre l'indignation des honnêtes gens. Il auroit fait d'excellentes choses dans le genre de critique qu'il avoit embrassé, si la passion & la vénalité n'eussent infecté sa plume. Prenez seulement garde à ne vous pas rendre aussi coupable que lui, en mettant trop d'aigreur dans votre censure. Avec la meilleure de toutes les causes, on commence à avoir tort quand on la défend par les injures. L'Oracle mépriſa mon avis ; il reprit en ces termes :

Quel monstre plus hideux s'avance (*f*) ?
La Nature fuit & s'offense
A l'aspect de ce vieux *Giton*.
Il a la rage de *Zoïle*,
De Gâcon l'esprit & le stile,
Et l'ame impure de *Chausson*.

*

C'est *Desfontaines*, c'est ce Prêtre
Venu de Sodome à Bisêtre,
De Bisêtre au sacré Vallon.
A-t-il l'espérance bisarre,
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

(*f*) Ode sur l'ingratitude, *tome 6, p. 112.*

Il m'a dû l'honneur & la vie;
Et dans ſon ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange, où ſa voix croace,
Il outrage ſon bienfaiteur.

Ces deux ingrats m'ont fait ſouvenir d'un autre (l'Abbé de Macarti), qui m'a rendu pour le moins auſſi furieux qu'une critique littéraire. C'eſt un miſérable, à qui j'avois prêté deux mille francs, & qui s'en eſt allé ſans me les rendre. Tout le monde ſait que ce n'eſt pas pour la conſéquence, & que je ſuis fort peu attaché à l'argent. Mais je devois mettre le public en garde contre ce frippon, & l'accuſer d'avoir été ſe faire circoncire chez le Comte de Bonneval, afin que perſonne n'en fût la dupe, en lui prêtant avec autant de confiance que moi.

Qu'un Hibernois, loin de la France
Aille enſevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du croiſſant;
D'un œil tranquille & ſans colere,
Je vois ſon crime & ſa miſere;
Il n'emporte que mon argent.

Quoique je ſois bien convaincu que les connoiſſeurs rendent aſſez de juſtice à mon ame pour me croire parfaitement inſenſible aux indignités de mes ennemis, j'ai

cru cependant devoir l'atteſter à tout l'Univers, & je ne penſe pas qu'on doute de ma philoſophie ſur ce point.

Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché (*g*),
Traîne au bord du tombeau la fureur inſenſée
D'enfermer dans un vers une fauſſe penſée;
Qu'il arme contre moi ſes languiſſantes mains
Des traits qu'il deſtinoit au reſte des humains.
Que quatre fois par mois un ignorant *Zoïle*
Eleve en frémiſſant une voix imbécile,
Je n'entends point leurs cris que la haine a formés,
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés.
Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie
Eleve un eſprit ſage au-deſſus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que *Newton* s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les connois plus.

Ne convenoit-il pas bien à cet Abbé Desfontaines d'oſer prononcer ſes arrêts ſur toutes les matieres qui concernent les Arts, les Sciences, le bon goût? Quelle extravagance en lui de vouloir être comme moi Poëte, Hiſtorien, Littérateur, Mathématicien, Algébriſte, Phyſicien, Aſtronome, Politique, Romancier, Cenſeur de tous les Savans, &c.? Car j'ai écrit en tous ces genres. J'avois les autres devant les yeux, & je ne me voyois point moi-même, quand j'ai prononcé cet arrêt de l'expérience & de la vérité:

(*g*) Epître à Madame du Châtelet, *tome 9, p. 1.*

Tout vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage (*h*);
La modération eſt le tréſor du ſage ;
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Met un but à ſa courſe, un terme à ſes deſirs.

Que ne penſoit-il comme moi de ces téméraires ſujets, manqués dans tous les genres, qui par une folle ambition veulent embraſſer mille objets dont ils ne peuvent toucher que la ſuperficie? Je l'ai dit. „ Il „ eſt impoſſible (*i*) qu'il ſe forme des „ Savans univerſels, parce que chaque „ ſcience eſt devenue immenſe. Il faut né- „ ceſſairement que chacun ſe réduiſe à „ cultiver une petite partie du vaſte „ champ que le ſiécle de Louis XIV. a „ défriché ".

L'expérience m'en a convaincu. Avant elle, je reconnois que j'ai trop étendu mes vues, & que je me ſuis cru capable d'exceller en tout : malheureux effet de je ne ſais quel dépit ou dégoût de la volupté, ou de contradiction dans ma conduite.

L'Amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines (*k*);
La tardive Raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté ;

(*h*) De la modération en tout ; *tome 6, p.* 25.
(*i*) Ecrivains du ſiécle de Louis XIV. à la fin.
(*k*) Réponſe à une Dame, ou ſoit diſant telle, *tome 6, pag.* 139.

J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est il donc vrai, grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux Arts, dont je veux tour-à-tour Remplir le vuide de moi-même,
N'est point encore assez pour remplacer l'amour.

Si vous voulez, je ferai plus sincere aujourd'hui, & je vous avouerai franchement que l'envie de devenir un homme universel & unique me prit dès ma jeunesse (*l*), & bien avant que la passion de l'amour me quittât. J'effleurai toutes les Sciences ; & croyant, ou voulant faire croire que je les avois approfondies, j'en donnai au public quelques légeres esquisses, où je jugeai & censurai les maîtres en tous les genres, les Savans du premier ordre, les Ecrivains ordinaires, toutes les nations, tous les états, jusqu'aux sachets du sieur Arnou. Voilà ce qui m'attira la haine des uns & le mépris des autres, sur-tout des connoisseurs en Newtonisme. Voilà ce qui me fit nommer assez plaisamment par un Hollandois *le Chien rogneux*, & ce qui fit dire à d'autres, *Chien enragé*, qui mord à droite & à gauche. Néanmoins j'eus toujours des sectateurs zélés & des amis fideles, que l'on connoît, & dont l'attachement fut ci-

(*l*) Voyez le commencement de la piéce citée.

menté par la Vertu la plus pure. Ma reconnoiſſance eut la gloire de ne leur céder en rien. Ce témoignage mutuel eſt un des plus touchans endroits de mon Poëme ſur *la vraie Vertu*, dont je me piquai toute ma vie.

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injuſtice;
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur,
Du fanatique ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du Miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie;
J'ai mérité leur zéle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Ces motifs de conſolation, dis-je à M. de Voltaire, ſont flatteurs pour vous. Mais comment ne trouviez-vous pas dans votre philoſophie des reſſources de courage & d'héroïſme, capables de mettre à vos pieds les vaines clameurs de ces Critiques pigmées, qui oſoient ſe jouer à vous? Je m'étonne encore de ce que vous êtes deſcendu juſqu'à faire la guerre à tant d'Ecrivains, qui n'étant pas de votre force, ou n'exiſtant plus, ne ſe trouvoient pas en état de ſe défendre. On a tant admiré la belle modération de M. de Fontenelle, qui non-ſeulement n'a jamais critiqué

perſonne ; mais, ce qui eſt peut-être ſans exemple, n'a pas même voulu répondre à ſes Critiques les plus offenſans. Il s'eſt corrigé ou rétracté, & il en eſt demeuré là. Comment n'avez-vous pas ſuivi un ſi beau modéle, vous qui pouviez le faire avec tant d'avantages ? Il eſt mort dans le lit de paix & d'honneur, & ſa mémoire ſera éternellement précieuſe aux gens de bien. Quelle douceur pour vous, ſi la fin de votre carriere étoit la même !

M. de Fontenelle, reprit l'Oracle, avoit ſon caractere, & moi j'ai le mien. Le ton de ce Berger galant & doucereux ne me va nullement ; & ſi je n'avois appréhendé de me brouiller avec lui & avec ſes partiſans, je ne l'aurois pas plus épargné que les autres. Après tout, que voyez-vous de ſi merveilleux dans ſa perſonne ?

Mes diſciples ont plus oſé que moi, même de ſon vivant. En convenant (*m*) qu'il avoit une érudition moderne très-variée, & qu'il ſavoit même beaucoup de Philoſophie, ils lui ont refuſé nettement le titre de Philoſophe. " C'eſt un „ ingénieux compendiaire de penſées qui „ ne ſont point à lui. Il a écrit les décou„ vertes des autres, ſans en avoir fait au„ cune. Il a loué les morts avec peu de

(*m*) Hiſtoire de l'Ame, *p.* 264. *& ſuiv.*

„ candeur, pour faire ſourire les vivans.
„ Borné à peindre la nature, il a eſſayé
„ en vain de la meſurer ; ou s'il l'a entre-
„ pris, ce n'a été qu'avec le compas d'au-
„ trui, encore l'a-t-il éclipſée par l'art
„ qu'il y a voulu mettre. Faut-il qu'inſen-
„ ſible au vrai beau, & que ſourd aux
„ cris de la nature, il l'ait fait diſparoî-
„ tre ſous le fard dont il a prétendu l'em-
„ bellir ! Pourquoi tant d'art dans l'expreſ-
„ ſion des choſes les plus ſimples ? Pour-
„ quoi courir ſans ceſſe après l'eſprit ?
„ Pourquoi me faire remarquer ſans ceſſe
„ combien vous en avez, combien vous
„ en ſemez par-tout " ?

Ces ombres, propres à obſcurcir le portrait de M. de Fontenelle, n'y ſont jettées ſi fortement que pour faire briller les clairs du mien qui eſt à côté. Il eſt trop flatteur & peut-être trop flatté, pour que j'oſe le mettre ſous vos yeux. Mais ſi mon rival a manqué de goût dans l'art d'écrire, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait commis une faute réelle, en négligeant de critiquer tous les Ecrivains qui lui étoient amenés par ſon ſujet, & principalement ceux qui l'avoient critiqué lui-même ? Il a craint de s'attirer des ennemis ; & moi, comme vous voyez, je n'ai point appréhendé de m'en faire dans quelqu'ordre que ce ſoit. Mon nom & la liberté mâle

dont je me glorifie, me mettent au-deſſus de tout.

Je répondis que cette conduite étoit d'un homme qui ſe pique d'une probité vraie & généreuſe ; & ce fut par-là que finit notre entretien.

Quel ſingulier mortel, dis-je à mon Gentilhomme, en quittant M. de Voltaire ! il nous traite de fanatiques & de perſécuteurs, parce que nous réfutons les égaremens des Nouveaux Philoſophes ; car je vous ai fait voir que cette prétendue perſécution ne peut pas tomber ſur les ſentimens perſonnels & ſecrets. Et le voilà lui, qui attaque le ciel & la terre. Papes, Rois, Reines, Miniſtres, Magiſtrats, Prêtres, Moines, Artiſtes, Philoſophes, Poëtes, Gens de Lettres, Nations entieres ; en un mot le Créateur, la Religion, la Nature, il faut que tout ſoit terni de ſa façon & abreuvé de ſon fiel. Si par hazard on venoit à le cenſurer, qu'auroit-il à répondre, ſi ce n'eſt qu'en premier il a attaqué toute la terre ? Il nous a donné ſon portrait bien au naturel, dans celui d'un autre homme d'eſprit fort connu. „ Buſſi, dit-il (*n*), parloit purement „ ſa langue ; il avoit du mérite, mais plus „ d'amour propre encore ; & il ne ſe ſer-

(n) *Tome 19, pag. 54.*

„ vit gueres de ce mérite, que pour ſe „ faire des ennemis". O, Beſace des hommes, que tu es bien mal placée!

VIII. CONVERSATION.

EH BIEN, me dit M. de Voltaire, je vous ai développé tous mes principes & mes ſentimens; je n'ai rien eu de caché pour vous. Etes-vous content? Aſſurément, lui répondis-je, j'ai tout ſujet de l'être. Vous m'avez appris mille choſes ſingulieres & admirables, qui ne s'effaceront jamais de mon eſprit, tant elles l'ont frappé. Mais il eſt une autre matiere ſur laquelle vous ne m'avez rien dit, & qui mériteroit bien d'être éclaircie.

Vous avez beaucoup écrit en vers, & donné encore plus d'Ouvrages en proſe. Je ne ſais quel Ecrivain s'eſt plus diſtingué par la ſingularité de ſes vues, l'étendue de ſes recherches, & la hardieſſe de ſes ſentimens. C'eſt principalement dans le païs de l'*Hiſtoire*, que vous avez fait des découvertes, dont aucun voyageur ni ſavant ne s'étoit encore apperçu. Tous ont vû les choſes à-peu-près de la même maniere & ſous la même face. Les naturels du païs, & ceux qui ont tranſmis à la

poſtérité ce qui s'étoit paſſé ſous leurs yeux, s'accordent dans les faits eſſentiels qu'ils nous rapportent, dans le caractere des principaux perſonnages, dans les motifs qui faiſoient agir ceux-ci, & dans les reſſorts qu'ils mettoient en œuvre. Mais vous n'êtes jamais d'accord avec eux. Où ils ont vû des Vertus, vous n'y trouvez que des vices. Vous nous dites mille choſes auxquelles ils n'ont jamais penſé. Vous en aſſurez d'autres qu'ils contrediſent formellement. Vous les démentez tous. Voilà un myſtere que je ne ſaurois comprendre; daignez m'en donner l'explication.

Vous n'êtes pas le ſeul pour qui cette énigme ſoit inſoluble. Je ſais que pluſieurs de vos ſemblables en ont long-tems cherché le mot, & ils ne l'ont pas trouvé. Je veux bien vous introduire dans le ſanctuaire de mes penſées, & même vous en donner la clef, pour en faire uſage lorſque vous ſerez ſurpris des choſes inouies que vous rencontrerez dans mes Œuvres hiſtoriques. Ecoutez donc, & retenez mes principes.

1°. Je regarde l'Hiſtoire comme un païs à-peu-près ſemblable au portrait que je vous ai fait de l'Angleterre, où chacun penſe comme il veut, & dit en toute liberté ce qui lui convient. C'eſt *le Temple du Menſonge*; & j'ai voulu y offrir un ſa-

crifice plus éclatant que tous ceux qui avoient jamais été préſentés à ce Dieu.

Le Menſonge réſide au Temple de Mémoire (o).
Il y grave des mains de la Crédulité
Tous ces faſtes des tems, deſtinés pour l'Hiſtoire
Et pour la Vérité.

Ce qui devoit ſervir de matériaux à l'Hiſtoire, n'étoit donc que le menſonge conſacré dans les Archives du Temple où il réſide, & où il nous préparoit des principes & des ſources d'erreurs.

Suivez-moi. Si les anciens monumens, ceux mêmes des Auteurs contemporains, n'ont rien de certain, & peut-être rien de vrai, pourquoi voulez-vous que je m'attache ſcrupuleuſement à les ſuivre? Je me contente d'en rapporter à-peu-près le fonds. Mais je lui donne la teinte que je juge à propos, & je l'aſſortis à mes idées. En fait de Morale & de Philoſophie, j'ai abjuré tout ſyſtême. Je me ſuis démenti, contredit, combattu en toute occaſion; vous l'avez vû. Mais avant de commencer à écrire l'Hiſtoire, je me ſuis fait un plan; & j'ai voulu que les choſes marchaſſent comme je les avois conçues & arrangées. Ne ſoyez pas ſurpris d'en trouver d'inouies dans mon *Eſſai*.

(o) Ode pour MM. de l'Acad. des Scienc. t. 6, p. 95.

2°. Je laiſſe aux Auteurs vulgaires la foibleſſe de n'oſer s'écarter de ce qu'ils appellent follement la vérité de l'Hiſtoire. Ma régle eſt de démentir hardiment les Ecrivains originaux; de les faire parler comme je veux qu'ils parlent. J'ajoute à leur récit tout ce qui eſt conforme à mon but, & j'en retranche tout ce qui ne peut s'y ajuſter. J'ai tout prévu, & je me ſuis dit: Le commun du monde qui me lira, n'en ſait pas aſſez pour démêler ſi je lui en impoſe, ou non. Je lui préſenterai un fonds d'Hiſtoire, dont quelques-uns auront une idée très-confuſe, & que le plus grand nombre ignore totalement. Je n'en donnerai que la fleur, & je l'embellirai d'un ſtile & d'un art magique. J'y ſemerai des maximes éblouiſſantes; je ſuivrai avec hardieſſe la trace de mon ſyſtême & de mes idées; je me ſervirai ſouvent de cette expreſſion impoſante, *Ce qui eſt de certain*, lors même que le fait ſera le plus faux. Mes réflexions malignes, les traits d'incrédulité ſemés de tems en tems, mon autorité, l'heureux préjugé que tant de perſonnes ont conçu pour tout ce qui ſort de ma plume, l'honneur qu'il y a de penſer comme moi, & d'être au rang des vrais Philoſophes & de mes Diſciples, le titre de bel eſprit que l'on y gagne, &c. Avec des eſpérances auſſi flatteuſes, pouvois-je

pouvois-je appréhender de n'être pas cru sur ma parole, & de n'avoir pas les trois quarts & demi du monde pour mes partisans & mes admirateurs ? Il ne faut pas tant d'amorces pour les faire tomber dans le piége.

3°. Si des Savans ou des connoisseurs ont la curiosité de lire ce que j'ai écrit sur l'Histoire, je m'attends bien que, se trouvant totalement dépaysés, ils crieront à l'imposture. Mais qu'en arrivera-t-il ? Oseront-ils me réfuter ? Je les en défie. Je vous l'avouerai en confidence ; c'est pour les embarrasser & les arrêter, que j'ai exprès entassé tant de paradoxes historiques, présentés néanmoins sous des faces & des couleurs séduisantes. Vous ne trouverez point de page qui ne renferme des fausse-tés plus ou moins importantes. Il y en a grand nombre de palpables, qui choquent de front tout ce qu'on a cru jusqu'à présent. Je n'ai besoin que d'une phrase ou d'une ligne pour en avancer deux de cette espéce ; & il faudroit plusieurs pages pour les réfuter chacune en particulier clairement & nettement. Nos Savans seroient obligés d'en venir souvent à des dissertations critiques, qui demanderoient la vie de quatre hommes pour épuiser la matiere. Or qui les entreprendra, & qui les liroit ? Voyez où conduiroit l'exécution

d'un projet auſſi immenſe. S'ils s'en tenoient à une réfutation vague, elle n'opéreroit rien. Le préjugé eſt pour moi, qui ſuis venu le premier; & on ne les croira point ſans le témoignage des preuves détaillées & bien poſitives. Je ſuis donc bien sûr que perſonne ne le tentera jamais.

4°. Je poſſede dans un degré ſupérieur le talent de faire uſage de tout ce que je lis, & de le déguiſer tellement, que je ſais me le rendre propre, par l'air de nouveauté & de ſingularité que j'y donne. Une table des chapitres me met au fait de tout ce qui eſt contenu dans le Livre. Si je le parcours, les citations que je vois en marge me ſuffiſent pour nommer dans mes Ouvrages les originaux mêmes, quoique j'en ignore juſqu'à la forme. Eſt-il ſeulement poſſible ou probable que j'aie lû & digéré tous les Auteurs qu'il faudroit avoir combinés pour mon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale* de toutes les Nations de l'Univers? On ſait que je n'ai jamais eu de Maiſon ni de Bibliothéque. Et quand j'aurois poſſédé en propre tous les Livres néceſſaires, ma vie errante, inquiéte, diſſipée, voluptueuſe, m'auroit-elle permis de les lire & de les méditer? Croyez-vous qu'il y ait bien du monde en état de faire des réflexions, qui prouvent que je n'ai pu prendre qu'une légere teinture de l'Hiſ-

toire, dont je donne une idée encore plus légere ? Qu'importe ? Le plus pur encens m'eſt adreſſé de toutes parts. Les Grands, les beaux Eſprits, ceux qui ſe piquent de l'être, ſans en avoir l'apparence, me comblent d'éloges, & publient de concert que je ſuis le plus ſavant homme de mon ſiécle. J'en ai la réputation ; que puis-je ſouhaiter davantage ? Nous autres Oracles nous ſommes un peu faits pour en impoſer, & pour tromper les dupes qui veulent l'être.

Mais c'eſt le jugement de vos Meſſieurs que je voudrois ſavoir ſur cette partie de mes Ouvrages. Quoique mes ſentimens ſoient fort éloignés des leurs en beaucoup de points, je ſuis néanmoins perſuadé qu'il eſt parmi eux de bons Littérateurs & de judicieux Critiques. Je ne peux leur refuſer cette juſtice. Dites-moi ce qu'ils ont penſé de mon Hiſtoire, & ce que vous en penſez vous-même.

J'oſe vous aſſurer, répondis-je, que malgré l'oppoſition des ſentimens, ils conviennent qu'elle eſt écrite avec toute la pureté, l'élégance & la rapidité que l'on peut demander dans le ſtile hiſtorique. Ils ne déguiſent ni n'affoibliſſent point les louanges que vous méritez en cette partie. Ils vous regardent comme un modele accompli pour les beautés de la diction ; & je ne ſais s'il

en eſt un qui n'ambitionne l'éminente ſupériorité de votre talent.

Ils me font honneur, dit M. de Voltaire. Je conviens qu'il y a chez eux quelques gens de goût, à qui il ne manque qu'un peu de notre Philoſophie. Car celle de votre Univerſité, dans quelque partie qu'on l'enviſage, n'eſt propre qu'à gâter l'eſprit, & à le remplir de ſots préjugés. Je penſe ſur cela comme Bacon, „ qui (*a*) avoit „ mépriſé de bonne heure ce que des fous „ en bonnets quarrés enſeignent ſous le „ nom de *Philoſophie* dans les petites mai„ ſons appellées *Colléges* “. Mais les choſes obligeantes que vous me rapportez de vos Meſſieurs, ne regardent que le ſtile de mon Hiſtoire. En eſtiment-ils également le fonds?

Ils ont trouvé des choſes intéreſſantes & judicieuſes dans vos *Reſumés des Siécles*. On y voit en effet d'excellentes remarques ſur les Loix, les Coutumes, les Uſages, les Arts & les Sciences.

Ils ont raiſon; mais ce n'eſt pas encore là ce que je vous demande. Je voudrois ſavoir nettement ce qu'ils penſent de l'Hiſtoire même, & de la méthode que j'y ai ſuivie.

Vous n'ignorez pas que le Livre le plus

(*a*) Sur le Chancelier Bacon, *tome* 7, *p.* 266.

universellement approuvé trouve encore des Censeurs. L'*Histoire Universelle de M. Bossuet*, ce chef-d'œuvre inimitable de l'esprit humain, vous a paru essentiellement (*b*) répréhensible ; parce que ce grand homme, qui avoit bien lû & si profondément médité l'Histoire, n'y a pas dit un mot des Chinois, que vous appellez le plus ancien & le plus sage de tous les Peuples ; & qu'il a trop loué, à votre avis, la sagesse des Egyptiens. D'autres que vous estiment qu'il a bien fait. Comment avoir les suffrages de tout le monde?

J'en sens l'impossibilité ; & c'est pour cela même que je vous demande encore une fois le jugement de vos Connoisseurs sur mon Histoire. Jusqu'à présent, vous ne m'avez donné que des défaites ; parce que vous appréhendez de me dire peut-être des choses désobligeantes. Je suis très-sensible à votre politesse ; mais je vais vous mettre à l'aise, en vous apprenant une belle maxime que j'ai établie sur un sujet pareil à celui qui vous embarrasse. Je parlois de l'excellent *Essai de M. Mélon sur le Commerce*, & j'ai dit : (*c*) „ Cependant „ il y a bien des erreurs dans ce bon Ou„ vrage : tant le chemin de la Vérité est

(*b*) De la Gloire, *tome* 7, *p.* 181.
(*c*) De M. Law, *tome* 7, *p.* 458.

„ difficile. Il eſt bon de relever les *mépriſes* „ qui ſe trouvent dans un Livre utile. Ce „ n'eſt même que là qu'il les faut chercher. „ C'eſt *reſpecter* un bon Ouvrage que de le „ *contredire*; les autres ne méritent pas *cet* „ *honneur*". Vous pouvez donc m'apprendre tout ce que l'on a dit de mon Hiſtoire; je ne ſuis plus en droit de m'en fâcher.

Sur cette régle, répondis-je, perſonne aſſurément ne mérite plus que vous *l'honneur d'être contredit*. Vos talens & votre réputation vous ont acquis ce privilége préférablement à tout autre. Je vais donc, pour vous donner des marques de mon *reſpect*, révéler, d'après nos Meſſieurs, quelques-unes de vos *mépriſes*.

L'idée que vous avez donnée de l'Hiſtoire leur a paru fort ſinguliere. Vous la regardez comme un Pays de liberté, où il eſt permis de croire & d'écrire tout ce que l'on veut. Vous prétendez que le Menſonge réſide au Temple de Mémoire, dont les Archives ſont compilées par les mains de la Crédulité. Eh que deviendra donc cette ſcience, ſi les fondemens en ſont auſſi ruineux que vous le dites? Quelle confiance pourrons-nous y prendre? quelle différence en faites-vous d'avec la Fable & le Roman; avec quel mépris recevra-t-on les leçons que les Sages en ont tirées; quelles ténébres répandez-vous ſur tous les

ſiécles, ſur toutes les Nations ; quelle illuſion ſera-ce d'en faire une étude ; & quelle folie vous a pris d'en raſſembler les faits ? Si, comme il s'enſuit de votre principe, il n'eſt échappé aux Auteurs contemporains tout au plus que quelques traits de Vérité, comment prétendez-vous les débrouiller & les reconnoître dans cet immenſe cahos de menſonges ?

Vous croyez qu'avant l'Imprimerie (*d*), l'Hiſtoire étant peu contredite, étoit alors peu exacte ; & voilà la ſource du ſouverain mépris que vous témoignez pour les Anciens. D'autres vous ſoutiendront, au contraire, que l'Imprimerie a fait un tort infini à la ſincérité de l'Hiſtoire, vu les ménagemens que le Miniſtère & les Auteurs doivent néceſſairement obſerver par conſidération pour les perſonnes & pour les Etats. Un particulier qui écrivoit autrefois ce qui s'étoit paſſé de ſon tems, & peut-être ſous ſes yeux, l'expoſoit dans le vrai, ou pour ſon amuſement, ou pour celui des autres. Si l'Ouvrage ſe répandoit avant la mort de l'Auteur, celui-ci pouvoit n'être point connu ; nulle recherche à ſon ſujet ; nul moyen de le découvrir par les menaces & la punition de l'Artiſte qui avoit publié l'œuvre ; enfin nul zéle,

(*d*) Siécle de Louis XIV. ſur M. de Tillemont.

nul intérêt de pourſuite dans ceux qui ſurvivoient aux Princes dont on avoit révélé les fautes. Voyez ſi les choſes ſe paſſent aujourd'hui de même. Reconnoiſſez donc le tort que l'Imprimerie a fait à la véracité de l'Hiſtoire; & que, s'il falloit opter en ce genre, la préférence ſeroit en faveur de ceux qui ont précédé l'invention de cet Art. S'il étoit néceſſaire de multiplier les preuves de cette vérité, j'en trouverois d'excellentes dans ce que vous dites ſur *les Inconvéniens attachés à la Littérature*, & dans vos deux chapitres *ſur les menſonges imprimés*. Ces changemens d'avis embarraſſent vos Lecteurs, qui les prennent pour des contradictions.

„ Mais, ajoutez-vous (*e*), parmi ces „ menſonges dont les Hiſtoriens ſont rem„ plis, n'y a-t-il pas quelques vérités? „ Oui, comme il ſe trouve un peu de „ poudre d'or dans les ſables que les fleu„ ves roulent. (C'eſt vraiment réduire la „ choſe à des infiniment petits.) On de„ mandera donc le moyen de recueillir cet „ or : le voici. Tout ce qui n'eſt confor„ me ni à la Phyſique, ni à la raiſon, ni „ à la trempe du cœur humain, n'eſt que „ du ſable ; le reſte, qui ſera atteſté par „ des contemporains ſages, c'eſt la pou-

(*e*) Des menſonges imprimés, *tome* 8, *p.* 94.

„ dre d'or que vous cherchez “. Nos Maîtres dans l'art n'ont rien compris à cette régle. Car enfin, ont-ils dit, la Phyſique n'eſt pour rien dans l'Hiſtoire ; & quand on nous rapportera qu'un Prince, un Général d'armée, un particulier ont fait des choſes contraires à la raiſon, à l'honneur, à la probité, à leur devoir, à leur état, à la trempe du cœur humain, il ne faudra donc pas le croire. Cette régle de critique a paru trop oppoſée à la conduite des hommes, ſi ſujets à s'écarter de la Raiſon ; & elle eſt démentie par les preuves que nous en voyons tous les jours.

Cette régle, ont-ils dit, nous eſt d'autant plus incompréhenſible, que M. de Voltaire déclare hautement, & répete à tout propos, que l'Hiſtoire n'eſt que le riſſu & l'enchaînement de tous les forfaits dont les hommes ſont capables. Liſez la ſienne, & vous n'y trouverez que des crimes & des horreurs. Il veut cependant qu'on le croie, & c'eſt dans ces occaſions principalement qu'il vous dit : *Ce qu'il y a de certain.*

Le reſpect, dont nos Meſſieurs ſont remplis pour un Livre auſſi célebre que votre *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, leur a fait naître une autre réflexion non moins embarraſſante ; & voici comment ils ont

raiſonné. L'expérience nous a appris que la plume des Hiſtoriens eſt le pinceau par lequel ils ſe ſont peints eux-mêmes ſans le vouloir, en nous faiſant connoître leur génie & leur caractère. Sans avoir jamais converſé avec Xénophon, Thucydide, Polybe, Platon, Tacite, de Thou, Guichardin, Tillemont, Fleury, Boſſuet & Rollin, on voit dans leurs Ouvrages ce qu'ils étoient. Tous ces Ecrivains, en nous apprenant l'Hiſtoire, ont eu ſoin de faire plus remarquer les belles actions & les vertus des grands hommes, que les vices de quelques monſtres particuliers, qui ont deshonoré la Nature, & qu'il n'auroit pas même fallu nommer, s'il avoit été poſſible. C'eſt que ces Hiſtoriens aimoient la Vertu & le genre humain, parce qu'ils avoient le cœur droit.

Comment ſe peut-il faire que M. de Voltaire, qui a vu paſſer devant ſes yeux des milliers d'hommes, en écrivant l'Hiſtoire, n'ait remarqué de la Vertu que dans un petit nombre de Chinois, d'Indiens, de Mahométans, de Philoſophes ou Empereurs Païens? Ne connoîtroit-il ni les caractères, ni les actes de cette Vertu, dont il a ſi ſouvent le nom dans la bouche? La haine pour ceux en qui tout le monde l'a admirée, l'auroit-elle porté à les flétrir généralement? Quoi!

n'auroit-il apperçu aucun homme vertueux parmi les Chrétiens mêmes des premiers siécles, ni parmi tant de Pontifes ou autres Docteurs célebres, qui ont illustré ou éclairé l'Eglise ? Tous les Papes, depuis le regne de Constantin, auroient-ils mérité d'être traités comme des fourbes, des ambitieux, des usurpateurs, des simoniaques, des impudiques & des scélérats ? La fureur des premiers Protestans (*f*) avoit tenu ce langage ; mais leurs successeurs en rougissent aujourd'hui pour eux. Nous sommes bien éloignés de dire que l'Auteur a pris sur la palette de son esprit & de son cœur les couleurs dont il s'est servi pour peindre le genre humain depuis les Souverains assis sur le trône, jusqu'aux simples sujets qui portent les armes pour le bien de la Patrie, ou qui cultivent les arts & les sciences, pour éclairer & servir l'Etat. Jamais le pinceau d'un honnête homme ne sçut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité, dit un de vos freres dans sa Réponse à M. d'Alembert, *pag.* 59. Il faut que M. de V. ait eu devant les yeux quelque verre magique, qui lui ait fait voir des monstres à la place des hommes. Nous

(*f*) Jurieu prétendoit que, depuis S. Leon, tous les Papes avoient été des Antechrists.

en ſommes d'autant plus ſurpris, qu'il a donné à tous ceux qui écrivent l'Hiſtoire cette belle leçon, ſi favorable à l'humanité, de ſe ſouvenir qu'ils ſont hommes. „ C'eſt-là (g) que chaque Ecrivain doit „ ſe dire : *Homo ſum.*"

Mais la ſincérité n'eſt pas moins néceſſaire à un Hiſtorien que l'humanité. L'Auteur de l'*Eſſai* a trop mépriſé l'une & l'autre. Après qu'il s'étoit tant de fois & ſi hautement déclaré contre le Chriſtianiſme dans ſes Vers & dans ſes œuvres mêlées, falloit-il s'attendre qu'il en parleroit équitablement dans ſon Hiſtoire ?

Ici les premiers coups de l'attaque ont porté ſur les monumens de la Révélation, que M. de Voltaire met bien au-deſſous des Livres (h) Indiens & Chinois pour l'ancienneté, la certitude & la ſageſſe. Mais ſur qui tombe l'humiliation ? Eſt-ce ſur nos Lettres ſaintes, ou ſur celui qui auroit voulu les infirmer ? Nous laiſſons répondre les Savans, ou leurs moindres Ecoliers, de quelque Religion qu'ils ſoient, n'en euſſent-ils même aucune. Il nous ſuffit de dire que jamais perſonne ne fut aſſez peu jaloux de ſa réputation, pour haſarder un paradoxe auſſi inſenſé.

(g) Eſſai ſur l'Hiſtoire, *chap.* 71.
(h) Eſſai ſur l'Hiſtoire, *chap.* 1, 2 & 3.

Si l'Auteur a quelques preuves de ce qu'il avance, qu'il nous les faſſe connoître dans la premiere Edition de ſes œuvres. Nous le prions de rendre ce ſervice à la Littérature.

C'eſt au 5e. chapitre de ſon *Eſſai*, qu'il ſe flatte de donner un violent aſſaut à la Religion Chrétienne, & de lui ravir la gloire de s'être établie par des torrens de ſang, qui devoient mille fois l'éteindre & l'anéantir, ſi Dieu n'y avoit répandu la fécondité. Sur la foi de Dodwel, auſſi peu ſincere qu'il étoit lettré, il va beaucoup plus loin que ſon guide, & réduit preſqu'à rien les perſécutions & les Martyrs. Il n'héſite pas de démentir hautement toute l'Antiquité eccléſiaſtique & profane, les Ecrivains même de l'une & de l'autre claſſe qui parlent d'après le témoignage de leurs yeux. Oui, dans ce ſeul chapitre, nous ſommes en état de lui compter plus de cent fauſſetés groſſieres; & nous ſavons de ſcience certaine, que quelque jour on les lui montrera bien clairement. Que ſeroit-ce par proportion, s'il falloit le ſuivre dans le labyrinthe de ſes autres écarts? On verroit un beau Recueil de *Menſonges imprimés*. Il ſemble qu'on eſt en droit de croire qu'il ne les a ſi fort multipliés que pour en rendre la réfutation impoſſible.

Il avoit ſi judicieuſement reconnu avec tout l'Univers, que "l'illuſtre (*i*) *Boſſuet*, „ dans ſon Diſcours ſur une partie de „ l'*Hiſtoire univerſelle*, en a ſaiſi le véri„ table eſprit". Eh pourquoi ne pas marcher ſur les traces d'un homme que l'on admire, & dont on veut être le Continuateur? Ce ſont toujours les réflexions de nos Meſſieurs. Où M. Boſſuet, diſent-ils, a vû le monde ſortir des mains de Dieu par un éclat de ſa toute-puiſſance; l'homme né pour être juſte & heureux, frappé de malédiction; ſon Libérateur promis & annoncé dans tous les ſiécles aux Patriarches & aux Prophêtes; ſa venue dans ce monde au tems marqué; ſa Religion prêchée & reçue dans tout l'Univers: où il a vû les Empires s'élever & ſe détruire ſucceſſivement, ſelon que l'Arbitre des événemens l'avoit décidé dans ſes Décrets éternels, & prédit par ſes Oracles; là, M. de Voltaire ne voit que des eſpaces imaginaires, antérieurs à l'Hiſtoire & à la Chronologie de Moïſe, que des milliers d'années (*k*) à ignorer, parce qu'elles ne renferment rien d'intéreſſant. S'il croit y avoir découvert quelque choſe, c'eſt uniquement dans les Archives de la Chine

(*i*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Gén. pag.* 3.
(*k*) Des menſonges imprimés, *tome* 7, *p.* 948.

& des Indes, que tous nos Savans ont regardées comme des chimeres. Mais il s'imagine voir des traditions admirables de pluſieurs milliers d'années dans ces beaux monumens que perſonne ne ſait lire. Une ſatyre ſanglante (*l*) contre le Peuple Juif & contre le Dieu qui en étoit adoré, eſt la ſeule choſe qu'il en ait ſçu dire. Il ne parle des Babyloniens & des Egyptiens, que pour ſoutenir la vérité d'une période de trente-ſix mille ans, durant leſquels ils prétendoient avoir eu des Monarques. Rien n'y annonce l'auteur des révolutions étonnantes qui arrivent ſur la terre; mille traits au contraire lancés contre ſa Sageſſe & ſa Providence.

Il eſt vrai que l'illuſtre Evêque de Meaux ayant développé divinement les deſſeins & la conduite de Dieu dans la trace de la Religion, & dans la ſucceſſion des Empires, juſqu'à la chûte de celui des Romains, M. de Voltaire ne devoit pas entreprendre de remanier le ſujet, après le développement qui en avoit été

(*l*) *Tome 7, pag. 1.* C'eſt ici le chef-d'œuvre de la malignité, de la mauvaiſe foi & de l'impiété de M. de Voltaire. On peut dire que dans les 25 pages que contient ce chapitre, il n'y a pas une phraſe qui ne porte quelqu'un de ces caractères. Il faudroit pluſieurs volumes pour le réfuter; & voilà la vérité de ce que j'ai dit quelques pages plus haut.

fait par un ſi grand homme. Mais puiſqu'il ſe donne pour ſon Continuateur, pourquoi n'a-t-il pas ſuivi le plan de celui qu'il avoue avoir parfaitement ſaiſi le véritable eſprit d'une Hiſtoire univerſelle? Pourquoi a-t-il pris une route & des maximes totalement contraires? De quel ſecours étoit pour lui un modele exécuté ſi dignement? Quand il n'en auroit pas atteint toute la perfection, ſes talens ſupérieurs l'en auroient approché de plus ou moins près, s'il étoit entré dans les vues de ſon Original; & ſes vûes étoient marquées bien clairement dans les paroles ſublimes qu'il adreſſe à M. le Dauphin, en finiſſant ſon Diſcours. Il eſt néceſſaire de les rapporter, pour ſervir de piéce de comparaiſon, & faire ſentir la différence des deux Ouvrages.

„Ce long enchaînement (*m*) des cau-
„ſes particulieres, qui font & défont
„les Empires, dépend des Ordres ſecrets
„de la divine Providence. Dieu tient du
„plus haut des Cieux les rênes de tous
„les Royaumes; il a tous les cœurs dans
„ſa main; tantôt il retient les paſſions,
„tantôt il leur lâche la bride. . . Il con-
„noît la ſageſſe humaine, toujours cour-
„te par quelqu'endroit. Il l'éclaire, il

(*m*) Concluſion du Diſcours ſur l'*Hiſt. Univerſ.*
„étend

„ étend ſes vûes, & puis il l'abandonne à
„ ſes ignorances; il l'aveugle, il la pré-
„ cipite, il la confond par elle-même;
„ elle s'enveloppe, elle s'embarraſſe dans
„ ſes propres ſubtilités, & ſes précautions
„ lui ſont un piége. Dieu exerce par ce
„ moyen ſes redoutables Jugemens, ſelon
„ les règles de ſa Juſtice toujours infailli-
„ ble. C'eſt lui qui prépare les effets dans
„ les cauſes éloignées, & qui frappe ces
„ grands coups, dont le contre-coup porte
„ ſi loin... C'eſt ainſi que Dieu régne ſur
„ tous les Peuples. Ne parlons plus de ha-
„ ſard ni de fortune, ou parlons-en ſeu-
„ lement comme d'un nom dont nous cou-
„ vrons notre ignorance. Ce qui eſt haſard
„ à l'égard de nos conſeils incertains, eſt
„ un deſſein concerté dans un Conſeil plus
„ haut; c'eſt-à-dire, dans un Conſeil éter-
„ nel, qui renferme toutes les cauſes & tous
„ les effets dans un même ordre. De cette
„ ſorte, tout concourt à la même fin; &
„ c'eſt faute d'entendre le tout, que nous
„ trouvons du haſard ou de l'irrégularité
„ dans les rencontres particulieres ".

Quelle différence de l'*Eſſai* que nous avons, à celui que nous aurions eu, ſi M. de Voltaire avoit commencé par ſe remplir de ces vues divines, & s'il les avoit enſuite déployées avec la beauté de ſon génie dans le cours de ſon Ouvrage! Ce

flambeau brillant à la main, il se seroit élevé comme l'aigle au-dessus de son sujet; & ce sujet, il l'auroit élevé avec lui au-dessus de nos têtes. Il l'auroit rapproché du Soleil éternel, la seule lumiere capable de l'éclairer & de dissiper les ténébres qui le couvrent si souvent; il auroit répandu sur le fond & sur les parties tout le jour dont il a besoin. Il nous auroit fait voir le souverain Arbitre du tems & des hommes conduire de sa main toute-puissante toutes les révolutions qui arrivent sur la terre, qui nous rempliſſent d'étonnement, & que nous ne comprenons point, parce que nous ne réfléchissons pas assez sur le ressort secret qui fait tout mouvoir. Il nous auroit admirablement montré les progrès de la Religion, que Dieu seul pouvoit étendre, comme il l'a fait, que lui seul pouvoit soutenir & défendre contre tous les coups qui lui ont été portés dans chaque siécle par les différentes héréſies & par le relâchement des mœurs. Il se seroit contenté de gémir sur quelques scandales particuliers, qui ont malheureusement éclaté dans ceux qui devoient retracer la sainteté du Pontife éternel, dont ils étoient les Successeurs & les Vicaires. Loin de chercher à tout propos & contre la vérité de l'Hiſtoire à épaiſſir & à multiplier ces taches, il se seroit borné à les laiſſer entrevoir, tel qu'un Hiſto-

rien qui écrit en honnête homme, ſans paſſion, & qui, par amour & par reſpect pour l'humanité, diſſimule juſqu'aux défauts de ſes freres qu'il craint de trouver coupables : *Homo ſum.* Forcé comme les autres Ecrivains de reconnoître les égaremens déplorables de certains Papes, il auroit fait d'après le ſage Boſſuet cette importante & judicieuſe réflexion : Qu'il n'en eſt pas des Chefs de l'Egliſe, comme des Chefs de tant de Sectes qui s'en ſont écartées. Les erreurs & les déréglemens de ceux-ci ont infecté tous leurs diſciples ; mais ni l'exemple pervers, ni la mauvaiſe Doctrine de quelques Paſteurs n'a influé ſur la croyance de la véritable Egliſe ; parce qu'il eſt un premier Paſteur, qui du haut des Cieux veille ſur les brebis qui habitent encore la terre ; parce qu'il eſt cette pierre ferme & fondamentale ſur laquelle porte l'édifice de ſa Religion : *Super hanc petram (a) ædificabo Eccleſiam meam.... Petra autem (b) erat Chriſtus.* A l'éclat de cette lumiere, le ſcandale & les invectives continuelles de M. de Voltaire auroient diſparu. Enfin, en s'attachant aux principes admirables de M. Boſſuet, qu'il convient avoir parfaitement ſaiſi le véritable eſprit

(a) MATTH. 16, 18.
(b) I. AD COR. 10, 4.

de l'Hiſtoire, il auroit vu la ſageſſe & l'accompliſſement des décrets éternels dans les révolutions éclatantes qui ſont arrivées aux Empires depuis Charlemagne juſqu'à nous; comme M. Boſſuet l'a montré dans celles des Perſes, des Babyloniens, des Grecs, des Egyptiens & des Romains.

Quelle gloire immortelle ſeroit revenue à M. de Voltaire, s'il étoit entré dans ces grandes vues, fondées ſur le vrai, & dignes d'un eſprit ſublime! Il auroit moins marché à la ſuite qu'à côté de l'illuſtre Evêque de Meaux. Mais qu'a-t-il ſubſtitué à la place de ces idées ſolides & majeſtueuſes? Un pitoyable Fataliſme qui l'aveugle à chaque pas, qui le conduit d'erreurs en erreurs, & qui, à tous momens, le fait tomber d'un précipice dans l'autre. Les incurſions des Barbares, les progrès du Mahométiſme, l'établiſſement d'une nouvelle Monarchie, ſon élévation & ſa chûte ſont autant d'objets qui l'étourdiſſent & le déconcertent. Il n'y apperçoit ni raiſons ſupérieures, ni dénouement, & il ne ſoupçonne pas même qu'il puiſſe y en avoir.

Il eſt obligé d'aller chercher aux extrémités du monde la tête égarée d'un (c)

(c) *Voyez* le Dialogue entre un Brachmane & un Jéſuite, & le ſuivant, *tome 8.*

Brachmane Fataliſte, pour y trouver des abſurdités qui ne peuvent point être ailleurs, & lui faire dire ce qu'il ſeroit trop révoltant de haſarder en ſon propre nom. On s'appeſantit, autant qu'on le peut, ſur les raiſons que le Brachmane apporte pour prouver l'enchaînement naturel, néceſſaire & inévitable de tout ce qui ſe paſſe ici bas ; & l'on fait raiſonner pitoyablement le Jéſuite qui réfute ces abſurdités. Il en eſt de même du Dialogue de Lucréce & de Poſſidonius. Voilà les principes que M. de Voltaire a jugé à propos d'établir avant de commencer ſon Hiſtoire. N'eſt-ce pas en avoir bien ſaiſi l'eſprit? Je ne ſaurois me conſoler, diſois-je un jour, de voir une ſi belle main écrire dans les ténébres, où elle ne peut déployer que le quart de ſon talent, & faire de faux traits. M. de Voltaire a commencé ſa carriere par mériter un premier titre à l'Immortalité. Qu'il ouvre les yeux, & je lui en promets un ſecond, plus ſûr encore & plus brillant que celui qu'il s'eſt juſtement acquis. Quelle honte y auroit-il de revenir ſur ſes pas, quand il eſt clair qu'on s'eſt égaré?

Puiſque vous me l'avez ordonné, permettez que je continue encore un moment les réflexions par leſquelles nos Meſſieurs comptent *faire honneur* à votre Hiſtoire,

comme vous dites que les Journaliſtes & les Critiques en font aux Auteurs, lorſqu'ils cenſurent leurs Ouvrages.

M. de Voltaire, diſent-ils, parcourt tous les ſiécles & toutes les Nations, & il ne nous apprend rien. C'eſt où devoit néceſſairement aboutir le ſyſtême nouveau qu'il s'eſt fait ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire. Il s'éleve avec force (*d*) contre tous les Ecrivains qui ſont entrés dans les détails. L'ordre chronologique des Rois n'eſt, dit-il, qu'une ſcience de mots, propre à charger inutilement la mémoire. Qui ſauroit par cœur la ſuite des Rois de France, le tems & la durée de leur régne, n'en ſeroit pas plus avancé. La connoiſſance des intérêts, des Loix & des Coutumes qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, ne rendroit pas plus ſavant. Celle des Guerres & des Traités n'eſt pas moins inutile; il ſuffit de ſavoir l'eſprit, les mœurs, les uſages des Nations principales, & certains faits qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. A l'égard de l'*Hiſtoire Ancienne*, c'eſt un tiſſu (*e*) de fables & de contes puériles. Il ne faut proprement commencer l'étude de l'Hiſtoire que vers le tems de François premier, &c. Voilà aſſurément des leçons

(*d*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Générale.*
(*e*) Remarques ſur l'Hiſtoire, *tome 7, p. 481.*

toutes nouvelles, qui abrégent prodigieuſement le travail, & qui réduiſent cette ſcience à bien peu de choſe. Reſte à décider ſi, en ſe renfermant dans des bornes auſſi étroites, on pourroit ſe flatter de ſavoir l'Hiſtoire, & ſi on l'apprendroit dans des Livres écrits ſuivant cette méthode.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'épuiſer en longs raiſonnemens, pour faire voir avec quelle rapidité un tel ſyſtême nous précipiteroit dans l'ignorance d'une des plus belles parties de la Littérature, ſi amuſante dans ſon étude même, ſi facile à acquérir, ſi flatteuſe dans l'uſage que l'on en fait, ſi convenable à toutes les portées d'eſprit, ſi remplie de leçons pour tous les états & pour toutes les circonſtances de la vie, ſi féconde en exemples propres à nous faire aimer la Vertu, & à nous donner de l'horreur pour le vice. Voyez combien de reſſources vous raviſſez à l'eſprit & au cœur, en réduiſant toute la connoiſſance de l'Hiſtoire Ancienne, Grecque & Romaine, à une *légere teinture*; c'eſt-à-dire, en l'anéantiſſant, & en faiſant renaître l'ancienne barbarie.

Quand il arriveroit que tous ceux qui l'écriront dans le goût que vous voulez introduire, s'en acquitteroient avec autant d'élégance que vous, il eſt évident

que cette ſcience ne périroit pas moins.

Ne prenons pour exemple que l'Hiſtoire de France, ſur laquelle on étoit en droit d'attendre du moins une trace ſuivie, légere, ſi l'on veut, dans les régnes peu importans; mais plus enfoncée ſur ceux qui comprennent des événemens dignes de remarques. Voilà ce qui auroit pu en donner quelqu'idée claire & ſolide aux Lecteurs qui cherchent à s'inſtruire. Mais c'eſt ce dont vous ne trouverez rien dans M. de Voltaire. Vous ne verrez que la réfutation d'une vérité très-certaine ſur la maniere dont Pepin le Bref parvint au Trône; des injures atroces répétées ſans fin contre l'illuſtre Charlemagne, parce qu'il ſouhaitoit d'étendre le Chriſtianiſme auſſi loin que ſes conquêtes; rien de lumineux ſur l'établiſſement de l'Empire d'Occident par les François, ſur les Rois qui le poſſéderent, ſur l'uſurpation qui en fut faite par les Germains, & que les Papes favoriſerent indignement; un ſeul mot ſur l'affoibliſſement incroyable où tomba la poſtérité de Charlemagne; aucun éclairciſſement capable de ſatisfaire ſur l'élévation de Hugues Capet, & ſur l'état déplorable où il trouva les affaires; preſque rien ſur les moyens que ſes ſucceſſeurs prirent pour rétablir les droits & l'autorité du Sceptre; rien ſur le zele de Philippe-Au-

guſte pour ériger l'Univerſité & d'autres Ecoles dans le Royaume; rien de modéré dans toute l'Hiſtoire des Croiſades; rien de vrai dans la fixation intéreſſante du Parlement de Paris, que l'Auteur regarde comme un grand mal; rien qui nous découvre ſuffiſamment l'origine des guerres longues & cruelles des Anglois en France, & qui nous apprenne la ſuite de leurs viciſſitudes & de leurs progrès. On ne nous en parle que de loin en loin; & depuis Pepin juſqu'à ce tems, on ne donne que cinq ou ſix dates.

Où & comment veut-on que je place tant d'événemens qui ſe ſont ſuccédés plus ou moins près les uns des autres? Comment puis-je les mettre en ordre dans mon eſprit, & en converſer ſans faire des anachroniſmes groſſiers & continuels, qui m'attireront la riſée des perſonnes inſtruites? On ne me parle de Louis XI. & des autres Rois, que pour m'en rapporter quelques traits de perfidie ou de cruauté, ſans me dire un ſeul mot des bonnes qualités qu'ils ont eues, ou du peu de bien qu'ils ont fait pendant leur régne.

Demeurons-en là: c'en eſt aſſez pour faire voir un ſquelette d'Hiſtoire, auſſi difforme que ſec & décharné. Je plaindrois fort M. de Voltaire, s'il n'en avoit jamais lu que de pareils, & il s'en fau-

droit bien qu'il fût auſſi inſtruit. Pourquoi veut-il que les autres ne puiſent que dans des ſources auſſi foibles ? Que ceux qui ont lu ſon *Eſſai*, nous diſent de bonne foi, quel ordre & quel fonds il en eſt reſté dans leur mémoire.

Ecoutons le motif pour lequel il répudie tous les Hiſtoriens, & ſe ſubſtitue ſeul à leur place. La plûpart, dit-il, n'ont écrit (*f*) que des Batailles, des Traités, ou les révolutions du Trône ; & moi je conſidere le ſort des hommes.

Où eſt donc le grand mal que Xénophon, Thucydide, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, Céſar, Tite-Live & tant d'autres ont commis, en nous décrivant des combats mémorables ? Demandez-le au Chevalier Folard, au Maréchal de Saxe, aux grands Capitaines, qui nous ont laiſſé des Mémoires ſur leurs Campagnes, à tous ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes, & qui veulent l'étudier ſolidement par les principes & par les exemples. Tous ſeroient au déſeſpoir que l'on eût ſupprimé les deſcriptions de campemens, de marches, de batailles & de diſcipline militaire. S'il y a des Lecteurs qui s'en ennuyent, d'autres en feront leur profit. Ne ſert-on dans un grand ſouper

(f) *Eſſai ſur l'Hiſtoire*, chap. 71.

que ce qui flatte également le goût de tous ceux qui sont à table? Lorsqu'un mets ne me plaît pas, j'en suis quitte pour le laisser : d'autres en mangeront avec plaisir. Comment M. de Voltaire peut-il blâmer aujourd'hui ces variétés de matieres & leurs détails, quand les Auteurs ne s'y sont pas trop appesantis, lui qui en a si bien fait voir les avantages, pour répondre aux différens états ou génies des Lecteurs? " L'Histoire, dit-il judicieusement, „ est (g) un vaste magasin, où vous pren„ drez ce qui est à votre usage ". Oui; mais pourroit-on le dire d'une Histoire aussi séche que la sienne?

On ne sait plus ce qui doit entrer dans l'Histoire des Empires, si l'on en exclut les articles principaux des Traités de paix, & les révolutions du Trône, comme M. de Voltaire veut qu'on les retranche, & les a en effet supprimés dans son *Essai*. Il me semble qu'on ne connoît une Monarchie que lorsqu'on sait son origine, ses progrès, son période d'élévation, ses pertes, ses malheurs, ses affoiblissemens & sa décadence. Connoître seulement quelques traits particuliers, comme M. de Voltaire s'y est borné, c'est savoir des histoires, & non pas l'Histoire. Il est vrai que M.

(g) Avant-propos de l'*Essai sur l'Histoire*.

Boſſuet n'eſt point entré dans ces détails; mais il n'a donné qu'un Diſcours, & M. de Voltaire a prétendu faire une hiſtoire ſous le nom modeſte d'*Eſſai*.

Il conſidere principalement, dira-t-on d'après lui, le ſort des hommes, il les inſtruit par des Chapitres particuliers, qui expoſent l'état des loix, des mœurs, des uſages, des arts & des ſciences dans chaque ſiecle; & il n'a pas oublié de faire beaucoup valoir le ſervice important qu'il rend en cela au Public. Mais ne ſemble-t-il pas qu'il a trouvé la Pierre Philoſophale, & qu'il eſt l'Inventeur de cette méthode? M. Fleury; Mezerai, qu'il eſtime ſi peu; le P. Daniel, qu'il mépriſe ſouverainement; M. Rollin, qu'il regarde comme un fabuliſte & le jouet de la crédulité; tant d'autres encore qui ne les valent pas, ont ſuivi cette méthode avant lui. Pourquoi donc s'attribuer la gloire de l'invention? Si quelquefois ſes remarques ſont plus amples que celles de chacun d'eux en particulier, c'eſt qu'il les a toutes raſſemblées, & qu'il s'eſt fait honneur de leur travail. Il ne ſeroit pas difficile de lui nommer ſes ſources.

Nous lui faiſons volontiers grace ſur ce plagiat, diſent nos Meſſieurs, en faveur du coloris de nouveauté par lequel il a ſu rajeunir les recherches & les anecdotes

de Serres & de Pâquier. Mais nous ne pouvons lui paſſer de les avoir altérées auſſi hardiment qu'il en a uſé envers tous les autres Ecrivains tant anciens que modernes : funeſte effet du malheureux principe qu'il s'eſt mis dans la tête, que l'Hiſtoire eſt un pays de liberté, le Temple du Menſonge, & les Archives de la Crédulité. Ce qui nous étonne par-deſſus tout, c'eſt qu'il l'ait mis en pratique, ne pouvant pas douter qu'il y auroit des gens aſſez inſtruits pour s'en appercevoir & pour le relever. Parmi les railleries qu'il a faites ſur M. de Maupertuis, qui s'attendoit à des critiques, il l'aſſure qu'il ſera un jour au nombre des grands ou des petits Prophêtes, parce qu'il a deviné juſte. Oh pour lui, il eſt bien ſûr d'avoir mérité ce titre, après la grande & claire Prophétie qu'il a faite de ſa perſonne, de ſa réputation & de ſes Ouvrages. Voici l'oracle qu'il en a prononcé (*h*) :

Voltaire ſimplement fera
Un récit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un franc Conteur de voyage,

(*h*) Temple du Goût, *tome 6*, *p.* 273.

Qui vous dit d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Il faut, me dit ici M. de Voltaire avec un peu de vivacité, mais moins qu'il ne me paroiſſoit y en avoir au-dedans de ſon ame, il faut que vos Meſſieurs aient bien examiné mes Ouvrages, pour en avoir ſi parfaitement ſaiſi l'eſprit, & pour me prendre par-tout par mes propres paroles. Il ſeroit trop long de vous dire tout ce que je penſe ſur leurs obſervations. J'y réfléchirai, & je verrai le parti que je dois prendre ; ou de me corriger, ou d'abandonner mon Hiſtoire, comme d'autres piéces qui étoient dans mes Editions précédentes, & que j'ai ſupprimées dans celle-ci, parce que j'ai bien ſenti qu'elles ne valoient rien. J'ai encore la reſſource de dire, comme à la premiere Edition de mon Hiſtoire, qu'un frippon m'a volé une copie de mon manuſcrit, & l'a fait imprimer, avant que j'y euſſe mis la derniere main. Le tems me décidera ; en attendant, avouez-moi ſi ce ſont-là toutes les réflexions que vos Critiques ont faites.

Non ; ils ont remarqué encore quelques autres bagatelles, ſemblables à celles que j'ai eu l'honneur de vous expoſer.

Bagatelles, reprit l'Oracle ? elles ſont

plus ſérieuſes que vous ne le penſez : mais en quoi conſiſtent-elles ? je veux que vous me le diſiez.

Ce ſont quelques endroits où ils croyent voir des fauſſetés, des contradictions, des bévues conſidérables, ou autres pareilles *mépriſes*. Je vais vous en rapporter quelques-unes, comme elles ſe préſenteront à ma mémoire.

Par exemple, ce que vous contez ſur l'ancienneté des Chinois, vos héros favoris, nous paroît d'autant plus admirable que nous ne le comprenons pas. Je vais le ſimplifier & l'éclaircir de mon mieux.

Vous prétendez (*i*) qu'Alexandre (il falloit dire Calliſthène qui l'accompagnoit) envoya de Babylone en Gréce les obſervations des Chaldéens, qui remontoient à 400 ans plus haut que celles des Chinois; & vous faites celles-ci de 2155 ans plus anciennes que notre Ere ; par conſéquent celles des Chaldéens auroient compris 2555 ans avant l'Ere chrétienne ; & vous les appellez ſans contredit le plus beau monument de toute l'Antiquité. Or tout ce que vous dites-là n'eſt & ne peut être : en voici les preuves.

1°. Les obſervations de Calliſthène, ſuivant Simplicius (*k*), le ſeul qui en par-

(i) *Eſſai ſur l'Hiſtoire*, chap. 1.

(*k*) SIMPLICIUS, *Lib.* 11, *de Cœlo.*

le, ne remontoient qu'à 1903 ans lors de la priſe de Babylone, en 331 avant Jeſus-Chriſt. Or, ſi vous joignez ces deux nombres 331 & 1903, ils ne vous donneront que 2234 ans, & non pas 2555. Elles n'étoient donc point de plus de 400 ans plus étendues que les prétendues obſervations Chinoiſes. Premiere *mépriſe*.

2°. Les années ſont de conſéquence dans le calcul de ces tems reculés; & nos Meſſieurs trouvent un petit inconvénient dans le vôtre. C'eſt que vos 2555 ans remontent de 207 ans plus haut que le Déluge, arrivé 2348 ans avant Jeſus-Chriſt. Cela commence à devenir un peu ſérieux; mais ce n'eſt pas tout.

3°. Deux cens trente ans, dites-vous, au-delà des obſervations Chinoiſes, il y avoit dans ce Pays un très ſavant Empereur nommé *Hiao*, qui réforma l'Aſtronomie... Il étoit donc monté ſur le Trône en 2385 avant notre Ere, 37 ans avant le Déluge. Mais ſa gloire ni ſes obſervations n'en furent point troublées puiſqu'il regna 80 ans, par conſéquent pendant le Déluge, & encore 43 ans après. Son habileté dans l'Aſtronomie, remarquez-vous judicieuſement, prouve qu'il étoit né chez une Nation déja très policée. Ce n'eſt pas tout, ne vous impatientez pas.

4°. Avant lui, cet auguſte Trône avoit été

été dignement occupé par ſix autres Rois, qui jouirent agréablement de la vie, chacun environ 900 ans, comme on vivoit avant le Déluge. Voilà une belle ſuite de Rois non interrompue peut-être de 6000 ans avant l'Ere chrétienne. Cela mérite bien d'être remarqué ; parce que, du commencement de notre Ere juſqu'à la Création du monde, on ne compte que 4004 ans. Qu'importe ? vous aſſurez fermement que l'Hiſtoire des Chinois eſt inconteſtable, comme fondée ſur des obſervations céleſtes, & ſur la Chronologie la plus ſûre.

5°. Comme c'eſt ſans frais que vous avancez ſi loin & ſi rapidement, nous allons tâcher de vous ſuivre au même prix. Le premier de ces ſix Rois, qui ont précédé le ſavant *Hiao*, ſe nommoit *Fohi*, & il régnoit vingt-cinq ſiécles au moins avant l'Ere vulgaire. Le compte n'eſt pas juſte ; car je viens de vous faire voir qu'il y a dans cet intervalle, au meilleur marché, 6000 ans ; ce qui ne fait pas ſeulement vingt-cinq, mais ſoixante ſiécles. Cela me paroît clair comme le jour, pour quiconque voudra prendre la peine de calculer.

6°. Vous continuez ainſi vos découvertes : " Les quinze Royaumes de la Chine, " réunis ſous le grand Roi *Fohi*, prouvent

„ que *long-tems auparavant* cet Etat étoit „ très-peuplé, policé, partagé en beau- „ coup de Souverainetés; car jamais un „ grand Etat ne s'eſt formé que de plu- „ ſieurs petits : c'eſt l'ouvrage de la poli- „ tique, du courage, & ſur-tout du tems : „ il n'y a pas une plus grande preuve d'an- „ tiquité". Les autres ſont donc bien petites. Car, de ce que la Chine eſt aujourd'hui diviſée en quinze Royaumes, s'enſuit-il qu'elle l'étoit déjà au tems de *Fohi*, 6000 ans avant l'Ere chrétienne? Autant vaudroit-il nous dire que tant de Provinces d'Eſpagne, qui ont porté le nom de *Royaumes* en différens tems, l'avoient déjà, quand les Phéniciens vinrent s'y établir parmi les Celtes qui l'occupoient alors. Les enfans ſavent le contraire, & ſentent la foibleſſe de votre argument pour prouver l'antiquité de la Chine.

7°. Si nous voulions vous en croire, vous nous meneriez encore bien plus loin, & même ſi loin, que notre imagination s'y perdroit avec la vôtre. Après nous avoir aſſurés que la Chine étoit très-peuplée & très-policée au tems de *Fohi*, deux mille ans avant la Création, vous enchériſſez encore par ces paroles ſi remarquables : " Il ſe peut que, *long-tems avant* „ l'Empire de la Chine, elle ait eu des „ Nations inſtruites, polies, puiſſantes,

„ que des déluges de Barbares auront en-
„ suite replongées dans le premier état
„ d'ignorance & de grossiéreté, qu'on
„ appelle *l'état de pure Nature* “. Quoi, vous adoptez ici cet état primitif des hommes sauvages ! Eh, vous l'avez rejetté comme contraire à la Raison & à votre système sur la Loi naturelle, quand vous le vites exposé par M. Rousseau. Voilà donc encore une nouvelle contradiction, & la preuve que vous n'êtes ferme sur rien : mais laissons-là cette question, bornons-nous à ces inondations de Barbares, qui ont jetté les Chinois *long-tems avant Fohi* dans l'ignorance & la grossiéreté. Qui osera nous dire qu'avant ces Barbares, il n'y en a pas eu d'autres, comme eux, destructeurs des sciences & de l'urbanité, & puis encore d'autres devant eux, qui leur auront fait le même tort ? Ainsi d'encore en encore, nous remonterons ensemble, tant qu'il nous plaira, sans que rien nous arrête. Permettez-moi de vous dire, M. avec tout le respect dû à votre mérite, que l'éternité du monde est une pensée extravagante, qui n'est jamais entrée que dans la tête folle & ignorante de quelques Philosophes Païens. Nous vous opposons tous les Savans de l'Europe, sans en excepter un seul, qui tous vous diront que le monde a commen-

cé 4004 ans avant l'Ere des Chrétiens. Excuſez ſi nous n'avons pas de meilleure autorité à oppoſer à la vôtre. Quand vous aurez détruit leurs raiſons, & que vous nous en aurez donné de plus convaincantes, nous nous rangerons volontiers à votre ſuite.

Mais abandonnons l'Hiſtoire, dont le détail nous méneroit à l'infini, comme vous le voyez par la diſcuſſion de votre premier chapitre, où certainement je n'ai fait qu'ébaucher la matiere. Les contradictions formeroient encore un long article, & elles étoient inévitables. Vous écrivez ſur tant de ſujets diſparates, vous courez tant de liévres, & vous allez ſi rapidement, qu'il falloit néceſſairement s'attendre à des oublis & à des écarts. Je les paſſe ſous ſilence, pour vous indiquer ſeulement quelques-unes de ces *mépriſes*, qui, en d'autres ouvrages que le vôtre, paſſeroient pour des défauts de jugement.

Nos Critiques ont regardé comme telle, certaine Epître galante (*a*), que vous avez adreſſée à une Princeſſe, qui vous avoit demandé des vers. Vous y traitez d'une maniere peu convenable les Perſonnes auguſtes, de qui on ne doit parler

(*a*) Epître à S. A. R. Madame la Princeſſe de..... *tome 6, pag.* 147.

qu'avec un profond reſpect. La grandeur, dites-vous, laiſſe un vuide affreux dans leur cœur ; l'ennui eſt aſſis entre leurs majeſtés ; ils font triſtement grande chere, ſans dire & ſans écouter rien ; on ſe léve au milieu du jour, ſans ſavoir ce que l'on va faire ; & l'on ſe couche, ſans ſavoir ce que l'on a fait... Permettez-moi de vous repréſenter qu'il n'eſt pas permis d'imprimer des ſatyres contre les Souverains. Si la démangeaiſon poëtique ne peut s'empêcher d'en faire, la ſageſſe ordonne de les enſevelir dans le plus profond ſecret.

Convenoit-il de donner de ſi grandes louanges (*b*) à l'extravagante Secte des Quakers, qui n'a jamais pu être tolérée qu'en Angleterre, parce que l'Athéiſme même y eſt permis ? Il eſt peu d'invectives & de calomnies dont vous ne chargiez les Croyans à tout propos. Mais vous faites bien leur éloge, quand vous dites qu'ils ont toujours eu les Quakers en horreur.

Vous prétendez que les Muſulmans (*c*) ont fait autant de Proſélites par la parole que par l'épée. Juſqu'à ce que vous nous ayez cité un ſeul de leurs Miſſionnaires, Prédicateur, nous regarderons ceci com-

(b) *Voyez* l'Hiſtoire des Quakers, *tome* 7.
(c) De l'Alcoran & de Mahomet, *tome* 7, *p.* 424.

me le plus grand paradoxe qui ait jamais été avancé. Ailleurs (*d*) vous avez dit vous-même tout ce qu'il faut pour le détruire.

Vous aviez raiſon de tourner en ridicule (*e*) le ſyſtême de quelques Philoſophes modernes, qui prétendent que la mer & les rivieres ont ſucceſſivement couvert la terre ; ils n'en donnent que des conjectures pitoyables. Mais il ne falloit donc plus ſoutenir, comme choſes *conſtantes*, que l'Océan (*f*) a couvert tour-à-tour, & abandonné de vaſtes terreins. Vous nous obligeriez beaucoup de nous en donner la plus petite de toutes les preuves. Elle conſtateroit admirablement le beau raiſonnement que vous faites ici ; que, comme il y a eu de grandes révolutions dans le genre moral, il faut qu'il y en ait eu de ſemblables & de fréquentes dans l'ordre phyſique ; d'où vous concluez que l'Océan a dû inonder pluſieurs fois de vaſtes terreins : la conſéquence ne paroît pas trop liée.

Cela me rappelle une de vos penſées judicieuſes ſur Bayle, que vous avez tant

---

(*d*) Gouvernement des Turcs, *tome* 13.

(*e*) *Tome* 9, à la fin.

(*f*) Avant-propos ſur *l'Eſſai de l'Hiſt. Génér.* tome 11, pag. 11.

de fois comblé des plus grands éloges. „ Je n'eſtime (g) Bayle ni plus ni moins, „ dites-vous, pour s'être trompé de cinq „ ans (& vous avez raiſon). La grande „ affaire eſt de ne ſe tromper ni en fait „ de goût, ni en fait de raiſonnement “. Cela eſt encore très-vrai : car un Ecrivain qui raiſonne mal, ne mérite plus que le mépris de ſes Lecteurs. Mais il faut ſe ſouvenir du bon mot de Cicéron, que vous avez rapporté : qu'il n'y a rien de ſi étrange (h) qui ne ſoit ſoutenu par les Philoſophes qui ont voulu embraſſer toutes les matieres.

Vous, avez malheureuſement un peu donné dans cet écueil ; & c'eſt en vérité grand dommage. Cette *Encyclopédicomanie* a fait un tort infini à votre gloire. Vous êtes fondé à dire, quoique vous euſſiez encore mieux fait de le laiſſer penſer, que vous n'avez compoſé LA HENRIADE (i) que pour vous rendre immortel. Quelle fortune pour votre réputation, ſi vous aviez ſuivi le conſeil d'un homme d'eſprit (k), &. ſi bon Juge en matieres littéraires !

(g) Sur le Dante, Auteur Italien, *tome* 7, *p.* 377.
(h) Des Monades, *tome* 9, *p.* 82.
(i) Lettre à M. de Scravesende, *tome* 9, *p.* 342.
(k) M. FRERON. Réponſe du Public à l'Auteur d'Acajou.

J'ai beau lui crier qu'il s'égare ;
Mes conſeils ſont hors de ſaiſon ;
Et je vois ſon eſprit biſare
Embraſſer follement l'aveugle opinion,
Qui fait de l'Algébre barbare
Un ornement de la Raiſon.

. . . . . .

Laiſſe autour du Soleil les Planettes errer ;
Voltaire, tu naquis pour peindre la Nature ;
Eſt-ce à toi de la meſurer ?

Convenoit-il à l'Auteur ſublime & immortel de la *Henriade*, de ſe ravilir à compoſer vingt petits Romans ſur *le Borgne*, *le Nez*, *le Chien*, *le Cheval*, *le Bucher*, *le Souper*, *les Rendez vous*, *le Pêcheur*, *le Baſilic*, &c. &c. On voit que la plupart ſont des allégories de vos aventures, & que vous avez voulu faire croire par-là que vous poſſédez tous les talens comme toutes les ſciences. Mais quel eſt le grand homme qui ambitionna jamais de voir ſa vie écrite en Roman, fût-ce même de ſa façon ? Les anecdotes, qui en ſont la clef, s'oublient, & l'on n'entend plus rien au Roman. Ceux qui n'ont que des ſoupçons, regardent l'Auteur comme un Fabuliſte, & ſon Hiſtoire comme une fable. Vous avez ſi bien jugé de ces Ouvrages puériles, que je ne peux mieux faire que de rapporter vos propres paroles. „ Toutes ces petites migna-

„ tures (*l*) ſe conſervent une généra-
„ tion ou deux, & périſſent enſuite
„ pour jamais. On néglige pour elles
„ des avantages plus ſolides & plus du-
„ rables “. Telle auroit été la gloire de votre immortelle *Henriade*, dont il ne falloit pas dégénérer.

D'ailleurs il n'eſt pas néceſſaire d'écrire ſur tout, & encore moins de faire imprimer tout ce que l'on écrit. Je ne crois pas qu'Eraſme ait donné lui-même l'ample recueil de ſes Lettres; ſes héritiers ou ſes admirateurs ont pris cette peine. On peut leur paſſer, en faveur de l'heureux préjugé qu'ils avoient pour leur Maître, d'en avoir mis grand nombre de fort indifférentes & fort plates; mais on ne pardonneroit point à Eraſme de les avoir publiées de ſon vivant. Je crains qu'on ne porte le même jugement ſur pluſieurs des vôtres, entr'autres de celle où vous parlez ainſi au premier Commis de la Librairie, ſous M. Rouillé: „ Puiſ-
„ que (*m*) vous êtes, M. à portée de
„ rendre ſervice aux Belles-Lettres, ne
„ rognez pas de ſi près les aîles à nos
„ Ecrivains, & ne faites pas des volailles

(*l*) Nouvelles conſidérations ſur l'Hiſtoire, *tome 7, pag. 492.*

(*m*) Lettre à un premier Commis, *tome 7, p. 532.*

„ de baſſe-cour de ceux qui, en pre-
„ nant l'eſſor, pourroient devenir des ai-
„ gles, &c. " Un pareil ſtyle ne donnera jamais droit au *Temple du Goût*.

En voilà aſſez, me dit M. de Voltaire, & la nuit approche. Je vois bien que vos Meſſieurs ne ſont contens ni de mes Poëſies, ni de mon Hiſtoire, ni de mes Ouvrages philoſophiques. Heureuſement qu'ils n'ont pas critiqué mon *Siècle de Louis XIV*; d'où je conclus qu'ils en ſont contents : car vous n'en avez pas relevé un ſeul endroit. Mon ſilence; accompagné d'un ſourire léger, lui fit comprendre qu'il s'étoit un peu trop avancé. Vous ne répondez point, me dit-il; auroit-on trouvé quelque choſe à redire ſur cet Ouvrage, qui a tant fait de bruit? Mais... Quoi! encore des réflexions? Je ne m'y ſerois point attendu. Il eſt trop tard pour entamer la matiere. Revenez demain; car je veux ſavoir tout ce qu'on dit de moi.

IX. CONVERSATION.

VOUS avez bien fait, me dit l'Oracle, de venir aujourd'hui m'apprendre le jugement que vos Critiques ont porté sur mon *Siècle de Louis XIV*. J'en ai été occupé toute la nuit; & plus je cherche, moins je découvre ce qu'ils y peuvent trouver à censurer, après tout ce que j'en ai retranché dans ma derniere Edition de Paris, 1757. Dites-moi donc ce qu'ils y voient encore de répréhensible, je veux absolument le savoir; ainsi ne me cachez rien.

Puisque vous me l'ordonnez, je vous exposerai avec franchise tout ce qui s'est dit à ce sujet.

L'Ouvrage fut annoncé comme la plus brillante Cométe qui eût jamais paru. On n'en vit durant un mois que deux exemplaires, envoyés l'un à une Dame, l'autre à un Ministre, qui tenoient les deux premiers rangs à la Cour. C'étoit un beau stratagême d'Auteur & de Libraire, pour faire desirer le Livre avec plus d'avidité. L'artifice réussit. Insensiblement on en lâcha quelques exemplaires, qui furent vendus au poids de l'or; & cette premiere Edition produisit une somme considérable.

Mais l'honneur ne fut pas ſi flatté que la bourſe.

On ſe récria contre les fauſſetés dont le Livre étoit rempli, ſur la foi des perſonnes les plus reſpectables. Pluſieurs familles illuſtres ſe plaignirent de diverſes imputations, qui les offenſoient. Les gens inſtruits ne ſe trouverent point dans ce qu'ils ſavoient d'origine ou de bonne part; &, qui l'auroit cru ? un ennemi déclaré publia une Edition de l'Ouvrage, accompagnée de notes critiques, tant ſur le fonds, que ſur la juſteſſe des jugemens & ſur la pureté du langage; & de ſa plume diſtilloit le fiel le plus amer.

Néanmoins, diſent les Juſtes équitables, l'Ouvrage étoit admirablement conçu; il montroit un Génie vaſte, méthodique, lumineux. A peu de choſe près, il embraſſoit la matiere dans toutes ſes parties. Les ſeuls titres des chapitres la développoient déjà à l'eſprit. Il falloit ſeulement les convertir en Livres, & leur donner toute l'étendue qu'ils demandoient. Pour conſommer l'œuvre en grand maître, il ne s'agiſſoit plus que de remplir un canevas ſi habilement tracé; & l'Auteur en étoit parfaitement capable.

Mais il s'eſt négligé dans l'exécution; il a oublié ſon propre plan, il l'a perdu de vue. Au lieu de s'attacher unique-

ment à ſon ſujet, il ſemble avoir fait ſon capital d'embellir les ornemens poſtiches qu'il y ajoute. Pourquoi, a-t-on dit, voler ſucceſſivement dans un extrait, tantôt en Allemagne, en Eſpagne, en Hollande, en Angleterre & en Suéde, pour nous en raconter quelques traits ou anecdotes, qui n'ont qu'un rapport éloigné, ou qui n'en ont aucun avec le ſujet principal? Pourquoi ne lui donner que le quart de l'eſpace qu'il demandoit? Il vouloit être repréſenté dans ſa grandeur naturelle, & l'on n'en a fait qu'une mignature. Quelle néceſſité y avoit-il de replier ainſi les membres d'un ſi beau corps, pour lui faire occuper ſi peu de place? Encore dans ce terrein étroit qu'on lui accorde, il s'y trouve tellement offuſqué par les objets adjacens, qu'à peine y eſt-il apperçu.

L'*Introduction* y eſt d'une maigreur extrême. Elle étoit inutile; & elle ne peut être bonne que pour un Ecolier ſortant du Collége. Le premier Chapitre, qui regarde le Prince de Condé & M. de Turenne, eſt une eſquiſſe admirable, formée par des traits les plus hardis & les plus grands; & il n'y en a pas un de rempli. Trois pages des *Mémoires du Cardinal de Retz* m'en apprennent plus que les trois longs Chapitres qui traitent des troubles de la Fronde, & du miniſtère du Cardinal Ma-

zarin. Rien de vif & d'intéreſſant dans les premieres Campagnes de Louis XIV. Le fameux paſſage du Rhin, ſi noblement chanté par Boileau, & la conquête de la Flandre & d'une partie de la Hollande, ne préſentent ici qu'une guerre de marionettes, ou l'expédition fabuleuſe du jeune Bacchus, de Silène & des Bacchantes, qui vont conquerir les Indes. Il ſemble que c'eſt une main ennemie & jalouſe, qui veut arracher les couronnes que méritoient le jeune Monarque & les Héros qui combattoient ſous ſes Enſeignes. Ce n'eſt que dans la ſuite, & comme par accès, que M. de Voltaire éléve ſon ſtyle, & anime ſon récit. Preſque toujours les faits ſont iſolés, & décrits avec plus de graces que de force. Cependant une narration conciſe & rapide demandoit tout le contraire. Il n'y avoit donc rien dans la plus belle partie de cet Ouvrage qui méritât l'éloge pompeux qu'en fait l'enthouſiaſte *Interprète de la Nature*, ainſi que de quelques autres Ecrits auxquels il a part, & qui ne valent certainement pas celui dont nous parlons. M. de Voltaire lui-même l'a ſenti, puiſqu'il a retranché tous ces chapitres dans la derniere Edition de ſes œuvres. C'eſt avouer qu'ils péchoient eſſentiellement dans le fonds & dans la forme. Jamais Géométre n'a

donné une démonſtration plus complette.

Mais pourquoi en venir à un parti ſi violent, qui ne peut avoir été inſpiré que par le ſecret dépit qu'avoient cauſé les petites gloſes de M. de la B. ? Une Lettre de quatre lignes ſuffiſoit pour y répondre. L'amour propre piqué devoit profiter des avis, & faire les derniers efforts pour donner à l'Ouvrage le degré de perfection qui lui manquoit. Déconcerté par les traits humilians & venimeux d'un ennemi, M. de Voltaire a mieux aimé abandonner l'Ouvrage, que d'en corriger les défauts; & cette cruelle réſolution y a mis un vuide mille fois plus choquant que les fautes qu'on lui avoit reprochées. Pour ſe dégager d'un écueil, il eſt allé ſe briſer contre un autre : tant il eſt peu ſûr dans ſes jugemens, & tant ſes Lecteurs doivent y faire peu de fonds. Il y a longtems qu'on l'a dit pour la premiere fois.

En Citoïen zélé pour la perfection de ſes freres, il avoit promis dès le commencement, " de ne s'attacher dans „ cette Hiſtoire qu'à ce qui mérite l'atten„ tion de tous les tems, à ce qui peut pein„ dre le génie & les mœurs des hommes, „ à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & con„ ſeiller l'amour de la Vertu, des Arts & „ de la Patrie ". Nous avons lû ; nous avons cherché ces ſalutaires inſtructions;

& nous n'en avons pas apperçu la moindre trace.

Je l'ai reconnu comme vos Meſſieurs, me répondit M. de Voltaire ; & c'eſt ſur les réflexions qui m'en ont été faites, que je me ſuis déterminé à ſupprimer tout l'hiſtorique du régne de Louis XIV, voïant clairement que je n'avois pas rempli mon objet. Mais dans l'Edition de Paris, j'ai changé ma marche, & écarté tous les reproches. A l'Hiſtoire ſuivie du Monarque, & des grandes actions qui l'ont immortaliſé, j'ai ſubſtitué *les particularités & les anecdotes* de ſa Cour. Il m'a paru que " ces petits détails (*n*) intéreſſent le „ Public, quand ils concernent des per„ ſonnages illuſtres ". C'eſt ſur ce point que j'ai fixé mes regards. J'ai évité le défaut de Plutarque dans ſes *Vies des Hommes célebres*, où les anecdotes ſont plus morales que certaines. Je n'ai admis pour vérités hiſtoriques, que celles qui ſont garanties. " J'ai uſé de la plus gran„ de circonſpection, j'ai écarté le fri„ vole, réduit l'exagéré, & combattu la „ ſatyre ". Avec tant de précautions, j'ai cru ne devoir plus appréhender la critique. Apprenez-moi ſi vos gens de Lettres y ont encore trouvé matiere ; & vous-même,

(*n*) Siécle de Louis XIV. *derniere Edit. p.* 2 & 3.

même, dites-moi ce que vous en penſez.

Puiſque vous me l'ordonnez, répondis-je à M. de Voltaire, je vous avouerai entre nous, qu'on a été beaucoup moins content du ſecond Ouvrage que du premier : Voici les raiſons ſur leſquelles on s'eſt fondé.

„ Les anecdotes, dites-vous, ſont un „ champ reſſerré, où l'on glane après la „ vaſte moiſſon de l'Hiſtoire ". Cette définition d'abord a paru un peu ſinguliere. 1°. Comment concevez-vous que l'on puiſſe faire une vaſte moiſſon dans un champ reſſerré ? 2°. Pourquoi donneriez-vous moins d'étendue au champ des Anecdotes, qu'à celui de l'Hiſtoire ? c'eſt une glane qu'il eſt permis de recueillir partout. 3°. Les anecdotes ne ſont pas le champ, mais les paroles & les actions ſecrettes que l'on en tire.

Quoi qu'il en ſoit de ces petites obſervations, qui ne bleſſent que la Logique, perſonne n'a jamais compris comment vous aviez pu vous flatter de donner, avec quelques anecdotes, une idée ſuffiſante & convenable du *Siécle de Louis XIV*, que vous entrepreniez de faire connoître. Les anecdotes ſont des traits particuliers, propres quelquefois à manifeſter le caractere des perſonnes qu'elles regardent. Un mot, une action remarquable

du Roi, de Mazarin, du Prince de Condé, de M. de Turenne, m'ouvriront peut-être le fonds de leur ame. Mais je n'y apprendrai pas la trace du régne & du ſiécle que vous deviez m'éclaircir; cependant vous vous êtes renfermé dans cette étroite ſphere. Voïez ſi vous avez rempli votre engagement, de développer aux Lecteurs le *Siécle admirable de Louis XIV*, & les beaux traits qui lui ſont perſonnels.

Et ces anecdotes, qui ſont la baſe & le corps de votre Hiſtoire, ſur quoi ſont-elles fondées? Sur des *Oui dire*, qui ſe détruiſent preſque toujours eux-mêmes, qui ſont combattus par la notoriété publique, qui n'apprennent rien, qui n'ont d'autre autorité que les grands noms de ceux dont on les fait venir, & que la mort a mis hors d'état d'être interrogés, pour vérifier des faits dont ils n'avoient jamais rien dit à perſonne: en voici quelques exemples.

C'eſt feu M. de Caumartin, qui vous a dit (*a*) qu'on avoit trouvé dans l'appartement du Cardinal Mazarin, & longtems après ſa mort, une armoire immenſe, qui tenoit du haut juſqu'en bas le fond de ſon cabinet, toute remplie de

(*a*) Siécle de Louis XIV. *pag.* 27.

quadruples, de jettons d'or, & de médailles d'or. Nombrez, s'il eſt poſſible, à combien de millions & de milliars monteroit la ſomme contenue dans une ſi vaſte armoire, & ſi richement garnie. Il falloit, pour le faire croire, aſſûrer que feu M. de Caumartin vous l'avoit dit & l'avoit vu.

C'eſt le Marquis de Miremont (*b*), qui vous a dit à Londres ſavoir la raiſon ſecrette qui avoit occaſionné la diſgrace de S. Evremond, mais qu'il ne vouloit pas révéler. Eh bien, une anecdote de cette eſpéce ne vous a-t-elle pas rendu bien plus ſavant & le Lecteur auſſi?

C'eſt un ancien domeſtique (*c*) de la maiſon de Madame *Henriette d'Angleterre*, qui vous a certifié qu'elle avoit été empoiſonnée avec de la poudre de diamant; & vous faites voir que cette poudre n'eſt pas un poiſon. Que deviennent donc l'anecdote & la judiciaire?

Ce ſont les domeſtiques mêmes de Louis XIV. (*d*) qui vous ont aſſuré que jamais ce Prince n'avoit dit à ſouper que la Reine d'Eſpagne ſa niéce avoit été empoiſonnée dans une tourte d'anguilles.

(b) *Ibid. pag.* 30.
(c) *Ibid. pag.* 72.
(d) *Ibid. pag.* 82.

Comme ſi les Officiers de la Maiſon du Roi ſavoient généralement tout ce qu'il dit ; ſi la choſe ne s'eſt pas paſſée, lorſqu'ils n'étoient point de ſervice ; & s'ils peuvent ſe ſouvenir de tout, quarante ou cinquante ans après.

C'eſt M. *le Cardinal de Fleury* (e) qui vous conte la maniere dont il ſait que Louis XIV. a donné la premiere penſion à Madame *de Maintenon* ; & tout de ſuite vous donnez un démenti au Roi & à Son Eminence, par une raiſon qui ne détruit point le bon mot du Roi. Le Public a cru voir dans cette affectation de citer toujours des témoignages originaux, & de la plus haute volée, la manie d'un homme qui veut dire des choſes extraordinaires, & qui cherche à les appuyer de preuves plus merveilleuſes encore, pour faire croire qu'il a eu des liaiſons familieres avec tout l'Univers, depuis les Grands & les Têtes couronnées, juſqu'à leurs domeſtiques.

Après avoir ſondé les fondemens de l'édifice, examinons l'édifice même. On ne trouve plus aujourd'hui dans l'Hiſtorique du *Siécle de Louis XIV.* que la compilation de tout ce qui devoit en être banni, ſuivant le ſyſtême que vous vous

(e) *Ibid. pag.* 100.

étiez ſagement propoſé : „ de petits dé-
„ tails domeſtiques, qui amuſent ſeule-
„ ment la curioſité ; des foibleſſes, qui
„ ne plaiſent qu'à la malignité “. Vous avez oublié d'écarter le frivole, de réduire l'exagéré, & de combattre la ſatyre, comme vous l'aviez promis.

Dans un ſujet auſſi noble & auſſi ſerré que devoit être celui-ci, falloit-il s'appeſantir ſi long-tems ſur les ſpectacles, les carrouſels & les fêtes galantes, dont s'amuſoit un jeune Prince qui auroit dû s'occuper de choſes plus ſérieuſes ? Qu'importe à l'Hiſtoire d'un auſſi grand Monarque, qu'on ait ſolemniſé ſon mariage par l'Opera Italien de l'*Ercole Amante ;* qu'on ait joué *Liſis & Heſpérie ;* que Quinault ſe fût déjà rendu célébre par *le Faux Tibérinus ;* que la Cour ne fût qu'un enchaînement de plaiſirs, de fêtes & de galanteries depuis le mariage du Roi ; qu'il y eût entr'autres un carrouſel à Verſailles qui dura ſept jours, ſupérieur à tous ceux que l'on invente dans les Romans ; que les tables y furent ſervies par deux cens perſonnages, qui repréſentoient les Saiſons, les Faunes, les Sylvains & les Dryades ; que Moliere y fît jouer la *Princeſſe d'Elide*, la farce du *Mariage forcé*, & les trois premiers Actes du *Tartuffe*, &c. ? Qu'auriez-vous dit de plus, ſi vous aviez

eu, à décrire les folies d'une troupe de jeunes gens qui ont été ſe divertir à la campagne & y paſſer le carnaval? Eſt-ce là écarter le frivole; & l'Hiſtoire d'un Roi tel que Louis XIV. permettoit-elle d'entrer dans de pareils détails?

Mais votre ame ſe dilate, quand vous parlez de ces fêtes bruyantes, & quand vous nous exaltez les avantages ineſtimables que les progrès du Théatre nous ont procurés. A vous entendre, voilà ce qui a ouvert le génie des François, ce qui a donné de la délicateſſe aux ſentimens, adouci les mœurs, diſſipé les vices, fait connoître la Vertu, & proſcrit le goût barbare qui régnoit auparavant dans la Nation. L'abolition des ſpectacles (f) ſeroit, à votre avis, une idée digne du ſiécle d'*Attila*.

Vous verrez tout-à-l'heure que ceux qui ne les fréquentent pas, ſont des ſtupides & des idiots, qui n'ont aucune ouverture d'eſprit; vous verrez que tous manquent des ſentimens qui font le bon parent, le bon citoyen, le bon ami; que ce ſont des gens groſſiers & intraitables dans la ſociété; que leur ame eſt le trône de tous les vices; qu'ils ignorent juſqu'aux Loix de la Vertu; que leurs mœurs retracent

(f) *Ibid. pag.* 11.

aujourd'hui celles des Goths & des Viſigoths ; & tout cela, parce qu'ils n'ont point été à l'Ecole inſtructive des Spectacles.

Vous verrez encore que les oiſifs & les amateurs du plaiſir, qui vont ſe repaître de ces chimeres, pour étourdir quelques heures de leur inutilité & de leur ennui, ſont tous gens de beaucoup d'eſprit, de ſcience, de bon goût, & en état de porter un jugement ſain ſur toutes ſortes d'Ouvrages. Vous verrez que, graces aux leçons qu'ils ont appriſes du Théatre, aucun ne pécha jamais contre les Loix ſacrées du ſang & de l'amitié ; que l'horreur du vice eſt empreinte dans leur cœur ; qu'ils ne connoiſſent ni le langage, ni les œuvres de l'amour impur ; que toutes les paſſions ſont détruites dans leur ame ; que la pratique de la Vertu la plus épurée fait leurs délices ; & qu'ils ſont d'une ſûreté inviolable dans le commerce. A qui ferez-vous croire les paradoxes de ce contraſte ? Je vous oppoſe le chef-d'œuvre de J. J. Rouſſeau à M. d'Alembert. Vous y apprendrez ce que vaut notre cauſe. Procès ſi bien gagné, que M. d'Alembert eſt convenu n'avoir rien à répondre.

Il eſt notoirement faux que M. de Beaumont, Précepteur de Louis XIV. & depuis Archevêque de Paris, ait approuvé

les Spectacles (*g*), comme vous l'avancez. Vous aviez dit plus haut que les accusations doivent être constatées. C'en est ici une scandaleuse pour la mémoire de ce Prélat. On vous defie d'en donner la moindre preuve, & nous vous soutenons le contraire; parce que, dans tous les Livres qui furent imprimés alors contre les Spectacles, on ne voit pas le moindre trait qui atteste son approbation, dont on n'auroit pas manqué de lui faire des reproches. Comment n'avez-vous pas cité quelqu'un de ses anciens Grands Vicaires, qui vous auroit rendu un témoignage favorable?

Voyons encore si vous vous êtes souvenu d'écarter le frivole, de réduire l'exagéré, & de combattre la satyre. Pourquoi revenir si souvent aux amours du Roi, & nommer toutes les femmes (*h*) avec lesquelles il a eu des liaisons particulieres pendant un tems plus ou moins considérable? Pourquoi répéter tant de fois qu'il dansa dans tous les ballets publics jusqu'à l'âge de trente-deux ans? Convenoit-il de renouveller le souvenir du faste voluptueux avec lequel vous prétendez qu'il fit la campagne de Flandres en 1670, suivi de

(g) *Ibid. pag.* 10.
(h) *Ibid. pag.* 4, 8, 58, 60, 85.

toute sa Cour, de celles de Mgr. le Dauphin, de Madame, de Mademoiselle, & de Madame de Montespan ? Pourquoi faire remarquer que ce voyage fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux ; qu'on faisoit porter dans les lieux où l'on couchoit les plus beaux meubles de la Couronne ; qu'on trouvoit dans chaque Ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifice ? Ce n'est pas ainsi que les vrais Héros marchent à la tête de leurs armées ; & s'il est vrai (dont je doute fort) que Louis XIV. retraça dans cette occasion un luxe, dont il n'y avoit point d'exemple depuis les anciens Perses, à qui il fut si funeste, il falloit le taire. Appelle s'étoit bien donné de garde de peindre Philippe du côté qu'un Archer, mécontent avec raison, lui avoit crevé l'œil d'un coup de fléche.

Pourquoi glisser si légérement sur la retraite de Madame de la Valliere (*i*), admirée de toute l'Europe, & l'attribuer seulement à la tendresse de son cœur ; ajoutant des réflexions indignes d'un parti si édifiant & si héroïque ? Pourquoi rendre si peu de justice à la vertu de Louis XIV, qui eut le courage de renvoyer enfin Madame de Montespan, pour s'attacher par

(i) *Ibid. pag.* 59.

des liens légitimes à Madame de Maintenon, ſur qui il fixa déſormais ſon eſtime & ſon cœur à l'âge de quarante-huit ans?

Puiſque vous aviez promis de ne point accuſer ſans preuves, & de ne flétrir perſonne ſans fondemens bien avérés, pourquoi avez-vous fait tant d'efforts pour trouver Madame de Maintenon coupable d'ingratitude envers ſa bienfaitrice, d'ambition & d'hypocriſie envers le Ciel? Le Roi touché des ſcandales que ſes amours avoient donnés au Public, rentra ſérieuſement en lui-même, renvoya de ſon propre mouvement Madame de Monteſpan, & ne laiſſa déſormais ſoupçonner aucun crime dans l'attachement qu'il avoit conçu pour Madame de Maintenon. Tout y étoit fondé ſur l'eſtime & ſur la vertu. Elle fut flattée des ſentimens du Roi pour elle. Eh, comment ne l'être pas, ſur-tout après l'eſpéce d'éloignement qu'il en avoit témoigné, quand il commença à la connoître? Mais ſuppoſez-lui tant d'ambition qu'il vous plaira, jamais elle n'auroit pu prévoir le haut degré de gloire auquel elle parvint. Un eſprit plein de ſens, un caractere ſolide & vertueux enchaînerent le cœur de Louis XIV; & la bonne conduite, qui ne ſe démentit jamais, le firent mille fois applaudir à la ſageſſe de ſon choix.

Vous êtes vous-même forcé de le reconnoître & de détruire par cet aveu tout ce que vous aviez haſardé de contraire. „ L'élévation de Mad. de Maintenon, di„ tes-vous (*k*), ne fut pour elle qu'une re„ traite. Renfermée dans ſon appartement, „ qui étoit de plain-pied à celui du Roi, „ elle ſe bornoit à une ſociété de deux „ ou trois Dames retirées comme elle; en„ core les voyoit-elle rarement. Le Roi „ venoit tous les jours chez elle après ſon „ dîner, avant & après le ſouper, & y de„ meuroit juſqu'à minuit. Il y travailloit „ avec ſes Miniſtres, pendant que Mad. „ de Maintenon s'occupoit à la lecture, ou „ à quelqu'ouvrage des mains; ne s'empreſ„ ſant jamais de parler des affaires d'Etat; „ paroiſſant ſouvent les ignorer; rejettant „ bien loin tout ce qui avoit la plus légé„ re apparence d'intrigue & de cabale; „ beaucoup plus occupée de plaire à ce„ lui qui gouvernoit, que de gouverner „ elle-même; & ménageant ſon crédit, „ en ne l'employant qu'avec une circon„ ſpection extrême. Elle ne profita point „ de ſa place pour faire tomber les digni„ tés & les grands emplois dans ſa famil„ le... Elle ne poſſédoit que la Terre de „ Maintenon.... Ce qui peut ſurprendre,

(k) *Ibid. pag.* 103, *& ſuiv.*

„ c'eſt que le Roi ne lui avoit preſque rien
„ aſſuré, quand il mourut ; il la recom-
„ manda ſeulement au Duc d'Orléans.
„ Elle ne voulut qu'une penſion de 80000
„ liv. qui lui fut exactement payée juſ-
„ qu'à ſa mort, arrivée en 1719, le 15.
„ d'Avril.

Voilà peut-être le ſeul fait intéreſſant qu'il y ait dans l'Hiſtorique de votre *Siécle de Louis XIV*. Tout le reſte ne contient que des minuties, comme le *Maſque de fer*, que tout le monde ſavoit, au dénouement près que vous ne nous apprenez pas, avec quelques bons mots rapportés preſque ſans ordre, & qu'il auroit fallu mettre en place, pour en faire ſentir le prix.

Des amours de Louis XIV & de ſon mariage ſecret, vous paſſez tout d'un coup à ſa mort, comme s'il n'y avoit rien à dire de mémorable & de particulier dans cet intervalle de vingt-neuf années, qui furent les plus importantes de ſon régne. Quel ſervice auriez-vous rendu à la mémoire de cet illuſtre Monarque, & au Public, ſi, en corrigeant vos premieres Editions, ſans les abandonner, vous nous aviez donné l'analyſe de ſon Hiſtoire dans ce ſtyle élégant, concis & rapide, dont vous êtes certainement capable ! Vous êtiez ſûr d'inſtruire & de vous faire admirer. Il n'y

auroit eu perſonne qui n'eût voulu mettre un ſi beau tableau dans ſon imagination & dans ſa mémoire, pour avoir toujours préſente la trace d'un régne auſſi célebre.

En remontant à l'origine, vous nous auriez fait voir Louis, monté ſur le trône à l'âge de cinq ans, dans le fort d'une guerre cruelle, que l'Empire & l'Eſpagne avoient déclarée à ſon pere; protégé du Ciel, qui l'avoit donné à la France, & qui avoit fait naître avant lui des Héros de ſon ſang, pour être les défenſeurs de ſa Couronne; un Duc d'Orléans, un Prince de Condé, un Duc d'Enguien, joints à tant d'autres Guerriers preſqu'auſſi célebres, commander les armées Françoiſes, tantôt en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne, & tantôt ſur mer; forcer l'Empire à s'avouer vaincu, & l'Eſpagne à demander la paix, qu'on leur accorde au nom de Louis encore enfant, & qui conſerve ſes principales conquêtes. Vous nous auriez montré ce Prince, déjà & toujours vainqueur, avant que ſes foibles mains lui permiſſent de manier les armes. Vous auriez pu nous prouver que les guerres civiles de la Fronde ne venoient que d'un attachement exceſſif & mal-entendu à ſa perſonne & à ſes intérêts.

Les Eſpagnols rallument la guerre, favoriſent les rebelles ; par-tout ils ſont battus, & reviennent à traiter. Le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Thereſe d'Autriche eſt le fruit de la paix.

Qui eût mieux décrit que vous la fermeté avec laquelle ſon Ambaſſadeur réſiſte à celui d'Eſpagne, qui oſe lui diſputer le pas dans Londres ; l'approbation que lui donne Louis ; la frayeur dont eſt ſaiſie la Cour d'Eſpagne, qui craint le renouvellement de la guerre ; les excuſes qu'elle en envoie faire, & qui ſont notifiées au Roi en préſence de trente Miniſtres des Cours étrangeres ?

Vous n'auriez pas moins fait valoir ſa juſte ſenſibilité à l'inſulte que le Maréchal de Créqui, ſon Ambaſſadeur à Rome, y reçut de la part des Corſes ; la vengeance qu'il tire du Pape, trop lent à lui faire ſatisfaction ; la ſaiſie du Comtat d'Avignon, qui fut déclaré réuni à la France ; le traité de réconciliation, qui eſt fait à Piſe, aux conditions qu'il plaît à Sa Majeſté de preſcrire ; les articles gravés ſur une pyramide placée au milieu de Rome ; & l'affaire conſommée par la légation du Cardinal Chigi, neveu du Pape Alexandre VII, qui vient faire de ſolemnelles excuſes.

Quelles louanges auriez-vous donné à

ce Prince, qui pourvoit avec une application pleine de zéle & de tendreſſe à la diſette que reſſentent ſes ſujets; qui leur remet dix millions de taille, pour réparer les maux qu'ils ont ſoufferts; qui profite de la paix pour retirer à prix d'argent la Ville de Dunkerque, enlevée à la France par les Anglois; qui emploie tous ſes ſoins & des ſommes conſidérables à former une marine aſſez puiſſante pour ſe faire redouter; qui envoie différentes flottes châtier les Maures d'Afrique, & qui les oblige de venir s'humilier à ſes pieds; qui établit par le miniſtère de Colbert des Manufactures & des Académies de toute eſpéce, pour perfectionner le Commerce, les Arts & les Sciences; qui eſt nommé Médiateur entre l'Angleterre, le Danemarck & la Hollande, & qui régle les Articles de la pacification!

Qu'il eût été beau de vous entendre déployer les juſtes motifs de la guerre qu'il déclare à l'Eſpagne, pour faire valoir ſes droits du côté de la Reine après la mort de Philippe IV! Vous nous auriez montré le jeune Louis, marcher en Flandres à la tête de ſes Armées, la conquerir preſque toute entiere dans une ſeule campagne; voler l'hyver ſuivant en Franche-Comté; former en perſonne le ſiége de Dole; forcer la place en peu de jours

malgré les rigueurs de la ſaiſon, tandis que M. le Prince & le Duc de Luxembourg ſoumettent les autres Villes en moins d'un mois.

C'eſt à un pinceau tel que le vôtre qu'il appartenoit de nous peindre le jeune Monarque chéri & reſpecté de ſes ſujets ; magnifique dans ſa Cour ; jaloux des droits de ſa Couronne ; inflexible envers toute Puiſſance qui oſe leur donner atteinte ; infatigable au travail, tout occupé à faire fleurir dans ſes Etats les Arts, les Talens, le Commerce, la Marine, la Science des combats ; embraſſant tous les objets avec une égale facilité ; portant ſes vues au-delà de tout ce qu'on avoit imaginé ; attirant dans ſon Royaume tous les Savans de l'Europe ; y recevant & faiſant ſubſiſter honorablement la Reine d'Angleterre, & Caſimir, Roi de Pologne ; nommé pour arbitre entre le Duc de Savoie & la République de Genes, dont il régle les intérêts ; formant par ſon exemple, par ſes récompenſes & ſes éloges, autant de Héros, qu'il avoit de Guerriers ; marchant à leur tête au travers des frimats & des dangers ; bravant les horreurs de la mort qui ſe trouvent ſur le chemin de la gloire ; n'ayant beſoin que de ſa préſence pour faire tomber à ſes pieds des Places qui paſſoient pour imprenables, & les obſtacles

obſtacles que l'on croyoit invincibles ; jettant ainſi l'effroi parmi les Nations qui l'environnent, & qui, ſans autre motif que la rapidité de ſes victoires, concluent la triple alliance de l'Angleterre, de la Suéde & de la Hollande, pour ſe joindre à l'Eſpagne, & oppoſer leurs forces réunies à ce torrent impétueux, qu'elles s'imaginent vouloir les engloutir. Bientôt après, l'Empire & la Lorraine accédent à leur Traité.

Louis n'avoit alors que vingt-neuf ans, il voit l'orage ſe former de toutes parts, & n'en eſt pas même effrayé. Sans lui donner le tems d'éclater, il prévient ſes ennemis, paſſe en perſonne la Meuſe, le Rhin ; ſe trouve par une ſuite de prodiges au milieu de la Hollande ; ſoumet tout ce qui ſe rencontre ſur ſa marche ; humilie en toute occaſion la fierté du Prince d'Orange ; & pénétre juſqu'à Utrecht, qui vient faire ſa ſoumiſſion.

L'Electeur de Brandebourg tremble pour ſes Etats ; il croit les mettre à couvert, en s'alliant aux ennemis de la France. Louis y envoie le Duc de Luxembourg, qui ravage l'Electorat, prend autant de Villes qu'il en attaque, & ſubjugue preſque toute la Weſtphalie.

Louis ne quitte ces Contrées, ſaiſies d'admiration, d'étonnement & d'effroi,

que pour aller faire ſentir le poids de ſes armes à d'autres ennemis. Il entre dans la Lorraine, punit le Duc & le dépouille de ſes Etats.

La Franche-Comté avoit été rendue aux Eſpagnols. Le Vainqueur y rentre, met le ſiége devant Beſançon, l'emporte en huit jours, revient ſur Dole, & s'en rend maître en moins de tems, pendant que ſes Généraux ſoumettent les autres Villes de la Province; que M. de Turenne fait la plus brillante de ſes campagnes; & que le Prince de Condé bat le Prince d'Orange dans les Pays-Bas. Louis s'y tranſporte l'année ſuivante 1675, & fait perſonnellement de nouvelles conquêtes.

Sur mer, nos victoires ſont encore plus éclatantes dans le nouveau monde, ſur l'Océan & ſur la Méditerranée.

Deux ans après, le Roi retourne en Flandres, prend en chemin la citadelle de Cambray, viſite les Places conquiſes, & donne par-tout des ordres admirables.

Les Hollandois le revoient l'année ſuivante 1678, prendre Gand avec la citadelle en trois jours, & Ypres dans une ſemaine. Ils craignent qu'il ne rentre une ſeconde fois dans leurs Etats, & lui demandent la paix, le laiſſent maître d'en régler les articles, & la ſignent à Nimégue.

Privée de leur ſecours, l'Eſpagne ſent

qu'elle va perdre ſes Pays-Bas. Elle ſuit la deſtinée des Hollandois, forcée d'abandonner pour jamais la Franche-Comté.

L'Empereur, le Duc de Lorraine, l'Electeur de Brandebourg, les Rois d'Angleterre, de Suéde & de Danemarck, épuiſés par la guerre, & laſſés d'être toujours vaincus, ſignent enfin par leurs Miniſtres à Fontainebleau le 2 Septembre 1679 la Paix générale ſur le plan que le Roi en avoit fait lui-même, & dont il fut l'Arbitre.

Je m'arrête pour demander à nos Lecteurs, s'ils reconnoiſſent ici ce Prince, que vous avez repréſenté juſqu'à l'âge de quarante ans, tout occupé de galanteries, de fêtes, de ballets, de carrouſels; n'allant à la guerre qu'accompagné de pluſieurs Cours brillantes, & ne la faiſant qu'au milieu des plaiſirs, des bals parés ou maſqués, des feux d'artifice? Eſt-ce ainſi qu'il auroit mérité les noms de Grand & de Conquérant, & qu'il ſeroit devenu l'admiration & la terreur de l'Europe, je dirai même du monde entier? Le médaillon avoit deux faces: vous avez choiſi celle qui devoit être cachée, & vous avez caché celle qu'il falloit expoſer aux yeux de l'Univers. Si les cendres de Louis pouvoient vous parler, quels reproches auroient-elles à vous faire!

Et encore, depuis l'âge de quarante ans juſqu'au terme de ſa vie, vous ſemblez, par la profondeur de votre ſilence, le réduire à l'inaction, & le mettre au nombre de ces Rois fainéans, qui deshonorerent le Trône ſous la premiere race de ſes prédéceſſeurs. Eh, que vous en auroit-il couté, pour honorer ſa mémoire, & pour faire vraiment connoître ſon ſiécle, de nous tracer légérement la ſuite des événemens glorieux qui illuſtrerent ſon régne? Ils ſont grands, mais je ne doute pas que ſous votre main ils n'euſſent acquis un nouvel éclat, qu'ils vous auroient rendu à leur tour, en devenant le plus brillant morceau de vos Ouvrages. Il vous en couteroit moins pour les mettre en vers, que ne vous en a couté votre infâme Poëme de la *Pucelle d'Orléans*; & voyez lequel des deux vous auroit fait plus d'honneur. Je voudrois que ma réflexion vous en fît naître & exécuter le projet. Ce ſeroient des fleurs que vous choiſiriez dans le plus riche & le plus beau de tous les parterres.

Mais reprenons la trace de ce qu'il falloit nous dire depuis le ſecond mariage du Roi.

En Hiſtorien ſincere & impartial, vous nous auriez fait voir ſon attachement inviolable à la Religion de ſes Peres, les ſoins & les moyens qu'il prit dès les premiers

momens du repos pour l'extirpation du Calviniſme, ſource de tous les malheurs arrivés dans le Royaume depuis un ſiécle.

Vous nous auriez développé les motifs qui l'obligerent de reprendre les armes contre le Roi d'Eſpagne, infracteur de la paix; contre l'Empereur, protecteur de la Ligue d'Ausbourg; & contre les Hollandois, qui avoient favoriſé le Prince d'Orange, & ſon invaſion en Angleterre. L'infortuné Jacques II. chaſſé de ſon trône, eſt invité de venir en France, où Louis lui abandonne le Château de S. Germain, & ſignale ſon humanité & ſa magnificence Royale, tant par les revenus qu'il lui aſſigne, que par la flotte qu'il équippe pour le rétablir dans ſes Etats. Quel riche ſujet de louange une action ſi héroïque méritoit-elle de votre part!

Les vertus de Louis ſont couronnées par l'heureux ſuccès de ſes armes contre l'Eſpagne, l'Empire & la Ligue d'Ausbourg. Il n'avoit pas remporté des victoires ſi éclatantes dans les précédentes guerres; il fait en perſonne le ſiége de Mons en 1691; il le pouſſe avec une ardeur incroyable; il emporte la place en ſeize jours de tranchée, & Namur dans une ſemaine; il inſtitue l'Ordre de S. Louis, pour récompenſer la bravoure & les ſer-

vices de ſes Officiers par cette marque honorable de diſtinction.

Enfin tant d'exploits ſont terminés en 1697 par la paix générale de Riſwik, auſſi avantageuſe pour la France, que ſon Roi pouvoit le ſouhaiter.

Nous voici à cette époque mémorable, qui auroit piqué la beauté de votre génie, pour mettre dans tout ſon jour l'événement le plus flatteur qui ſoit arrivé à Louis XIV. dans tout l'eſpace de ſon régne. La ſanté de Charles II. Roi d'Eſpagne, le menace d'une fin prochaine. L'Empereur & le Roi d'Angleterre diſpoſent déjà de la ſucceſſion; mais leurs projets s'évanouiſſent comme la fumée dans les airs.

Louis pouvoit-il s'attendre que la France & l'Eſpagne étant rivales & ennemies implacables preſque de tous les tems, Charles feroit paſſer ſa couronne ſur la tête des Bourbons, par l'effet de l'eſtime infinie dont il étoit rempli pour le Chef de cette illuſtre Maiſon? C'eſt néanmoins ce qu'il fit, en nommant par ſon teſtament pour héritier de tous ſes Royaumes & Domaines, Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Après une mûre délibération, le Roi accepte le teſtament. Le jeune Prince ſe tranſporte au Palais de Madrid, où toute la Nation le proclame & le reconnoît pour ſon Souverain.

L'Allemagne & l'Angleterre entrent en fureur ; elles ſoufflent de toutes parts le feu de la diſcorde ; elles allument cette fatale guerre, qui déſole l'Europe entiere durant quatorze ans, & qui ne finit que par l'épuiſement des Puiſſances belligérantes.

Quel vaſte champ s'offroit à vos yeux, pour nous décrire cette viciſſitude continuelle de proſpérités & de malheurs, qui n'élevent & n'abattent jamais trop la grande ame de Louis XIV ! C'eſt dans ces critiques alternatives que vous nous auriez fait voir un Monarque digne de l'immortalité, par les belles actions, les ſentimens & les vertus qu'il fit paroître en toute occaſion.

Que Louis XIV ſe ſoit inconſidérément livré au plaiſir dans ſa jeuneſſe ; qu'il ait aimé le faſte ; qu'il ait quelquefois entrepris la guerre trop légérement ; qu'il ait eu de grands défauts, c'eſt ce qu'on ne peut nier, après l'aveu qu'il en a laiſſé par écrit peu de tems avant ſa fin. Mais ces taches, quoique réelles, effacent-elles ſes bonnes qualités ? Doivent-elles faire oublier le zéle qu'il eut pour l'établiſſement des Arts, des Sciences, des Manufactures & du Commerce, qui ont enrichi le Royaume, & rendu ſon Siécle digne d'être comparé à celui d'Auguſte ? Ses dé-

fauts détruiſent-ils le deſir qu'il avoit de faire régner la Juſtice dans ſes Etats, par la réformation des Codes? Font-ils évanouir ſes vertus guerrieres, & l'éclat de ſes conquêtes? Prouveront-ils qu'il n'étoit ni conſideré, ni redouté des Puiſſances étrangéres? Nous feront-ils oublier cette généroſité vraiment Royale, qui formoit la plus belle partie de ſon caractère, & qui ne manquoit jamais d'enrichir les talens diſtingués? Anéantiront-ils les ſuperbes monumens qui prouvent ſon goût, ſa magnificence, ou ſon amour pour le bien de ſes ſujets? Enfin, toutes choſes compenſées, les défauts de Louis XIV. empêcheront-ils de dire, qu'après Charlemagne, il fut le plus grand Roi de la Monarchie?

Comment, me dit l'Oracle, vous m'avez fait entendre que vous ne venez ici que pour profiter de mes leçons; & voilà que vous m'en donnez de très-ſérieuſes: je ne m'y ſerois point attendu.

Ces obſervations ne ſont pas de moi, répondis-je; elles viennent du Public; & je ne fais que les répéter. Jamais je n'aurois été aſſez téméraire pour les haſarder, ſi vous ne m'aviez expreſſément ordonné de vous dire les jugemens que nos Critiques ont portés ſur vos Ouvrages....

Eh bien, eſt-ce là tout ce qu'ils ont dit?

Non ; ce que vous avez écrit ſur le *Commerce*, *la Police*, *les Loix*, *la Diſcipline militaire*, *la Marine*, &c. a paru aux Connoiſſeurs en tous ces genres, contenir beaucoup de choſes repréhenſibles & haſardées par un homme qui n'étoit pas au fait de toutes ces parties. C'eſt l'inconvénient qu'il y a de vouloir être univerſel. Chacune de ces matieres demandoit un homme du métier, ou devoit néceſſairement être manquée. Laiſſons ces détails ; ils nous conduiroient trop loin. Je me borne à un autre point qui a particuliérement révolté nos Meſſieurs.

On voit à chaque page de vos Ouvrages une affectation marquée de revenir ſans ceſſe à l'éloge d'une certaine *Philoſophie*, que vous regardez comme un flambeau divin qui éclaire admirablement l'eſprit, l'éléve au-deſſus de tous les préjugés, les fait évanouir à ſes yeux, lui donne de l'éloignement & du mépris pour tout ce qu'il ne comprend pas, en quelque genre que ce puiſſe être, & le fixe aux ſeules lumieres de la Raiſon. Voilà ce que vous appellez *l'heureuſe Philoſophie*, qui fait tous les jours de grands progrès dans notre ſiécle & par toute l'Europe.

Vous avez raiſon ; car on ne voit & l'on n'entend que l'éloge de cette Philo-

ſophie. Une foule de gens s'en piquent aujourd'hui, & s'imaginent que c'eſt un titre aſſûré pour ſe mettre au-deſſus du vulgaire, & ſuppléer aux études & aux connoiſſances, qui ont, juſqu'à préſent, été regardées comme le fondement du vrai mérite. Il faut ſavoir raiſonner, diſent les eſprits merveilleux, & ſecouer le joug que la foibleſſe & la crédulité de nos peres nous a impoſé. J'en demande pardon ; mais je ne ſaurois m'empêcher de le dire, parce que le fait eſt trop public. Ce langage s'eſt introduit parmi un grand nombre de jeunes femmes, à qui il eſt devenu naturel & même honorable, parce qu'on le regarde comme celui du bon ton & du bel air. *Madame . . . eſt une Philoſophe... Il faut de la Philoſophie, Madame, il faut de la Philoſophie. . . .* Vous voyez que vos leçons n'ont pas mal opéré dans un certain monde.

Mais encore, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette Philoſophie ſi vantée, ſi deſirée, & dont on ſe fait tant d'honneur? Seroit-ce cette force Stoïcienne, qui rend l'ame ſupérieure aux maladies, aux ſujets de chagrin, à tous les événemens fâcheux de la vie? Pas un mot. Seroit-ce la Philoſophie de Deſcartes, du P. Mallebranche, de Newton, de Leibnitz ; le Naturaliſme de MM. de Buffon & d'Aubenton ; la Phyſi-

que expérimentale de M. l'Abbé Nolet? Rien de tout cela. Nos aimables Philosophes n'en connoissent pas même les Livres, & l'on peut assûrer que cette étude, trop longue & trop sérieuse, ne leur va pas. Leur Philosophie est beaucoup plus courte & plus facile. Qu'est-ce donc que cette Philosophie? Le voici. C'est un mot synonime à ceux *de Force d'esprit, d'Incrédulité, de Licence, de Tolérantisme & d'Indifférence pour toutes sortes de Religions.*

Vous leur avez donné le ton dans la plûpart de vos Lettres (*a*) imprimées, dans votre Ode sur le *Fanatisme*, dans le portrait que vous avez tracé de Chapelle & de l'Abbé de Chaulieu; dans les éloges que vous avez faits de ceux que vous dites avoir fini leurs jours en *Philosophes*, tels que ce célebre Abbé, Poëte licencieux, Chantre, Buveur & Voluptueux, qui vous disoit regarder la mort comme un voyage à la campagne, & que vous appellez un homme divin, mort avec beaucoup de courage d'esprit; S. Evremont, si connu par des sentimens tout semblables; M. de Catinat, que vous louez, parce qu'il étoit Philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie; & tant d'autres. Vous avez

(*a*) Au R. de P. à M. de Sully, au Pr. de Vendosme, à l'Abbé de Chaulieu, &c.

pris ſoin de nous marquer les Ouvrages que vous eſtimez à titre de bonne Philoſophie, entr'autres le Livre, heureuſement peu connu, de M. (*b*) de Vauvernagues, dégagé de tout eſprit de parti, (on entend ce que cela veut dire) & dont vous avez extrait quelques maximes, qui vous paroiſſent dignes d'être écrites en lettres d'or : les voici.

La Raiſon nous trompe plus ſouvent que la Nature.... La conſcience des mourans calomnie leur vie.... La fermeté ou la foibleſſe à la mort dépend de la derniere maladie.... La penſée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre, &c. Je ne me donne pas la peine de rapporter les autres belles penſées que vous conſeillez tant de lire. Ceux qui aiment la Philoſophie du bon Sens ne verront dans ces adages à Oracle que l'élixir du libertinage & de l'impiété.

A l'égard de nos Ecrivains qui ont une Morale toute différente, & qui l'enſeignent clairement, vous gémiſſez de la foibleſſe & de l'aveuglement où ils étoient. Je ne vous en citerai qu'un exemple. "Le „ Livre (*c*) de M. Rollin, dites-vous, au-

(b) *Voyez* tome 8, pag. 447.

(c) *Voyez* l'article des Ecrivains du *Siécle de Louis XIV.* à leurs articles.

„ roit été bien meilleur, s'il avoit été „ Philoſophe ". Souffrez que nous vous diſions tout le contraire. Des critiques & des mépris qui n'ont d'autre fondement ſont pour nous des titres de nobleſſe.

Voilà vos injuſtes préjugés, reprit M. de Voltaire. Vous vous repréſentez nos Philoſophes comme des hommes dangereux pour la Religion, les Mœurs & l'Etat; & tout au contraire ce ſont des Ames privilégiées, en qui réſident toutes les vertus les plus pures & les plus éminentes. Pour vous en convaincre une bonne fois & ſans replique, écoutez le beau témoignage que je viens de leur rendre tout récemment dans la complainte amère qui ſuit mon *Ode ſur la mort de la Princeſſe* DE BAREITH: " Un Philoſophe, ai-je dit (*p.* 22) „ fait ſon premier devoir d'aimer ſon Prin„ ce & ſa Patrie; il eſt attaché à ſa Reli„ gion, ſans s'élever outrageuſement con„ tre celle des autres peuples; il gémit „ de ces diſputes inſenſées & fatales, qui „ ont couté autrefois tant de ſang, & qui „ excitent aujourd'hui tant de haines. Le „ Fanatiſme allume la diſcorde, & le Phi„ loſophe l'éteint; il étudie en paix la na„ ture; il paye gaiement les contributions „ néceſſaires à l'Etat; il regarde ſes Maî„ tres comme les députés de Dieu ſur la „ terre, & ſes concitoyens comme ſes fre-

„ res ; bon mari, bon pere, bon maître, „ il cultive l'amitié, . . . il eſt perſuadé „ que les méchans ne peuvent aimer. Fi„ dèle à tous ſes devoirs, le Philoſophe „ ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. „ S'il eſt pauvre, il rend la pauvreté reſ„ pectable ; s'il eſt riche, il fait de ſes „ richeſſes un uſage utile à la ſociété. S'il „ fait des fautes, comme tous les hommes „ en font, il s'en repent & il ſe corri„ ge ; s'il a écrit librement dans ſa jeuneſ„ ſe, comme Platon, il cultive la ſageſ„ ſe, comme lui, dans un âge avancé ; il „ meurt en pardonnant à ſes ennemis, & „ en implorant la miſéricorde de l'Etre „ ſuprême... Plus il eſt éclairé, plus les „ eſprits contentieux & abſurdes redoutent „ ſon mépris. Et voilà la ſource ſecrette „ & véritable de cette perſécution que „ l'on a ſuſcitée aux plus pacifiques & „ aux plus eſtimables des mortels.... Il „ n'y a pas dans l'Hiſtoire Romaine un „ ſeul exemple d'un citoïen romain oppri„ mé pour ſes opinions". Eh bien croirez-vous encore que nos Philoſophes ſont des hommes pervers, qui en veulent à la Religion, aux mœurs & à l'Etat ?

Je me rendrois coupable de la plus noire injuſtice, répondis-je à l'Oracle, ſi je perſiſtois à m'élever contre des hommes reſſemblans au portrait que votre plume

vient de tracer. Mais ne vous seriez-vous point fait illusion, & ne l'auriez-vous pas fait au public, en nous peignant ici les sujets tout autres qu'ils ne sont ? On se voit toujours en beau, de même que les personnes avec lesquelles on est lié d'esprit, de cœur & d'intérêt. Vous avez compté faire votre apologie & votre éloge, en rendant ce double service à vos disciples les Nouveaux Philosophes. Rien de plus naturel ; & je ne doute nullement qu'une partie des lecteurs, séduits par la beauté des couleurs, n'y ait été trompée. Pour moi, je vous déclare nettement que je ne vois dans cet admirable tableau que les Philosophes dirigés par la lumiere, l'esprit & les maximes de l'Evangile, bien différens de ceux qui l'abjurent, & dont vous vous déclarez le Panégyriste. Examinons les caractères, & nous jugerons des hommes & des ressemblances.

1°. *Un Philosophe*, dites-vous, *fait son premier devoir d'aimer son Prince & sa Patrie.* Cela est vrai d'un Chrétien convaincu, qui demeure fermement attaché à l'un & à l'autre. Mais pouvez-vous le dire de ceux qui abandonnant le Souverain légitime & naturel, auquel la Providence les avoit soumis, en les faisant naître & les enchaînant sous ses loix, en ont volontairement secoué le joug, qui se sont

d'eux-mêmes expatriés, qui ont été ſe mettre ſous des dominations étrangeres ou ennemies, à qui ils ont conſacré leurs arts, leurs talens, leurs ſervices & leurs armes ; & de qui ces transfuges ont obtenu des places honorables, des charges & des penſions, en récompenſe de leur zéle & de leur félonie ? De tels Philoſophes ne font-ils pas bien leur premier devoir d'aimer leur Prince & leur Patrie ? Qu'en penſez-vous, ou du moins qu'en penſe la Raiſon ?

2°. *Un Philoſophe eſt attaché à ſa Religion.* Témoins ces *mille familles Françoiſes* que vous certifiez s'être retirées à Genève, où, ſi l'on en croit M. d'Al. elles ſe ſont familiariſées avec le Socinianiſme. Témoins encore *les vingt mille perſonnes, réfugiées dans les provinces de la maiſon de Pruſſe, auxquelles*, continuez-vous, *le Souverain donna des ſecours, & qui les meritoient ſi bien, en apportant chez lui tant d'arts utiles.* Vous vous contrediriez bien vous-même, ſi vous entrepreniez de nous prouver que tous ces Tranſfuges françois ſont demeurés inviolablement *attachés* à la Religion & au culte de leurs peres, dans des Etats où le Catholiciſme eſt odieux, où l'exercice en eſt ſi rare, où, graces à vous en grande partie, toutes les Religions ſont permiſes

&

& à peu-près égales. Vous-même, quoique né dans le sein de notre foi, qui avez tant catéchisé & prêché pour y établir la liberté de conscience ; vous qui la regardez comme la gloire & le bonheur d'un roïaume ; vous qui avez solemnellement félicité le Prince d'avoir répondu à vos vues & à vos travaux, comment pourriez-vous dire que tous ces expatriés ne se sont point éloignés de la croïance qu'ils professoient parmi nous ? Vous êtes trop convaincu & trop approbateur du contraire. Aussi n'est ce pas là ce que vous prétendez quand vous dites : *Qu'un Philosophe est attaché à sa Religion.* L'unique sens que ces mots vagues puissent recevoir, c'est que vos Philosophes n'aïant qu'un fantôme illusoire, un néant de Religion dans leur prétendue *Religion naturelle*, ils y demeurent malheureusement attachés, parce qu'elle leur permet tout, qu'elle ne les gêne sur rien, qu'elle rend tout arbitraire, & qu'ils ne veulent pas ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile, qui captive l'esprit, le cœur & les sens ; mais qui nous en dédommagera par des récompenses éternelles. *Momentaneum & leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (a)

(a) II. AD COR. IV. 17.

3°. Le nouveau Philoſophe *ne s'éléve point outrageuſement contre la Religion des autres Peuples.* Le fait eſt certain. Et ſi vous en voulez ſavoir la raiſon, je vous dirai que c'eſt principalement depuis que vous leur avez enſeigné qu'il ſuffit de reconnoître un Dieu; que la maniere de l'adorer lui eſt indifférente; & que ſi *nous avions un peu plus de charité*, nous excuſerions les Chinois à genoux devant les Autels & les Images de Confucius; les Indiens proſternés dans leurs Pagodes, aux pieds de leurs Idoles abominables, &c. Faut-il s'étonner après cela que vos diſciples voient tranquillement les cultes les plus impies?

4°. *Le Philoſophe gémit de ces diſputes inſenſées & fatales qui couterent autrefois tant de ſang.* Oui, il en gémit, comme vous, par pitié & par dédain. Mais le Chrétien en gémit dans l'amertume de ſon cœur, parce qu'il voit les plaies que ces funeſtes diſputes font à la Religion. Si l'ignorance, la mauvaiſe foi & *le Fanatiſme allument la diſcorde*, il léve des mains pures au Ciel, pour le conjurer d'éteindre l'incendie, d'éclairer les eſprits, de calmer les paſſions, & de rendre la paix à l'Egliſe. Dites que ce ſont là les diſpoſitions & la conduite de vos diſciples.

5°. *Le Philoſophe étudie la Nature en*

paix. Cela peut être ſans grande merveille. Mais il s'y prend de maniere à ne la jamais connoître ; parce qu'il n'y cherche & n'y croit voir que le mouvement naturel & fortuit de la matiere, auquel il attribue follement toutes les merveilles qui s'opérent ſous nos yeux. Comme il ne veut pas reconnoître la main toute-puiſſante & toujours miraculeuſe du Créateur dans l'origine & dans la ſageſſe de ſes ouvrages, contre leſquels il blaſphême, en les cenſurant avec impiété, qu'il ne ſe flatte pas de pénétrer dans le Sanctuaire de la Nature, dont l'Auteur ſeul poſſéde la clef. Mais il ne la donne qu'à ceux qui la cherchent en lui & par lui. Tels que les Philoſophes du Paganiſme, ils ne s'aviſent pas de la lui demander ; ils ne comptent que ſur leurs lumieres, c'eſt-à-dire ſur leurs ténébres. De-là cette multitude d'erreurs groſſieres dans leſquelles ils ſe précipitent aveuglément, à la honte de la Raiſon humaine, & d'un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre. *Quia cùm cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt ; ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum : dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt.* (b)

(*b*) AD ROM. I. 21.

6°. *Le Philoſophe paye gaiement les contributions neceſſaires à l'Etat.* Je voudrois que vous euſſiez été avec moi dans une compagnie, où ſe trouverent pluſieurs de vos Meſſieurs, & où il fut queſtion de cette matiere; vous les auriez entendu s'expliquer en termes plus qu'énergiques, pour qualifier les taxes auxquelles étoient impoſées leurs terres & autres poſſeſſions. Je vous aſſure que la gaieté ne fut nullement de la partie.

7°. *Le Philoſophe regarde ſes Maîtres comme les Députés de Dieu ſur la terre.* Ce ſentiment eſt admirable. Mais jugeons du fait par vous même. J'ai pris la liberté de vous repréſenter le peu de décence avec laquelle vous avez fait imprimer les plus ſanglantes ſatyres contre les Rois, que vous traitez de barbares ſur qui il faut courir, d'hommes ſans foi, ſans reconnoiſſance, incapables d'aimer, de diſcerner le mérite, & de le récompenſer. Et leurs Miniſtres, comment en parlez-vous? Si c'eſt ainſi que vous regardez vos Maîtres comme les Députés de Dieu ſur la terre, on pourroit vous dire que vous ne reſpectez guere la Divinité qu'ils repréſentent.

8°. A vous entendre, le Philoſophe de votre goût *eſt bon mari, bon pere, bon maître, & il cultive l'amitié.* Je ne dis pas

qu'il n'y a point de vertus naturelles. Mais je ſoutiens qu'elles ſont bien fragiles & leur fondement bien caduc, quand elles ne portent que ſur des ſentimens humains & ſur des motifs d'intérêt. C'eſt à l'occaſion critique, c'eſt à l'épreuve que j'attens ce ſujet, cet ami, ce mari, ce pere & ce frere. Le premier coup de vent ſouffié par l'intérêt, la jalouſie, l'ambition, la rivalité de quelqu'autre paſſion, renverſe bientôt cet édifice qui vous paroiſſoit inébranlable. Le bon mari, le bon pere, le bon maître, le bon ami, s'évanouiſſent pour jamais. La haine & le vice diſſipent les vertus humaines, & viennent en prendre la place. Avouez-le; mille exemples divers qui ſe ſont paſſés ſous vos yeux, & qui vous ont peut-être été perſonnels, vous obligent d'en convenir. Oui, M. je vous ſoutiens que les ſeuls principes de la Religion, l'amour effectif du Créateur, & la vraie charité envers ſes freres, ſont capables de cimenter la vertu & l'union des cœurs. Mais comme vous & vos diſciples rejettez hautement l'Evangile des Chrétiens, parce que, dites-vous, il a ajouté des loix à celles de la Nature, je ne ſais plus ce que c'eſt que les vertus de votre prétendue Philoſophie. Ecoutez ſur ce ſujet une belle rétractation de votre ami J. J. Rouſſeau,

que le Ciel commence à éclairer : *Je n'entens point* (c) *par-là qu'on puiſſe être vertueux ſans Religion. J'eus long-tems cette opinion trompeuſe, dont je ſuis trop déſabuſé.*

9°. *Le Philoſophe*, dites-vous, *fidele à tous ſes devoirs, ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie.* Je viens de vous prouver que la ſeule vertu humaine ne peut pas rendre l'homme conſtamment fidele à tous ſes devoirs ; ainſi détachez-vous de cette idée. J'admire le ſecond trait de ſécurité avec lequel vous ſoutenez que votre Philoſophe ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. Qu'entendez-vous par cette innocence ? Suffit-il, pour s'en vanter, de n'avoir pas ravi le bien d'autrui, ou trempé ſes mains dans le ſang de ſon frere ? Il ſemble en effet que c'eſt ce que vous enſeignez dans ce vers dogmatique de votre Poëme ſur la RELIGION NATURELLE (d) :

Qu'on ſoit juſte, il ſuffit : le reſte eſt arbitraire.

(c) Réponſe à M. d'Alembert, *pag.* 180.

(d) Dans ce petit Ecrit qui vient de paroître, & dont j'examine le portrait du Philoſophe, M. de Voltaire dénie hautement ſon Poëme ſur *la Religion Naturelle*. Mais toute la Terre ſait ce qu'il en eſt. Il l'a toûjours reconnu juſqu'à préſent. Il l'a mis dans l'édition complette de ſes œuvres faite ſous ſes yeux à Genève. Il eſt dans celle de Paris 1757, que lui-même a dirigée. On ne croiroit pas qu'il pût nier ce fait aujourd'hui, ſi cela ne lui étoit

Mais comptez-vous donc pour rien les écarts sur le dogme & sur les mœurs ? Quoi ! un Ecrivain qui aura blasphêmé contre le Créateur & contre une Religion autorisée par des miracles sans nombre & de toute espéce ; qui aura réduit en système la Morale la plus corrompue & la plus pernicieuse ; qui aura emploïé tous les sophismes d'un art insidieux, pour rendre spécieux & agréable le poison de ses maximes ; qui aura dédié à la Jeunesse l'apologie de toutes les passions, & soutenu qu'il faut bien se donner de garde de lui en interdire le libre usage, non plus que celui des plaisirs Physiques ; un tel Ecrivain peut se reposer sur l'innocence de sa vie ? Ce n'est pas tout ; allons au fait. Autant le cœur résiste à l'esprit, quand il est question de mettre en œuvre les pratiques de la Vertu, dont l'esprit lui prouve la nécessité ; autant ils sont aisément d'accord, dès qu'il s'agit de flatter les sens. D'après cette vérité reconnue & sentie de tous les hommes, voudriez-vous nous soutenir que vos Philosophes pratiquent une morale sévere, & toute différente de celle

déjà arrivé tant de fois pour d'autres Ouvrages. Voilà à quoi l'on s'expose quand on hazarde de mauvais Livres. On les dénie ; mais le Public sait à quoi s'en tenir.

qu'ils enſeignent? Si vous l'avanciez, très-certainement ils vous démentiroient bien-tôt, & vous répondroient qu'ils ſeroient bien fâchés qu'on les prît pour des ſcrupuleux & des rigoriſtes. Voïez donc comment ils peuvent ſe repoſer ſur l'innocence de leur vie.

10°. *Si le Philoſophe eſt pauvre, il rend la pauvrete reſpectable.* Vous vous êtes trompé dans cette phraſe. Il falloit dire: Si notre Philoſophe eſt pauvre, il ſe déchaîne contre la Providence, qui, ſelon lui, diſpenſe les biens ſans ordre, ſans juſtice & ſans ſageſſe. Il s'en prend à ſa mauvaiſe Etoile, au Deſtin, à la Fatalité. Il déraiſonne dans ſes emportemens; il invective contre les riches; il eſt furieux de ne pouvoir pas ſe mettre à leur niveau; & voilà comment il rend la pauvreté reſpectable.

11°. *S'il eſt riche*, continuez-vous, *il fait de ſes richeſſes un uſage utile à la Societé.* Et moi je vous répondrai que ſi c'eſt ici la régle à laquelle on reconnoît un Philoſophe, celui-là ne l'eſt donc pas, qui d'un patrimoine médiocre eſt parvenu à accumuler près de cent mille livres de rente, à force de petites économies, & d'empreſſemens à faire travailler ſon argent.

12°. *S'il fait des fautes, comme tous*

les hommes en font, il s'en repent & ſe corrige. S'il a écrit librement dans ſa jeuneſſe, comme Platon, il cultive la Sageſſe, comme lui, dans un âge avancé. Nous ſerons les premiers à louer ſa conduite, quand nous verrons des preuves de ſon repentir & de ſon changement. Si l'un & l'autre ſont ſinceres, les témoignages en doivent être précis & authentiques. Il ne lui ſuffit pas de dire vaguement: *Qu'il n'eſt l'Auteur* (e) *d'aucun des Ouvrages que l'ignorance & la mauvaiſe foi lui attribuent depuis ſi long-tems.* Cela ne ſignifie & ne dément rien. Il faut qu'il déſavoue de lui-même & qu'il rétracte ſolemnellement tout ce qu'il a avancé contre le Créateur, contre la Religion, contre la Juſtice divine dans la diſtribution de ſes peines & de ſes récompenſes; l'apologie qu'il a faite des Païens & de leur culte, la préférence qu'il leur a donnée ſur ceux qui adorent les trois Perſonnes divines en eſprit & en vérité. Il faut qu'après avoir abjuré ces horreurs & les maximes pernicieuſes de Morale qu'il a inſpirées, il y oppoſe ſur chaque chef une déclaration contraire, & que ſa conduite ſoit le garant de ſes paroles. Mais tant que nous verrons dans le Recueil de ſes

(e) *Ibid. pag.* 13.

œuvres les mêmes piéces & les mêmes ſentimens qui ont ſcandaliſé tous les gens de bien, nous dirons avec larmes & fondement, que dans ſa vieilleſſe même, il n'a pas encore commencé à cultiver la ſageſſe, & qu'il ne s'eſt ni repenti ni corrigé.

13°. *Le Philoſophe meurt en pardonnant à ſes ennemis, & en implorant la miſéricorde de l'Etre ſuprême.* Ce n'eſt pas-là ce que vous aviez dit autrefois, *mourir en Philoſophe*, ou, *aller faire un voïage à la campagne*, eſt ce qui vous paroiſſoit digne d'un véritable eſprit fort. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi bon implorer en ſortant de ce monde la miſéricorde de l'Etre ſuprême, puiſque vous avez répété tant de fois & avec enthouſiaſme, que s'il eſt infini, ce n'eſt que dans ſes récompenſes; que s'il eſt juſte, il ne peut pas punir éternellement ce que vous appellez des foibleſſes paſſagères; que tous les Païens ſeront dans l'autre vie au même rang que les Chrétiens? &c. Il n'y a ni ſuite, ni ſyſtême, ni bon ſens, dans les principes & dans la conduite de votre Philoſophie. Vous voïez tout ce que je pourrois ajoûter ici. Mais avançons.

14°. *Plus le Philoſophe eſt éclairé, plus les eſprits contentieux & abſurdes redoutent ſon mépris.* Je vous proteſte en honneur

que nous ne redoutons ni vos mépris, ni vos raiſonnements, ni vos perſonnes. Vous êtes nos aggreſſeurs ; nous ſommes bons pour vous répondre ; & le public décidera qui de vous ou de nous ſe défend par des contradictions perpétuelles & par des abſurdités.

15°. Je finis par ces grands mots, dont vous croïez que l'emphaſe va nous confondre : *Les Romains, ce peuple* LE PLUS RELIGIEUX *de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres & nos légiſlateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'Hiſtoire Romaine un ſeul exemple d'un Citoïen Romain opprimé pour ſes opinions ; & nous, &c.*

Qui ne s'étonneroit de voir qu'on nous propoſe ici pour modèle, à titre de *peuple le plus religieux de la terre*, une nation qui adoroit des milliers de Divinités imaginaires, & Jupiter à leur tête ? Mais mépriſons l'injure & l'indécence de la comparaiſon. N'examinons que ſa juſteſſe, & voïons ſi elle prouve le Tolérantiſme univerſel que l'on en veut conclure. On nous dit qu'il n'y a pas, dans l'Hiſtoire Romaine un ſeul exemple d'un Citoïen Romain opprimé pour ſes opinions. La raiſon en eſt bien claire. C'eſt qu'aucun Citoïen ne penſoit ſeulement à s'écarter de la Religion dominante. Toutes les ſectes des Philoſophes, je n'en excepte pas mê-

me les Epicuriens, reconnoiſſoient & adoroient les Dieux, du moins extérieurement; elles ſe conformoient au culte général, aux fêtes, aux cérémonies publiques; perſonne ne s'aviſoit de publier des livres pour les contredire & les blâmer. Quelles raiſons auroit donc eu le Sénat pour oprimer des Citoïens qui n'attaquoient ni la croïance des anciens, ni la Religion de l'Etat, ni ſa police? Que les nouveaux Philoſophes nous diſent s'ils ſont dans ce cas par rapport à la Religion du roïaume qu'ils habitent comme nous. Ils n'entreprendront pas même de le ſoutenir, eux qui font tous leurs efforts pour la renverſer juſques dans ſes fondemens. Qu'ils ne s'étonnent donc pas, non de l'opreſſion, car nous n'oprimons perſonne, mais de la réſiſtance que nous leur oppoſons. Voïez dans cette premiere face la juſteſſe de votre comparaiſon, & combien elle vous eſt favorable. Achevons de l'examiner.

Si un Citoïen eût oſé ſe déclarer ouvertement ou écrire contre la Religion de la République, penſez-vous que le Sénat fût demeuré tranquille ſpectateur d'une pareille entrepriſe? Sans attendre votre réponſe, je vous rappelle le zéle plein d'ardeur & de feu qu'il montra, quand les Apôtres & les premiers Chrétiens commencerent à s'élever contre le culte des

Dieux & de leurs Idoles. Que de décrets fulminans, que de ſupplices, que d'horreurs, que de barbaries, que de torrens de ſang coulent durant trois ſiécles par toutes les provinces de l'Empire! Je ne m'embarraſſe pas ſi vous en convenez ou non. Je m'en tiens à la multitude des monumens contemporains qui me l'atteſtent, & dont l'authenticité eſt reconnue par tous les ſavans du premier ordre. Permettez-moi de vous dire que leur autorité vaut bien la vôtre. Venez après cela me citer le Tolérantiſme des Romains, & réclamer leur exemple en votre faveur. Où en ſeriez-vous, vous & vos diſciples, ſi les Princes catholiques imitoient la conduite du Sénat que vous leur propoſez pour légiſlateur & pour modèle? Votre ſort ſeroit bientôt décidé. Réflechiſſez donc ſur ce que vous dites, & plus encore ſur ce que vous faites.

Mais ce qui a indigné nos Meſſieurs, ce ſont les efforts redoublés que vous faites pour enroller dans votre parti les plus éminens de nos Ecrivains, en leur prêtant les ſentimens de votre ténébreuſe Philoſophie.

On (f) *prétend*, dites-vous, que le grand

(f) Il y a dans cet article de M. Boſſuet deux de ces *On* remarquables & ſi familiers à M. de Voltaire.

Boſſuet avoit des ſentimens philoſophiques différens de ſa Théologie ; à-peu-près comme un ſavant Magiſtrat, qui jugeant ſelon la Lettre de la Loi, s'éleveroit quelquefois en ſecret au-deſſus d'elle par la force de ſon génie.

1°. « *On* a imprimé pluſieurs fois, dit-il, que cet » Evêque a vécu marié, & S. *Hyacinthe*, connu » par la part qu'il eut à la petite plaiſanterie de *Ma-* » *thanaſius*, a paſſé pour ſon fils ; mais il n'y en eut » jamais la moindre preuve. Une famille, conſidé- » rée dans Paris, aſſûre qu'il y eut un Contrat de » mariage ſecret entre Boſſuet encore très-jeune, » & Mademoiſelle des Vieux ; que cette Demoiſelle » fit le ſacrifice de ſa paſſion & de ſon état à la for- » tune que l'éloquence de ſon amant devoit lui » procurer dans l'Egliſe ; qu'elle conſentit à ne ja- » mais ſe prévaloir de ce Contrat, qui ne fut point » ſuivi de la célébration ; que Boſſuet, ceſſant ainſi » d'être ſon mari, entra dans les Ordres ; & qu'a- » près la mort du Prélat, ce fut cette même fa- » mille qui régla les repriſes & les conventions ma- » trimoniales. Jamais cette Demoiſelle n'abuſa du » ſecret dangereux qu'elle avoit entre les mains ; » elle vécut toujours l'amie de l'Evêque de Meaux, » dans une union ſévère & reſpectée ».

Peut-on raſſembler plus de fauſſetés & de contradictions en ſi peu de paroles ? 1°. On défie M. de Voltaire de citer, non pas *pluſieurs* Livres, mais un ſeul, où il ſoit dit que M. de Meaux a vécu marié. 2°. Le conte populaire, qui fait S. Hyacinthe ſon fils, a été réfuté ſans replique dans le Journal de Verdun, Avril 1758. 3°. Le témoignage d'une prétendue famille conſidérée eſt une pure fiction, imaginée pour donner à cette fable un air de vraiſemblance & d'autorité. 4°. Il eſt faux

Vous dites au ſujet de *M. de Fénelon* Archevêque de Cambray : „ Rampſai „ ſon Eléve m'a écrit ces mots : *S'il étoit „ né en Angleterre, il auroit développé ſon „ génie, & donné l'eſſor ſans crainte à ſes „ principes que perſonne n'a connus.* " Belle

---

qu'il y ait jamais eu de contrat de mariage entre M. Boſſuet & Mademoiſelle des Vieux. On défie toute la terre de le produire, ni de dire où il a été paſſé. 5°. Quand il y en auroit eu de la part de M. Boſſuet *encore très-jeune*, on eſt forcé de reconnoître que Mademoiſelle des Vieux en fit le ſacrifice, & que *ce Contrat ne fut point ſuivi de la célébration.* 6°. C'eſt donc une contradiction & une puérilité, de dire que M. *Boſſuet ceſſa d'être ſon mari*, comme s'il l'eût jamais été, & comme s'il ſuffiſoit, pour la réalité du mariage, d'avoir ſigné des articles & un Contrat, quand même on admettroit la vérité de celui-ci. 7°. Après ſa rupture, *M. Boſſuet entra dans les Ordres.* Il étoit donc nul & de nul effet, puiſqu'il n'y avoit point eu de célébration. Le fait & le droit ſont ſenſibles. 8°. Il eſt donc faux qu'après la mort du Prélat, cette famille idéale *régla les repriſes & les conventions matrimoniales.* Voudroit-on bien nous dire ce qu'il falloit régler à cet égard, dès qu'il n'y avoit point eu de mariage ? 9°. S'il y y en avoit eu, à qui fera-t-on croire que l'homme le plus prudent & le plus éclairé de ſon ſiécle auroit laiſſé en ſouffrance une affaire de cette nature, depuis ſa grande jeuneſſe juſqu'à l'âge de ſoixante-ſeize ans, qu'il mourut en 1704 ? 10°. C'eſt donc une chimere de dire, que Mademoiſelle *des Vieux n'abuſa point du ſecret dangereux qu'elle avoit entre les mains.* Enfin M. de Voltaire détruit lui-même tout ce qu'il a avancé, en reconnoiſſant *qu'elle vécut toujours l'amie de M. Boſſuet, dans une*

ombre, que vous faites parler ici pour vous, parce que vous n'oſez tenir de vous-même le langage que vous lui prêtez. Il en eſt de cette Lettre comme des Vers impies que vous aviez mis dans la bouche de M. de Fénelon ſur le point d'expirer. Vous avez eu honte des reproches de calomnie que l'on vous en a faits, & vous les avez en conſéquence ſupprimés dans vos dernieres éditions.

Les Diſcours préliminaires de M. *Fleury* ſont preſque d'un Philoſophe.

Le Traité de *M. Huet* ſur la Foibleſſe de l'Eſprit humain a paru démentir ſa Démonſtration Evangélique.

Le P. Maſſillon étoit Philoſophe modéré & tolérant.

Je ſais quel avantage ce ſeroit pour vous d'avoir de tels hommes dans votre parti. Mais je ne comprendrai de ma vie la tentative que vous faites de vouloir les y inſcrire. Vous n'ignorez certainement pas que, vû leur manière de penſer & la nôtre, c'eſt une calomnie au premier chef

---

union ſévère & reſpectée. Ainſi s'évanouit en fumée tout cet amphigouri de fauſſetés & de contradictions. J'admire après cela cette belle phraſe que je trouve dans un de ſes Adulateurs: "Quelle ame „ne s'éléve pas avec Corneille, ne s'attendrit pas „avec Racine, n'apprend pas à penſer avec Vol„taire"! *Hiſt. de l'Ame., page* 184.

que

que d'attaquer la pureté de leur foi. Selon vous-même, toute accusation doit être prouvée ; & quelle preuve nous donnez-vous de ce que vous dites ? Ne prenons que l'illustre M. Bossuet, parce que son témoignage est plus important pour vous & pour nous.

Comment osez-vous jetter des soupçons injurieux sur un homme, dont la candeur & la droiture ont été autant admirées, que la haute supériorité de son génie, & l'immense étendue de son érudition ? Sur ce Savant, qui ne cherchoit dans ses études qu'à connoître les desseins de Dieu, à voir sa sagesse toute-puissante les exécuter dans l'élévation & la chute des trônes, comme dans la destinée du dernier des enfans des hommes ? Comment révoquer en doute la Religion de celui qui n'en parla dans des termes aussi sublimes, que par la vive impression qu'elle faisoit en lui ? Comment oser attaquer jusques dans les fondemens de sa foi, celui qui ne l'étudioit que par la méditation, qui n'en avoit mérité la connoissance que par la ferveur de la prière, qui ne chercha à s'en instruire que pour y animer les autres, & qui n'en parla que dans le langage de la plénitude & de la conviction ; celui qui à ces titres avoit mérité, j'ose dire, le respect du plus judicieux & du

plus grand des Monarques, dont il mérita la confiance dans les affaires les plus secrettes & les plus délicates ; celui qui n'usa point de sa faveur pour son propre avantage ; celui que l'air pestilentiel de la Cour & des éloges ne corrompit jamais ? Comment flétrir le Christianisme de celui que Dieu avoit manifestement suscité pour combattre & confondre toutes les espèces de Novateurs qui en attaquoient la pureté ? Comment l'audace peut-elle aujourd'hui insulter dans une matière aussi grave à la doctrine & à la sincérité de celui à qui tous les Protestans, & Jurieu dans sa honte & sa fureur, n'oserent jamais faire l'ombre d'un reproche ? Comment accuser d'incrédulité un Pontife qui ignora toujours le monde, qui n'étoit occupé qu'à ramener ses freres errans, à éclairer & conduire son troupeau, à l'édifier par ses exemples, à se priver de tout pour fournir aux besoins de ceux qui composoient son bercail, ou qu'il avoit fait rentrer dans l'Eglise ? Sur quel fondement pouvez-vous soupçonner la croïance d'un Ministre de l'Autel, qui y montoit très-fréquemment, que l'on y voyoit pénétré d'une sainte frayeur ; qui ne se dispensa jamais de remplir ses fonctions publiques ; qui alloit chaque année dans le plus fervent de tous les monastères, la Trape,

dont il ſuivoit exactement tous les exercices du jour & de la nuit, pour ranimer ſa piété ; & qui juſqu'au dernier moment de ſa longue & glorieuſe carriere, fut un modèle pour tous les Savans & l'imitateur des Saints ? Dites-nous comment vous voulez nous rendre un tel homme ſuſpect d'Incrédulité ?

Je n'ai rien à vous dire, me répondit l'Oracle avec des yeux étincelans de colère. Il y a trop long-tems que vous épuiſez ma patience, & ne vous aviſez pas de reparoître jamais devant moi. Il me tourna le dos bruſquement, & paſſa dans ſon jardin pour dévorer ſa douleur.

C'en étoit bien aſſez pour me faire comprendre que je devois me hâter de quitter le pays des nouveaux Philoſophes, à qui je ſerois déſormais un objet odieux. Je ne crus pas même me tromper en prévoyant que leur Oracle ou quelqu'un de la Société des Da* De* Di* Do* Du* lâcheroit un jour contre moi les traits d'une vengeance ſatyrique. Mais que m'importe ? Je jouis, graces au Ciel, d'une réputation ſaine & entiere ; leur animoſité ne peut que la rendre plus honorable aux yeux du public ſenſé, qui connoîtra le ſujet de leur haine, & qui jugera entr'eux & moi.

P. S. *On ne ſera pas fâché de trouver ici le Portrait au naturel de M. de Voltaire, qui fut fait en 1733 par M. P.*

Vous me demandez, Monſieur, le portrait de M. de Voltaire, que vous ne connoiſſez, dites-vous, que par ſes ouvrages. C'eſt déjà beaucoup, ſelon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'Homme. Je vais eſſayer de vous peindre l'un & l'autre.

M. de Voltaire eſt au-deſſus de la moyenne taille. Il eſt maigre, d'un tempérament ſec ; il a la bile brûlée, le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſtique, les yeux étincelans & malins. Tout le feu que vous trouvez dans ſes ouvrages il l'a dans ſon action. Vif juſqu'à l'étourderie, c'eſt une ardeur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être valétudinaire, & la lame uſe le fourreau. Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il fait le monde & l'oublie. Le matin Ariſtarque, & Diogène le ſoir. Il aime la grandeur & mépriſe les Grands. Il eſt aiſé avec eux & contraint avec ſes égaux. Il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par le dé-

goût. Il aime la Cour & s'y ennuie. Sensible ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconſtance. Raiſonnant ſans principes, ſa raiſon a ſes accès comme la folie des autres. L'eſprit vif & le cœur injuſte, il penſe à tout & ſe moque de tout. Il ſait moraliſer ſans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim & ſoif. Il ſe preſſe de travailler pour ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour jouir, & il veut amaſſer. Voilà l'Homme, voici l'Auteur.

Né Poëte, les vers lui coutent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuſe, & ne donne preſque jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant, après la Poëſie, ſon métier ſeroit l'Hiſtoire, s'il pouvoit approfondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu ſuivre la méthode de Bayle, il le copie en le cenſurant. On a dit que pour faire un Ecrivain ſans paſſion & ſans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni Religion, ni Patrie. Sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut pas d'abord l'accuſer d'être partiſan de ſa nation; on lui trouve au contraire un tique approchant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toujours le tems paſſé

& ſont mécontens du préſent. M. de Voltaire ſe plaint continuellement de ſon pays; il le blâme en tout, & loue avec excès ce qui eſt à mille lieues de lui. Pour la Religion, on ſait qu'il n'en reconnoît aucune. Il a beaucoup de littérature étrangere & françoiſe, & de cette érudition mêlée qui eſt à la mode aujourd'hui. Politique, Phyſicien, Géometre, il eſt tout ce qu'il veut, mais toujours ſuperficiellement & ſans rien approfondir. Il faut pourtant avoir l'eſprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que ſûr. Satyrique ingénieux, mauvais critique, il aime les ſciences abſtraites, & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raiſonnable. Tantôt Philantrope, tantôt Satyrique outré. Pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, & il l'eſt à coup ſûr.

Non vultus, non color unus.

FIN.

58590458